5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 31
Montreal, 30 Decembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c

1900.

Le Samedi

(Journal Hebdomadaire)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, $2.50; SIX MOIS, $1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numero, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

No 516 rue Craig, Montréal. *Éditeurs-Propriétaires.*

MONTRÉAL, 30 DÉCEMBRE 1899

VERS 1700

I

Autrefois, les dindons...

1899-1900

Ce n'est pas simplement pour obéir à une injonction de traditionnelle étiquette que nous venons, aujourd'hui, présenter les meilleurs de nos souhaits à notre vaste clientèle de lecteurs et d'annonceurs.

C'est une tâche toute de bonheur.

Nous nous sommes accoutumé à regarder cette clientèle comme une famille dont le Samedi constitue, en quelque sorte, le pied-à terre, le point de ralliement.

C'est l'endroit isolé et paisible où nous causons ensemble. Il semble bien, à la vérité, que nous soyons les seuls à tenir la conversation. Mais tel n'est pas le cas. L'échange de pensées se fait, d'un côté, par le Samedi qui va dans tant de foyers amis, et, de l'autre, par cette si éloquente expression de contentement qui se traduit par la fidelité de nos abonnés, par le travail de propagande qu'ils font en disant un bon mot du journal qui a eu le don de leur plaire.

Nous sommes fier de notre clientèle, nous nous en faisons gloire. Et ce n'est pas son nombre comme sa composition et, nous dirons, son universalité, qui nous réjouissent.

Cette clientèle a des ramifications dans toute l'Amérique du Nord. Il n'est pas, croyons-nous, de hameau si humble, si perdu, qui ne reçoive chaque semaine son Samedi.

C'est surtout son caractère de journal de famille et de sens vraiment français qui a rendu si fort, si indissoluble ce lien qui existe entre nous et nos lecteurs.

Tel a été notre programme au début, tel il sera.

Il n'y a qu'une chose qui a changé ; il n'y en a qu'une qui changera : c'est la beauté, c'est le volume, c'est la valeur matérielle et intellectuelle du Samedi.

Et c'est à vous la faute, chers lecteurs si le petit Samedi du début est devenu le journal puissant, vigoureux, infatigable dans sa marche vers le plus beau, le plus grand.

Vous répondrez sans doute que nous avons bien eu notre quote-part de mérite. Nous l'admettrons volontiers, et si d'aucuns nous accusaient de pécher par manque de modestie, parodiant une phrase célèbre, nous répondrions en disant qu'il nous sera beaucoup pardonné parce que nous avons beaucoup aimé... notre clientèle.

Donc à tous : Bonne année et longue vie !

La direction.

A L'ŒUVRE

Les statisticiens s'occupent activement, depuis quelques jours, à établir le nombre de pantoufles achetées dans les magasins et offertes par des mains qui prétendent les avoir faites.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Deux hommes sont partis récemment pour le Transvaal en quête de renommée : l un a réussi et l'autre... vit encore.

ECHO DES FÊTES

—Dieu merci ! Nous sommes tous exellents juge d'un bon punch chaud.

—Et des juges sans merci, car il ne dure pas longtemps après que le jugement est rendu.

SIGNE AVANT-COUREUR

Toto.—Je vais avoir en cadeau une jolie petite montre.

Bob.—Comment le sais-tu ?

Toto.—Papa a dit à maman de faire mettre une jolie petite poche à mon veston.

UN SIGNE INFAILLIBLE

Elle.—Je crois, maman, qu'il est sérieux en amour. Hier, il a ri à gorge déployée quand papa a fait une farce pas très drôle.

LES DEUX SEULS

Un oncle reçoit la visite de son neveu à l'occasion du nouvel an et le gourmandant sur ses folles dépenses, lui dit :

—Tu fais des dettes partout, tu dois à Dieu et au Diable.

—Précisément, mon oncle, reprit le neveu, vous venez de citer les deux seuls êtres auxquels je ne doive rien.

II

...n'étaient pas toujours ceux de la farce.

DANS LA FORÊT

LA SIESTE DES PERCE-NEIGE.

LE BONHOMME JANVIER

Voici le bonhomme Janvier !
Son cortège,
Couvert de neige,
Accourt chez nous
Sans dévier.
Salut, salut au bonhomme Janvier !

Lorsqu'en son gîte,
Et l'œil au guet,
Sur son Bréguet
Il voit l'heure prescrite,
Avec sa suite,
Il part soudain
Bien plus vite
Que n'importe quel train.
Dans son trajet
Un temps d'arrêt,
Il apparaît,
Fin du dernier trimestre.
Et stupéfait,
C'est à regret
Que Saint-Sylvestre
Fait alors son paquet.

Gelée et bise,
Givre, aquilon,
De fins grêlons
Ornent sa barbe grise ;
Soignant sa mise
Pour nos climats,
Vite il frise
Sa perruque à frimas.
Sous son chapeau
Qui brave l'eau,
Sous son manteau

Qui peut narguer la veste,
Au pied levé,
Sur le pavé,
De son pas leste
Il est vite arrivé !

Fort en charades,
Le premier jour
De son retour.
Témoin des embrassades,
Des accolades,
Des vœux pompeux,
Vrais ou fades,
Il les devine au mieux.
Aussi joujoux,
Bonbons, bijoux,
Sont à prix fous,
Car partout l'orgueil perce ;
Grâce à lui l'or
Coule à plein bord,
Et le commerce
Avec lui va très fort !

En joyeux drille,
Malgré l'hiver,
Il trône fier
Aux fêtes de famille :
Le bon vin scintille ;

Le bouchon part,
L'esprit brille,
De tout il veut sa part.
Aux lycéens,
Nouveaux, anciens,
Charmants vauriens,
Il offre le champagne
Dans un banquet
Où, satisfait,
Saint Charlemagne
Est orné d'un bouquet !

Si ma présence,
Signe de froid,
Glace d'effroi
La pénible indigence,
Son éloquence
Sait réveiller
L'opulence
Qui pourrait sommeiller.
Oui, ses accents,
Simples, touchants,
Mais tout-puissants
Allègent la souffrance ;
Et la douleur
Trouve un saveur,
Car l'espérance
Est déjà du bonheur !

A. SALS.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI*)*

Plus que jamais on se pose la question : Quand commence le vingtième siècle ? Est-ce en 1900 ? Est-ce en 1901 ?

La question a été souvent réglée, mais il y a des récalcitrants.

Le décret concernant l'Exposition Universelle de 1900 annonçait que cette grande manifestation scientifique et industrielle marquait la dernière année du siècle. C'était l'arrêt officiel et tous les gouvernements l'ont accepté. Mais il y a plus : il y a les précédents.

Allons-nous changer, demande M. de Parville, la manière de compter les siècles exprès pour le siècle qui vient ? N'allons-nous pas, au contraire, suivre la filière et faire pour 1900 ce que l'on a déjà fait pour 1800, pour 1700, pour 1600, etc. ? Est-ce que le calendrier n'était pas le même en 1800, en 1700, qu'aujourd'hui ? Il suffit de le consulter pour savoir que 1800 a terminé le dix-huitième siècle et que la première année du dix-neuvième siècle a été 1801. Alors, de quel droit prendrions-nous 1900 pour la première année du vingtième siècle ? Nous bifferions une année de notre plein gré ! C'est un peu autoritaire.

Ce qui est curieux, c'est que tous les cent ans revienne cette question :

—Quand commence le siècle ?

Mais, dit encore M. de Parville, mais, braves gens, il commence cette fois comme d'habitude, c'est-à-dire en l'an 1 de la série. On ne commence aucun compte par zéro.

Du temps d'Arago, les déseuvrés, pour le faire parler, ne manquaient pas de lui demander aussi ce qu'il en pensait. Et Arago, avec sa clarté et sa bienveillance proverbiales, de répondre non sans une pointe de malice :

" Il faut examiner comment on a compté à l'origine de notre ère, c'est-à-dire dans l'année acceptée de la naissance de Jésus-Christ. Or, il est constant que cette année a compté 1, dès son commencement, de manière que, en écrivant le 28 mars 1, on entendait le 28 mars de l'année 1, qui venait de commencer, et non pas une année révolue, plus le mois de janvier, le mois de février et vingt-huit jours du mois de mars de l'année 2. Il résulte de là, avec une entière évidence, que toute la journée du 31 décembre 1800 appartenait au dix-huitième siècle, que le dix-neuvième a seulement commencé le 1er janvier 1801. Cette dernière date doit, en effet, se traduire ainsi : le premier jour de l'année 1801 commençant, et non 1801 années plus un jour de l'année 1802."

Est-ce compris ?

Le premier jour de notre ère, dit le chroniqueur scientifique des *Annales Politiques*, est survenu le samedi 1. Le premier jour de l'année suivante est survenu un dimanche de l'an II ; le premier jour de l'année suivante un lundi de l'an III, etc. Et le premier jour de l'année 100 est venu un mercredi de l'an 100. Puis le premier jour du siècle suivant est venu un jeudi de l'an 101. Comptez ainsi jusqu'en 1901. Et nous retomberons, après un intervalle séculaire exact, sur le premier lundi 1901, premier jour du vingtième siècle. C'est tout ce qu'il y a de plus évident !

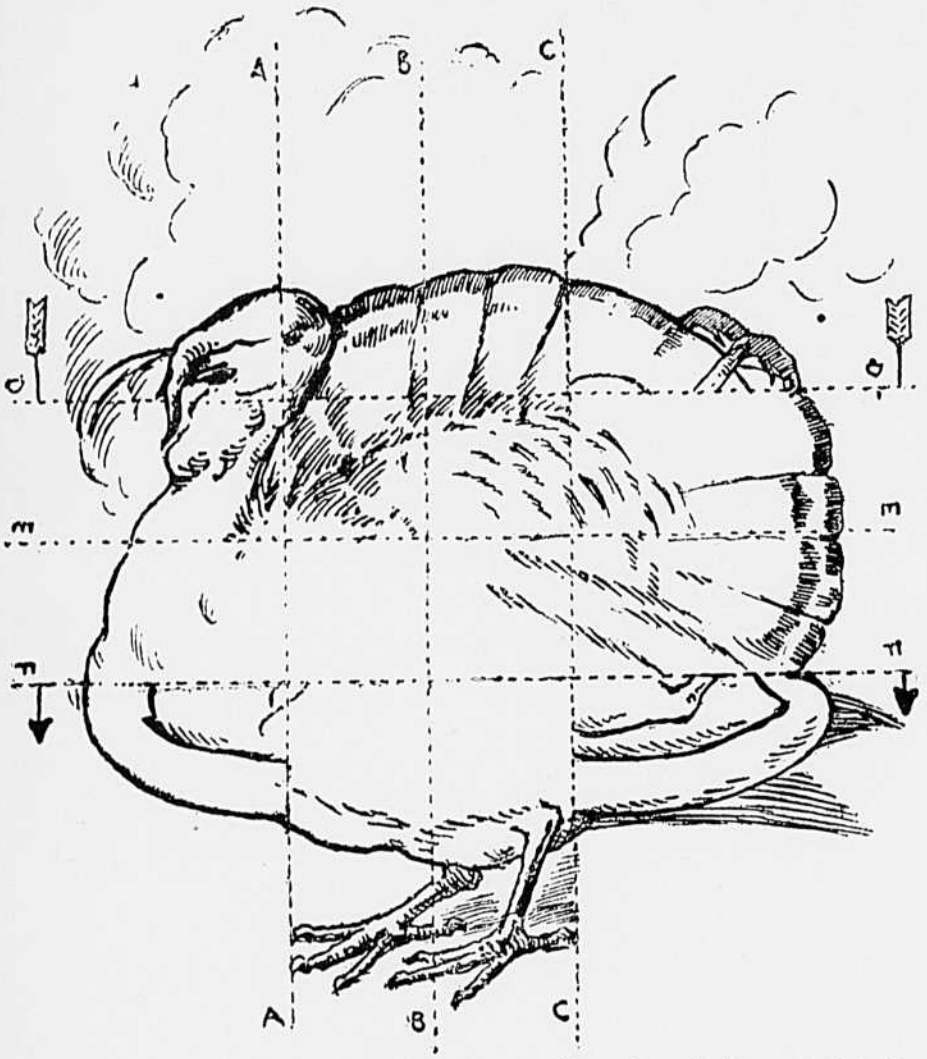
Si l'on considérait 1900 comme la première année du vingtième siècle, nous raccourcirions le dix-neuvième siècle d'une année. Le siècle ne serait plus un siècle. On tombe dans l'absurde. J'espère bien que maintenant on restera convaincu qu'il n'y a aucune erreur possible et que 1900 est bien la dernière année du siècle actuel et que 1901 sera la première année du vingtième siècle. Le 31 décembre 1900, à minuit, fin du dix-neuvième siècle !

KODAK.

UN PHILOSOPHE

—As-tu eu ce que tu t'attendais d'avoir en cadeau ?
—Non et je ne m'y attendais pas.

CE QUI ADVINT DU DINDON DE GATIEN



Suivez la direction et voyez : 1o Faites un pli en suivant la ligne pointée de E à E. 2o Pliez la ligne F sur la ligne D de manière que la tête et la queue des deux flèches se rencontrent. Ceci fait, pliez la ligne A sur la ligne C.

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI*)*

A Christiania et dans les autres villes de Norvège, on offre communément aux dames ou demoiselles, comme cadeaux de l'An, une broche ou une paire de boucles d'oreilles, dans une botte de foin. On ouvre brusquement la porte de la personne à qui le présent est destiné, et l'on jette dans la maison la botte de foin, qui peut être aussi une botte de paille, une gerbe ou un sac plein de menu paille. Il faut alors que la personne trie avec soin tout ce foin ou cette paille, au risque de ne trouver quelquefois qu'une aiguille. Parfois aussi, le cadeau est simplement couvert de multiples enveloppes en papier d'emballage. Sous le premier, quelques mots écrits excitent la curiosité. Alors on déplie, on déplie ; et ce n'est qu'au dernier papier qu'on trouve enfin quelque petit objet en or, en argent ou en cuivre doré.

Une des plus jolies coutumes de l'An en Norvège est celle qui consiste à donner à dîner aux oiseaux. Le 25 décembre au matin, on décore le pignon de la maison ou le comble de la grange d'une gerbe destinée aux moineaux et autres petits oiseaux granivores. Le plus pauvre paysan tient à leur faire cette offrande. Quand la gerbe n'est pas toute pillée le jour de Noël, on la laisse pour le lendemain et les jours suivants. Cette gerbe est parfois placée au bout d'une perche que l'on plante en terre, et c'est un réjouissant spectacle que la vue des oisillons voltigeant autour de ce mât de cocagne à leur usage.

* * *

Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait au maréchal Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès.

—Trois choses sont absoument nécessaires, lui répondit le célèbre capitaine.

—Lesquelles ?

—Premièrement, de l'argent ; secondement, de l'argent ; troisièmement, de l'argent.

L'auteur de cette réponse, qui avait d'ailleurs fait toujours la guerre pour les bénéfices matériels qu'il pouvait en retirer, était l'homme le plus riche d'Italie, le plus avare par inclination et quelquefois le plus prodigue par ostentation. Un jour de l'An, à Milan, il donna au roi Louis XII un festin dont la dépense fut énorme.

"Il s'y trouva, écrit Auton, aumonier de ce roi, douze cents dames, qui eurent chacune un écuyer tranchant pour les servir. Il y avait pour l'ordonnance de ce repas, cent-soixante maîtres d'hôtel, portant à la main un bâton couvert de velours bleu brodé de fleurs de lis d'or. Le roi fut servi en vaisselle d'or et les autres convives en vaisselle d'argent toute neuve, aux armes du maréchal. Le roi et quatre cardinaux mangèrent dans des chambres à part, et toutes les dames dans une salle que Trivulce avait fait faire exprès dans la rue où il demeurait. Il y eût bal dans cette salle avant le repas. La presse y était si grande, que la place manquant pour danser, le roi se leva de son fauteuil, et, prenant la hallebarde d'un de ses gardes, fit lui-même ranger la foule, en frappant à droite et à gauche."

* * *

Le poète Regnard dans son *Voyage en Laponie*, rapporte une coutume fort touchante observée par les habitants de cette région boréale :

"Lorsque les Lapons, dit-il, veulent consacrer le souvenir de quelque événement intime, comme la fin d'une année qui a été bonne, la naissance d'un enfant, la mort d'un père, la visite ou le départ d'un ami, ils plantent un arbrisseau, auquel ils donnent le nom de la personne et qui en grandissant rappelle leur mémoire. J. Delille, dans son *Poème des Jardins*, a rappelé ainsi cette coutume :

Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante :
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !
Nos superbes tilleuls, nos ormes vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure.
De quelques noirs sapins, l'indigène verdure,
Par intervalle à peine y perce les frimas.
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux à leurs regards sait plaire.
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant les regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais."

OMNIBUS.

UN OUBLIÉ

Les ministres d'Angleterre redigent, comme c'est l'habitude, la liste de ceux que l'on décore à l'occasion du passage à une armée nouvelle. On vient de terminer la section des décorés qui se sont illustrés près du Transvaal, Tout à coup quelqu'un s'écrie :

—Nous avons oublié un major qui a eu les deux cuisses emportées par un obus.

—Qu'on lui envoie la Jarretière ! répond le loustic du cabinet.

UN COMMENCEMENT

—Pour aller porter mes souhaits à la marquise, il me faudrait une cravate, un gilet, un pantalon et un frac... J'ai déjà la cravate...

DEUX DÉÇUS

—Mais, il y a à peine un mois, vous me juriez de me consacrer votre vie tout entière ?

—Je croyais que le monde devait finir vingt-quatre heures après ?

UN DOUBLE VŒU

—Oui, Jenny, je voudrais être trouvé mort avec toute cette dinde dans le ventre et ce menu pour épitaphe.

L'ANNÉE NOUVELLE.

LE FIL DE LA VIERGE

CONTE POUR LES ENFANTS

La Sainte Famille s'enfuyait en Egypte.

Les voyageurs traversaient un pays d'une aridité désolée où leur effroi augmentait à chaque pas devant la solitude et l'inconnu. Des anges les accompagnaient ; cette présence était un secours moral, une preuve que le Seigneur veillait sur eux. Mais les journées n'en étaient pas moins brûlantes, les nuits pas moins fraîches et l'avenir restait plein de menaces.

Lecteurs, mes petits amis, vous qui tendrement bordés dans vos lits bien chauds, dormez chaque soir à l'abri, je suis sûr que vous plaindrez ce pauvre petit Jésus qui n'avait pas de chambre tiède, pas de berceau douillet, pas de rideaux clos. Au trot dur d'une âne, il était emporté dans l'ombre et le vent de la nuit. Il était sage pourtant. Mais quand l'âne le secouait plus rudement poussé par saint Joseph, quand le vent soufflait plus aigre, ou lorsqu'un bruit lointain montait de l'horizon comme un cri de poursuite et de mort, le petit Jésus prenait un air si grave que la bonne Vierge éperdue le serrait dans ses bras et que les anges se penchaient entre leurs longues ailes blanches pour lui sourire.

Longtemps, la fuite avait été presque silencieuse, coupée seulement par les mêmes mots, toujours les mêmes, que, de loin en loin, prononçait saint Joseph.

—Dépêchons-nous ! Dépêchons-nous !

Mais ils durent ralentir leur marche.

Saint Joseph, brisé par la fatigue, n'avançait plus que péniblement en se cramponnant au licol de l'âne pour ne pas tomber sur la route. Marie, inquiète de le voir si las, parla de s'arrêter un instant.

Il se récria :

—M'arrêter ! Ah ! mais non !... Je suis en effet un peu fatigué, avoua-t-il, mais ne parlons pas de moi. Vous Marie, n'êtes-vous pas trop secouée ? L'enfant n'a-t-il pas froid ?

Marie le rassura, et voyant qu'elle n'obtiendrait pas qu'il s'arrêtât, elle lui proposa de prendre sa place.

—Je marcherai avec plaisir, dit-elle. Vous garderez l'Enfant, et de la sorte nous ne perdrons pas un moment.

—Monter sur l'âne et vous laisser courir pendant que je me prélasserais paresseusement ! Y penssez-vous vous, Marie ?

Elle soupira doucement :

—Eh bien, moi, je suis honteuse de rester tranquille.

Mais elle se rappela qu'elle avait accroché à la selle de l'âne un paquet de linge donné par les Mages. N'ayant pas un lange, pas un béguin, rien que des pièces de toile pour envelopper le petit Jésus, elle songea qu'elle pourrait coudre et se rendre utile de son côté. Elle avait déjà confortablement installé sur ses genoux son divin Fils et, une aiguillée de fil entre les lèvres, elle se disposait à ourler un lange, quand elle remarqua la démarche plus abattue de saint Joseph, l'air plus grave de son Jésus, et elle se dit qu'elle parviendrait peut-être à les distraire tous deux en chantant.

Et Marie se mit à chanter...

Aussitôt Jésus sourit et saint Joseph marcha d'un pas plus allègre. L'âne même parut sensible à cette voix si douce et il prit une allure moins rude...

Quand Marie se tut, l'aiguillée de fil avait été emportée de ses lèvres par le vent du désert. Elle en prépara une nouvelle, et, suivant son habitude, elle le rompit avec ses doigts.

Saint Joseph lui disait en même temps :

—Vous ne sauriez croire, Marie, combien vos chants me distraient et me charment. Ils me rendent toute ma force, tout mon courage. Il me semble que j'irais jusqu'au bout du monde en vous écoutant.

Heureuse de pouvoir soulager saint Joseph. Marie s'empressa de chanter de nouveau, tandis que sa seconde aiguillée de fil était emportée par le vent.

Et tant que dura la fuite de la Sainte famille, Marie, qui connaissait toutes les chansons de tous les pays et de tous les temps, chanta malgré ses alarmes. Car chaque fois qu'elle s'arrêtait pour préparer une nouvelle aiguillée et se mettre à coudre — comme elle tenait le fil entre ses lèvres et s'apprêtait à le glisser dans l'aiguille — elle voyait saint Joseph plus las et le petit Jésus plus triste. Elle se reprenait vite à chanter pour rendre à l'un son sourire, à l'autre son courage. Et le vent qui passait emportait le fil de la Vierge...

Enfin, ils atteignirent les rives d'un grand fleuve. Marie demanda :

—Est-ce le Nil ?

Saint Joseph leva la tête. Il vit des palmiers, un nègre qui passait au loin et des crocodiles endormis dans la fange au soleil, et il répondit :

—Assurément, ce fleuve ne peut être que le Nil.

Ayant trouvé un gué, nos saints voyageurs traversèrent le cours d'eau. L'autre rive était déserte. On n'y voyait qu'un colossal sphinx de pierre accroupi là depuis longtemps sans doute, car il avait le nez cassé et de profondes crevasses dans le dos.

Saint Joseph se tourmentait de ne savoir où se réfugier, mais les anges lui dirent :

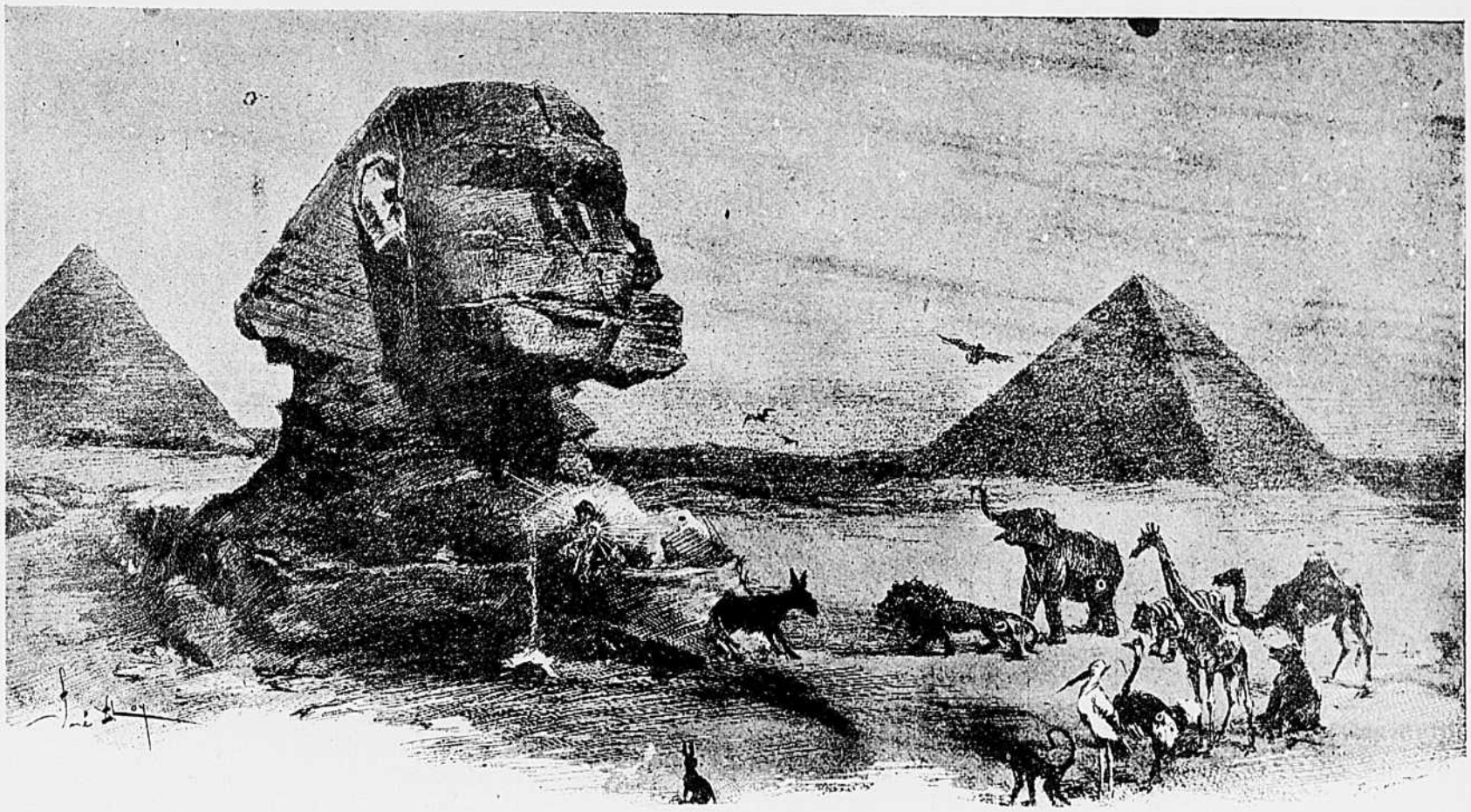
—Ne pensez qu'à vous reposer et arrêtez-vous où il vous plaira. Nous subviendrons à tous vos besoins.

Le bon saint trouva l'endroit convenable ; il s'arrêta au pied du sphinx et, la nuit étant venue, il alluma du feu. Ensuite il aida Marie à monter entre les pattes du monstre de pierre. Ainsi placée à l'abri de l'humidité du sol, elle s'endormit en tenant l'Enfant sur ses genoux. Saint Joseph s'enveloppa dans son manteau et s'assoupit auprès de l'âne qui sommeillait debout.

* * *

La nuit était claire et sereine. Le feu expirant soufflait comme un encensoir un mince filet de fumée qui montait dans l'air calme tout droit vers le ciel étoilé Un halo de lumière divine entourait Jésus. Et, derrière cette radieuse clarté, la formidable tête du sphinx renversée dans l'ombre semblait demander au firmament la place de l'astre qui était venu chercher un asile entre ses griffes.

Mais des moucherons, des papillons, des oiseaux, attirés par cette lueur, volèrent et bourdonnèrent autour de la Sainte Famille. Des crocodiles sortirent du Nil et s'approchèrent en rampant. Des hippopotames les suivirent, puis des rhinocéros. Il se fit dans l'obscurité un cercle farouche d'animaux éblouis et charmés. Tout le désert était accouru. Après la visite des bergers et des mages, les bêtes de la terre et du ciel venaient voir le divin Enfant. Au milieu de cette foule un énorme lion, ses yeux verts fixés sur Jésus, regardait.



—Quel est donc cet enfant qui brille comme ne brilla jamais luciole ni vert luisant ? demanda-t-il à l'âne réveillé en sursaut.

—Cet enfant est le petit Jésus, répondit l'âne en tremblant de tous ses membres. Il est avec sa mère la sainte Vierge, son père nourricier saint Joseph et moi, son âne.

—C'est le petit enfant Jésus, répétèrent tous bas les animaux. Il ne faut pas faire de bruit, de peur de le réveiller.

Et jusqu'au matin les animaux admirèrent en silence l'enfant Jésus.

Au lever du soleil, saint Joseph, épouvanté de se trouver en si redoutable compagnie, s'empressa de faire le moulinet avec son bâton et de pousser des cris épouvantables. Aucune bête ne broncha. Le lion voulut expliquer leur présence. Mais le bon saint n'avait pas appris le langage des animaux. Il ne fit que tourner son bâton plus vite et crier plus haut.

La Vierge se réveilla, l'Enfant pleura... Et les animaux s'éloignèrent pour que le petit Jésus ne pleurât plus...

* * *

Des années plus tard, la bonne Vierge, devenue une Mère de douleur, pleurait au pied d'une Croix. Sa voix s'éleva en sanglots et en gémissements sur son Fils abandonné dans les affres de la mort, entre le ciel et la terre, et partant comme il était venu, pauvre, misérable, nu. Et aux cris déplorés de la Sainte Mère, les fils échappés de ses chants pendant la fuite en Egypte se rassemblèrent de tous les coins de l'horizon. Et les fils de la Vierge qui n'avaient pas couvert Jésus enfant s'enroulèrent autour de la Croix ainsi qu'autour d'une quenouille sanglante et prodigieuse. Et bientôt la Croix fut voilée d'un long suaire loqueteux la drapant entièrement, jusqu'au sol.

Mais de ce suaire pitoyable une voix s'éleva qui disait :

—Mère, pourquoi m'épargner la souffrance ? Fils de la Vierge, détournez-vous de moi ; allez couvrir la misère des hommes.

Et la misère des hommes est telle que, depuis ce jour, de l'Orient à l'Occident, les fils de la Vierge volent et passent, sainte et adorable charpie que le vent entraîne, et partout et toujours, comme un appel acharné à la charité humaine, en même temps qu'un témoignage réconfortant de la miséricorde divine...

En automne, au moment où le cruel hiver menace, lorsque vous voyez ces fils soyeux et argentés, pensez, mes petits amis, pensez aux pauvres et aux malheureux et soyez-leur secourables, en souvenir de la Vierge et de son Fils qui a voulu tant souffrir — depuis sa naissance jusqu'à sa mort pour nous tous...

CH. MOREAU VAUTHIER.

UN INDICE

—Je pense que l'hiver va être très dur.

—Est-ce que les rats musqués font provision de charbon.

—Je ne sais pas cela, mais le fait est que les tramps ont presque tous pris leurs quartiers d'hiver.

HUM !

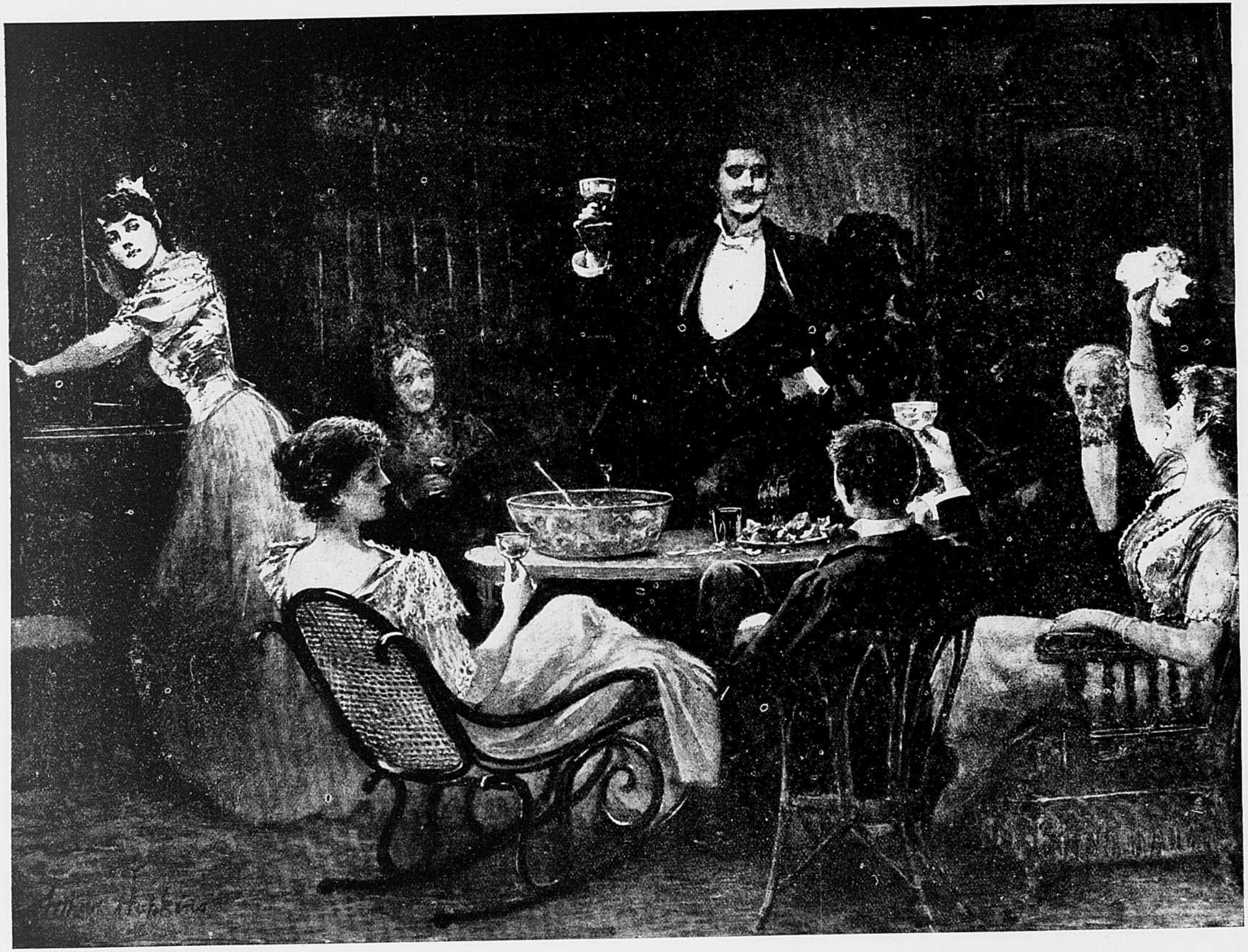
Gatien.—Elle est riche mais stupide. Elle ne sait dire que deux mots : oui et non...

Mlle Annette. — Et lequel vous a-t-elle dit ?

EN TRAMWAY

— Pourquoi ne cèdes-tu jamais ta place aux dames ?

—Pour leur donner une leçon et leur apprendre à attendre l'autre char.



LE PREMIER TOAST : MINUIT ! — "BUVONS A L'AN NOUVEAU !"

LES ETRENNES AU JAPON

Toutes choses étant préparées pour l'inauguration de l'année nouvelle, la population s'accorde un instant de repos ; mais au lever du soleil, tout le monde est debout : hommes, femmes et enfants s'empressent de revêtir leurs costumes de fêtes et les félicitations commencent dans l'intérieur des familles. L'épouse a déposé sur les nattes du salon les étrennes qu'elle offre à son mari. Aussitôt qu'il se présente, elle se prosterne à trois reprises, puis, se relevant à demi, elle lui adresse son compliment, le corps penché en avant et appuyé sur les poignets et sur les paumes de ses mains, dont les doigts restent allongés dans la direction des genoux. La pose n'est pas des plus gracieuses, mais ainsi le veut la civilité japonaise. L'époux, de son côté, s'accroupit en face de sa compagne, les mains pendantes sur les genoux jusqu'à toucher le sol du bout de ses doigts, inclinant légèrement la tête, comme pour prêter d'autant mieux l'oreille ; il témoigne de temps en temps son approbation par quelques sons gutturaux entrecoupés d'un long soupir ou d'un sifflement étouffé. Madame ayant fini, à son tour il prend la parole et, de part et d'autre, on échange solennellement les cadeaux. Vient ensuite le tour des enfants, puis celui des grands-parents. Enfin l'on déjeune en commun, et le reste de la matinée se passe à recevoir et à faire des visites.

TRUCS DU NOUVEL AN

Un propriétaire, très flatté de loger dans son immeuble un illustre député, ancien ou futur ministre, est, chaque année au 1er de janvier, l'objet d'une savante manœuvre de la part de cet honorable pour obtenir une diminution de loyer.

Or donc, l'autre jour jour consacré aux cadeaux, le député fait mander en son appartement son propiétaire :

—Je vois ce que c'est, dit celui-ci... Vous voulez encore une petite diminution.

—Précisément. Je paie 2.800... et il me semble que par le temps qui court... 2.500 francs, un second...

—2.500 francs ? C'est 300 francs de réduction que vous me demandez ? C'est entendu, reprend le propriétaire tout souriant, et il ajouta radieux : c'est à moi de vous remercier.

—Comment cela ?

—J'étais si certain d'avance de ce que vous alliez me demander, qu'avant de monter chez vous je suis entré chez le libraire d'en bas et je l'ai augmenté de 500 francs : je gagne encore 200 francs dans ma journée.

BIJOUX VIVANTS

Un journal américain a raconté qu'à l'occasion du jour de l'an de l'année dernière, les jolies femmes de Santiago de Cuba, ont reçu pour étrenne, et portent depuis cette époque dans leurs résilles, dans leurs mantilles et même sur leurs cheveux, des "cocoyos" ou mouches lumineuses, jetant des feux dans l'obscurité comme des diamants animés.

Le pouvoir éclairant de ces mouches, comparables à nos vers luisants, est même si grand qu'en comprimant légèrement les derniers anneaux de leur thorax dans lesquels réside le foyer de ces lampes naturelles, on obtient une lumière telle qu'on peut aisément voir l'heure à sa montre et pour peu... lire son journal !

C'est égal, lumineuse ou non, nous ne voyons pas bien nos belles dames donnant asile sur leurs coquettes personnes à cette petite ménagerie.

PAS DE CHANCE

L'amoureux.—Oh ! aimez-moi... Je mettrai la terre à vos pieds.

Elle (cruelle)—La belle affaire... N'y est-elle pas déjà ? La nature vous a devancé. Vous n'êtes décidément pas assez inventif pour faire un bon mari.

TOTO COMMENCE SON ANNÉE

Toute la famille était réunie autour d'un somptueux dîner de l'An. Au dessert, le grand-père s'adressant à l'un de ses petits-fils :

—Paul, maintenant que tu es avancé en classe, je veux te poser une question : préfères-tu la moitié de cette orange ou les huit-seizièmes ?

Paul.—La moitié ou les huits seizièmes, car c'est la même chose.

Le grand-père.—Et toi, mon petit Toto ?

Toto.—La moitié.

Le grand-père.—Pourquoi ?

Toto—Parce qu'on perd moins de jus en la coupant rien qu'en deux.

RÊVES DU JOUR DE L'AN

LES ÉTRENNES D'UN CÉLIBATAIRE.

JUSQU'AU BOUT

M. Fabien, que son épouse a toujours mené par le bout du nez et qui a perdu l'habitude de faire quoi que ce soit de son autorité propre, écrit son testament.

Il termine par cette phrase :

"Telles sont les dernières volontés de ma femme."

POUR LES MARIS

Une certaine nuance d'étoffe s'appelle automobile, mais cela n'indique pas qu'elle aille seule... il faut encore un chapeau, puis des gants.

BASSE-COUR FIN DE SIÈCLE

Le fermier.—Maintenant, Josephte, tu peux juger combien plus humaine est l'électrocution que la décapitation.

POUR LE JOUR DE L'AN

On dit que les petits garçons,
Le jour de la nouvelle année,
Ne sont plus du tout polissons,
Au moins pour toute une journée.

De leur papa, de leur maman,
Dès l'aube, ils entr'ouvrent la porte,
Et, prenant un air très charmant,
Ils font des vœux de toute sorte.

Mes souhaits à moi sont plus francs,
Ce ne sont point promesses vaines :
Je viens vers vous, mes bons parents,
Pour vous demander mes étrennes.

Pourquoi vous faire un compliment,
Vous savez bien que je vous aime,
Et qu'à l'école j'ai souvent
Des bons points... parfois la croix même.

Un désir ici me conduit,
J'en fais ma plus sincère étude :
Embrassez-moi donc aujourd'hui
Un peu plus fort que d'habitude.

J.-Ch. Poirson.

MARIE

I

C'était dans une petite ville bâtie sur une montagne. L'ardeur furieuse du jour enveloppait, étreignait, dévorait la montagne et la ville, mornes tous deux, très blanches, maisons et roches confondues comme sous une poussière de craie et sèches, se lézardant, elles avaient l'air, au milieu de la plaine, d'une grande plaie en bosse, qui s'écaille et s'effrite cicatrisée par le soleil. A la pointe pelée du plus haut roc, dans l'immense chaleur du ciel, un seul arbre, déployait ses palmes, planait.

Une jeune fille sortit d'une maison de la ville, échoppe plutôt que maison, toute secouée d'un bruit de marteaux qui enfoncent des clous dans du bois.

Si jeune, grande, un peu pâle, aux cheveux noirs répandus en deux nappes d'ébène lisse, vêtue d'une longue robe blanche qui ne laissait pas même voir le bout du pied nu, elle avait sur la tête un vase grès rose, où son bras droit, levé, mettait une anse d'albâtre.

Entre les maisons basses, dont les murs surchauffés se renvoyaient les flammes blanches, elle descendit l'étroite rue pierreuse ; les cailloux lui brûlaient la peau comme des braises. Mais elle avait dans les yeux de ciel d'un si limpide lac, la neige de son visage était si virginale, qu'il y eut dans la rue, autour d'elle, un peu de fraîcheur, à cause de sa pureté.

Chemin faisant, elle vit une vieille qui geignait et haletait, tombée par terre à côté dun grand panier d'où se renversaient des grappes de raisins noirs. Très vite, elle posa sa cruche, et elle releva la pauvre femme qui frottait, en geignant toujours, ses reins endoloris. Une à une, elle remit dans le panier les grappes, souleva le fardeau, le plaça sur ses épaules. " Venez, mère, et appuyez-vous sur moi, car vous paraissez bien basse. " Puis, quand elle fut allée, portant le panier et la femme, jusqu'à la maison de la vieille, elle revint sur ses pas, reprit la cruche et continua son chemin.

Gais, étourdis, jolis dans leurs haillons dorés de soleil, une troupe d'enfants jouaient avec des cris et des rires, au détour de la rue. Elle s'arrêta pour regarder. Elle riait, elle aussi. Elle aurait bien voulu jouer avec eux, jeune fille si pleine d'enfance encore ! Mais non, elle était une grande personne, elle devait être sérieuse. Elle se contenta de leur donner des conseils, de leur enseigner des jeux, en se penchant, en disant : " Voilà, c'est ainsi. Les plus petits se tiennent de ce côté, le plus grand va se cacher derrière le mur. Et c'est très amusant. " En même temps elle leur distribuait de menus jouets de bois blanc que fabriquaient, dans les heures de loisir, les apprentis du charpentier. Elle était si contente qu'elle ne pouvait s'en aller. Elle s'extasiait à voir la joie de ses enfants. L'un deux surtout, de longs cheveux blonds et l'air plus faible que les autres, l'attirait, la charmait. En le baisant au front, elle se sentit pleine de tendresse, et d'émotion aussi, sans savoir pourquoi. Oh ! il était si pâle ! Elle s'éloi-

OUBLI IMPARDONNABLE

La mère (indignée).—Toto, tu n'es vraiment qu'un petit ingrat envers tes bons parents... Tu n'as pas encore été montré tous tes jouets aux voisins... Mais pourquoi donc penses-tu que je les ai achetés ?

ENFANTS TERRIBLES

I

—Papa, Santa Claus vient-il en bicycle ?
Le père (distrait).—Oui, je le crois.

---

gna enfin. Elle avait dans le cœur comme le pressentiment d'elle ne savait quel délicieux et douloureux amour.

A côté d'un étal de viandes, un boucher saignait un agneau pendu au mur par les pieds de derrière. Les bras rouges, il se réjouissait, féroce, du sang qui jaillit et ruisselle, et des gémissements de la bête innocente, pareils aux râles doux d'un anfant qui se meurt. Elle se jeta au pied du boucher, le conjurant d'épargner l'agneau ! Sa voix tremblait d'angoisse, ses yeux étaient mouillés de larmes. L'homme haussa les épaules et ricanant ; et comme il y avait du sang frais sur la main dont il écarta la suppliante, deux rougeurs humides souillèrent la robe blanche ; en coulant, elles se rencontrèrent et firent une croix.

La jeune fille épouvantée s'enfuit.

Elle arriva dans la vallée, près de la source où c'était sa coutume de venir puiser de l'eau.

Entre des buissons de nopal fleurissaient sur la rive des roses blanches et roses, et des narcisses et des anémones avec des giroflées, des lys jaunes et des lys blancs. Le murmure frais de la source mettait dans l'air comme une rosée qui se vaporise. Nul autre bruit. Seulement un joli cri d'oiseau invisible, parfois, dans les parfums. on aurait pu croire que l'une des roses avait chanté.

La jeune fille, à côté de sa cruche encore vide, s'assit sous un pommier sauvage qui se penchait vers la source pour y mirer ses fleurs frêles, et regarda couler l'eau pure, toute bleue de ciel.

II

Dans le pommier une voix se mit à parler. Qui donc était là ! Une couleuvre, sortie d'un buisson de nopal, avait rampé le long du tronc, s'était mêlée aux branches, comme une autre branche, vivante, faite d'acier bleu et de lumineuses pierreries.

" Tu es si belle, oh ! si belle ! et tu vis dans la maison d'un vieillard. Est-ce à cela que tu étais destinée, vierge pleine de grâces ? Ne sauras-tu jamais de quelles délices émues la fiancée revient, le soir, les yeux humides et la joue un peu rose, du bois d'oliviers où elle n'est pas allée seule ? C'est pour les regard de tendresse que l'on a des yeux et pour le baiser que l'on a des lèvres."

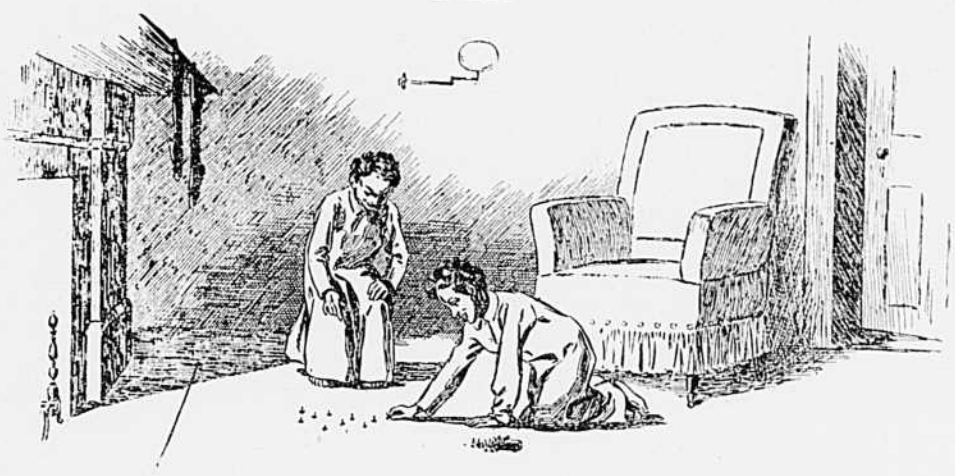
Mais la jeune fille, attentive à considérer l'eau qui coule, n'entendait point ce que disait le serpent.

Alors le Tentateur pensa qu'elle verrait, si elle n'entendait pas, et, baissant ses yeux vers la source, il y mira ses mauvaises pensées, parmi les fleurs frêles du pommier.

Des images se formèrent dans l'eau, peu à peu, étranges. Des couples, ça et là, sous des branches, les mains unies. Puis, ce furent, dans des salles somptueuses, toutes de marbre et d'agateonyx, autour de tables chargées de fruits mûrs dans des orfèvreries, de beaux jeunes hommes et de belles jeunes femmes dont les robes longues faisaient comme un ruissellement de rubis et de chryso. prases. Pleins de vin et d'amour, les convives s'extasiaient, coupes toujours remplies, lèvres toujours riantes. Quelquefois des esclaves noirs entraient, portant de très grands coffres faits de bois couleur d'or et dans ces coffres ouverts devant les femmes, il y avait toutes les r ches étoffes et toutes les pierreries, soies écarlates ou fauves, gazes lumineuses et mousselines de soleil, perles, saphirs, escarboucles, ni pêle-mêle prodigieux de couleurs incendiées d'éclairs. Mais elles, dédaigneuses, ne prenaient pas garde aux présents repoussant les parures, sûres de leur beauté ; tandis que des instruments que frappaient des poings, où couraient des ongles, rythmaient le pas des danseuses tourna infatigablement en montrant la chaude neige éblouissante de leurs bras nus !

La jeune fille, cependant, était tout occupée à guetter le tremblement ensoleillé des ailes d'une libellule sur un petit caillou hors de l'eau. Puis, elle songea qu'elle restait bien longtemps, sous le pommier, près de la source. Elle emplit la cruche, la remit sur sa tête, et remonta la côte pierreuse, vers la maison toute secouée d'un bruit de marteaux qui enfoncèrent des clous dans du bois.

CATULLE MENDÈS.



II

—Cette fois, Santa Claus ne nous échappera pas

PREMIÈRE BAGARRE EN 1900

Le recorder.—Pourquoi avez-vous frappé cet homme ?
Beaulac.—Il a insulté un de mes meilleurs amis, Phonse Pelquer.
Le recorder.—Qu'a-t-il dit ?
Beaulac.—Il a dit que, moi excepté, Phonse Pelquer était le plus grand imbécile du monde.

COMPATISSANT

Chargé par sa fille de signifier son congé à un soupirant qu'elle ne peut pas sentir, le bonhomme Gatien, qui n'aime pas à décourager les gens, s'en est tiré par cette réponse dilatoire :

—Aglaé vous trouve le nez un peu fort... Je vous conseille d'attendre jusqu'à 1901.

PAS CONCERNÉS

Premier tramp.—Bill et moi, nous sommes allés à l'assemblée hier, mais ça n'a pas fait une grosse impression sur nous.
Deuxième tramp.—Non ?
Premier tramp.—Pas la miette. L'orateur essayait de faire croire qu'on est taxé dans notre manger, dans notre boire et dans nos habits. Ces *speecheux* sont d'un vide...

SES CRAINTES

—Beaumerle vient d'être élu ?
—Honnêtement !
—J'ai bien peur que non. On dit qu'il a acheté presque tous ses votes avec de l'argent volé.

BOUTADE

—Comment avez-vous fait la connaissance de celle qui est votre femme ?
—En l'épousant.

AUSSI DIFFICILE

L'expédition Machin, qui devait aller découvrir le Pôle Nord, a changé son but. Elle s'est mise à la recherche de la seule phrase originale qui sera dite durant les visites du Jour de l'An.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Elle (qui lit le SAMEDI-NOEL*).*—Tiens, une nouvelle découverte.
Le mari (dyspeptique).—Oui ? Alors je parie que les médecins ont découvert une autre chose que je ne peux pas manger.

III

Et de fait, c'est ce qui arriva.

ALLÉGORIE

1899 CÉDANT LA PLACE A 1900.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 30 DÉCEMBRE 1899 (1)

L'Enfant du Mystère

IV

AU CHATEAU DES NEIGES

(Suite)

Après un long silence, les pas lourds du châtelain firent de nouveau craquer le plancher.

La porte de fer se referma bruyamment ; puis, tout rentra dans le calme, troublé seulement par la bise qui s'épuisait en vain sur l'énorme masse de pierre.

—Comment faire, dit Maxime, pour empêcher qu'il ne détruise ce portrait.

—Il ne s'y résoudra jamais, affirma l'ingénieur ; il y tient plus qu'à la vie. Cet homme est vraiment à plaindre : artisan de son malheur, les remords le poursuivent ; il les trompe, le jour, par une activité qui, en apaisant l'esprit, brisera le corps ; mais, la nuit, il devient leur jouet.

Maxime ne lui demanda pas de préciser ses inductions. Tous deux se comprenaient à demi-mot ; tous deux sentirent qu'il leur était interdit de parler de la disparue.

—Minuit et demi, dit Pierre, en consultant sa montre. Il faut dormir. Songe que, demain matin, tu auras besoin de toutes tes facultés pour plaider ta cause. Bonsoir et bonne nuit !

Il lui serra la main et rentra dans sa chambre.

A huit heures du matin, Maxime frappait à la porte du cabinet de son père.

—Entrez dit ce dernier.

Maxime pénétra dans la pièce où le vicomte, assis devant son bureau, était occupé à dresser des factures.

—Bonjour, père. Comment avez-vous passé la nuit ?

Le châtelain ne releva pas la tête.

Sa physionomie avait repris l'aspect sévère qui glaçait le pauvre garçon.

—Bonjour, fit-il en achevant une addition.

Maxime s'assit à quelque distance.

Le vicomte ouvrit un registre, le consulta, inscrivit une note et maugréa contre les mauvais payeurs.

Enfin, il daigna se tourner vers son fils.

—Ah ! dit-il, tu es bien heureux, toi !

—En quoi donc, père ?

—En ce que ta comptabilité est toujours au courant.

Ce coup de boutoir constituait un reproche des plus humiliants pour Maxime.

—Si vous ne m'aviez pas tenu éloigné de vous, père, répliqua-t-il, j'aurais pu vous aider dans vos travaux et vous épargner bien de la peine. Au moins aurais-je gagné les sacrifices que vous vous imposez en ma faveur.

Le vicomte accepta la verte leçon qu'il venait de s'attirer.

—Tu es fier, Maxime, c'est la qualité maîtresse d'un gentilhomme.

Et son visage, d'une mobilité maladive, se radoucit.

La glace était rompue, il fallait en profiter sans retard.

—Père, dit Maxime d'un ton grave, j'ai à vous parler.

Le vicomte se leva, les yeux enflammés de colère.

—Si c'est encore pour me demander des renseignements sur la disparition de ta mère, l'entretien est clos. Je t'ai dit et je te répète qu'elle m'a quitté, le 22 février 1871, après une discussion dont le motif doit rester éternellement secret. Depuis, je n'en ai jamais eu de nouvelles, et tout porte à croire qu'elle s'est jetée dans la Seine.

Maxime l'avait laissé aller jusqu'au bout, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements nouveaux. Mais non, c'était toujours le même langage, la même version, étrange, inexplicable !

—Pour aujourd'hui, dit Maxime, je ne vous parlerai point de ma mère, mais d'une personne qui m'est chère et qui, j'espère, vous le sera également bientôt.

—Ah ! ah ! tu es amoureux !...

—Oui, j'aime d'un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

—C'est là une phrase qu'on a répétée bien souvent.

—Elle peint mon état d'âme ; pourquoi chercherais-je des mots nouveaux alors que ceux-là expriment si bien ma pensée ?

—Tu as réponse à tout et je t'en fais compliment. Ta Dulcinée est pauvre, je parie ?...

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Et sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta :

—Crois-moi, n'épouse pas une fille pauvre ; elles ne valent pas mieux que les riches.

Une vive rougeur d'indignation se répandit sur les joues de Maxime.

Il savait que sa mère, née Madeleine Breton, était, avant de devenir vicomtesse, une pauvre institutrice au service de la marquise de Parieux.

—Sur quoi basez-vous cette opinion, mon père ? demanda le jeune homme.

—Sur mon expérience de la vie.

Il se rassit, et comme s'il avait honte de son exécrable insinuation, il n'ajouta pas un mot.

Maxime, venu de si loin pour attendrir son père, sentait gronder en lui une colère qui, en se déchaînant, pouvait lui faire manquer sa vie.

Il rassembla son sang-froid et, affectant un calme parfait :

—La jeune fille que j'aime, dit-il, est riche, ou plutôt le sera.

—Alors, dans ta situation mesquine, tu ne peux l'épouser.

—Pardon ! mon père, ma clientèle de Châteauroux et des environs m'assure l'indépendance.

—La belle misère pour un Borianne ! à moins qu'il ne fasse comme moi, qu'il ne s'exile au bout du monde civilisé et ne devienne un parfait croquant ! A moins qu'il n'ait recours à la bourse du vieillard intraitable qui m'a tant fait souffrir.

Le vicomte voulait parler de son père avec qui il avait toujours été en mésintelligence et qui ne lui pardonnerait jamais ses sommations respectueuses.

—Je ne demanderai rien à mon grand-père, déclara Maxime ; je n'accepterai rien de lui.

—J'y compte bien, grogna le vicomte. Alors, tu crois pouvoir tenir ton rang avec d'aussi maigres ressources ?... Si la fille que tu aimes est richement dotée, c'est preuve qu'elle a été accoutumée au luxe. Comment t'y prendras-tu pour ne pas profiter de ses dépenses ?... Qui paiera les chevaux, les domestiques ? elle, toujours elle ! Après tout, s'il te plaît d'imiter nos gentilshommes décavés, fais redorer notre blason, il en a grand besoin ; mais avoue que c'est là une faiblesse où ta dignité sera compromise.

Le raisonnement frappait juste.

Maxime en fut un instant décontenancé.

—Celle que j'aime, dit-il, a des goûts simples, et si elle consent à devenir ma femme...

—Si elle consent ?.. vous n'êtes donc pas d'accord ?

—Je me suis fait un devoir, mon père, de ne point m'engager sans votre aveu.

—Cela est louable ; mais au moins, es-tu sûr de plaire ?

—J'en ai l'espoir.

—Que font les parents ?

—Elle n'en a pas.

—C'est une orpheline ? Bon cela ! Tu n'auras pas à subir les reproches de parents qui, sans doute, s'étaient enrichis dans le commerce et l'industrie.

—Elle n'a jamais connu ses parents.

—Comment s'appelle-t-elle ?

—Rosita Speranza.

—C'est une Italienne ?

—Elle est Française par l'éducation et très probablement par la naissance.

Le vicomte n'y comprenait rien : d'où sortait cette jeune fille riche, sans parents, de nom italien, et qu'on croyait être Française ?

—Explique-toi, fit-il en s'accoudant sur son bureau, les yeux baissés, l'air visiblement énervé.

—Pendant l'hiver de 1874, répondit Maxime, une femme voilée débarqua, un soir, à l'hôtel de l'*Espérance*, à Naples. Elle portait dans ses bras une petite fille d'environ trois ans. Le lendemain, cette femme disparaissait, abandonnant l'enfant. L'hôtelier était un brave homme. Il plaça l'abandonnée à ses frais dans un orphelinat. La petite qui, à cette époque était souffreteuse, très en retard comme développement, ne put articuler que quelques mots de français. Tout ce qu'on tira d'elle, c'est qu'elle s'appelait Rose. Elle ignorait jusqu'au nom de ses parents, jusqu'à son lieu d'habitation. Après de vaines recherches pour retrouver la fugitive, le syndic de Naples fit donner un état-civil à l'abandonnée. Rose devint Rosita Speranza, en souvenir de l'hôtel où on l'avait recueillie. Deux ans après, une riche Française, Mme Petitot, qui était venue demander au climat de l'Italie le rétablissement de sa santé, s'intéressait à l'enfant et, après avoir reconnu en elle une nature douce et élevée, la prenait sous son égide, Mme Petitot n'a eu qu'à se louer de sa fille adoptive. Elle lui a fait donner une éducation complète. Rosita est instruite, bonne musicienne, voilà pour l'esprit. Quant au cœur, il n'en est pas de plus tendre et de plus vaillant. La vie de Rosita se passe en témoignages constants de reconnaissance pour sa bienfaitrice. Elle est adorée à Châteauroux, particulièrement par les ouvriers de l'usine. Il n'y a guère de jours où elle ne rende discrètement quelque

Incomparables contre les affections nerveuses } Femmes Malades et Faibles, employez les Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes filles et femmes pales

service aux familles nécessiteuses. Elle va au-devant de toutes les misères ; c'est un ange de désintéressement et de charité.

—Bref, interrompit le vicomte, qui n'était rien moins que sympatique aux déshérités, elle se fait tondre la laine sur le dos par les quémandeurs de profession.

—Erreur, père. Autant elle s'apitoie sur les misères cachées, autant elle repousse les suppliques des paresseux. C'est un caractère et de meilleure trempe.

—Combien aura-t-elle de dot ?

—Je n'en sais rien.

—Qui te prouve que Mme Petitot l'avantagera si sérieusement ?

—Rosita sera son héritière, ainsi que Pierre, dont le père, mort il y a dix ans, était le meilleur ami de cette dame.

Le vicomte poussa un : ah ! d'une indifférence, d'un scepticisme qui inquiéta Maxime.

—Dans tout cela une chose m'étonne, dit-il, c'est que Mme Petitot ne se soit pas arrangée de façon à marier Pierre à Rosita, afin de concentrer sa fortune dans les mains de ses deux protégés.

Maxime devint livide.

—Pierre, répliqua-t-il, est si peu amoureux de Rosita qu'il m'a promis d'user de toute son influence pour enlever le consentement de Mme Petitot.

—Alors, tu comptes sur celui de la belle ?

—Je vous ai dit tout à l'heure que je l'espérais. Pierre n'est-il pas encore là pour plaider ma cause auprès de celle qu'il considère comme sa sœur et qui le regarde comme son frère.

—Décidément, Pierre Sorlac est une providence pour toi.

—Sans lui, sans son amitié inaltérable, comment aurai-je pu vivre dans cet affreux isolement !

Cette plainte qui renfermait un reproche, toucha le vicomte.

Un attendrissement passager se peignit sur son visage. Mais il se reprit aussitôt et, continuant sur le même ton de dureté ;

—Quel âge a-t-elle donc, la dame Petitot ?

—Pourquoi cette question ?

—Parce que l'intérêt qu'elle porte à Rosita Speranza me semble fort louche.

—Vos soupçons n'ont aucune base, père, Mme Petitot a soixante-dix ans passés et c'est d'ailleurs l'honnête femme par excellence.

—Elle n'a donc pas eu d'enfants ?

—Si, une fille, morte en laissant une enfant que la fièvre typhoïde a enlevé à l'âge de trois ans. Le gendre de Mme Petitot avait succombé également, de sorte que la pauvre femme se trouva seule au monde, sans autre appui que celui du docteur Sorlac. Il paraîtrait que Rosita, étant enfant, lui a rappelé de loin sa petite fille, qui était blonde comme elle et avait, dans les yeux, la même expression de douceur. Cette ressemblance a fait la fortune de Rosita et le bonheur de sa mère adoptive.

La situation ainsi précisée dans ses moindres détails, Maxime n'avait plus qu'à conclure.

—Bref, mon père, puis-je être assuré de votre consentement ?

Le vicomte de Borianne, qui, pour épouser une institutrice, avait adressé des sommations respectueuses à son père, n'aurait pas été logique en s'opposant au projet de Maxime.

—Je ne vois, dit-il, pour ma part, aucun empêchement sérieux à ce mariage. Cependant, il y a un point noir.

—Lequel, mon père ?

—Cette jeune fille peut un jour retrouver ses parents. Or, dans ce cas, tu courrais le risque d'être alliée à quelque famille indigne de la nôtre.

—Après tant d'années, il faudrait un bien grand hasard.

—Tout arrive.

L'objection ne causa aucun embarras à Maxime.

Il y puisa, au contraire, un nouveau thème d'éloges sur Rosita.

—Si tu la voyais, père, tu serais convaincu comme moi, comme tous ceux qui l'approchent, qu'elle ne saurait être de basse extraction ! La finesse de ses traits, la grâce de sa personne, tout porte en elle la marque d'une race supérieure.

A ce moment, Pierre frappa à la porte du châtetain.

Maxime lui ouvrit.

Le vicomte accueillit l'ingénieur avec la même cordialité que la veille et, abordant de suite le sujet brûlant :

—Mon fils, dit-il, vient de me faire connaître le but véritable de son voyage. Il ne tarit pas d'éloges sur Rosita Speranza. Vous qui avez connu, tout enfant, cette jeune personne, qui avez été pour ainsi dire élevé auprès d'elle, qu'en pensez-vous.

Les yeux de Maxime reflétèrent une joie intense ; il était sûr de son ami.

—Rosita, déclara Pierre, a toutes les perfections. Je ne lui reprocherais qu'une chose, c'est de n'avoir jamais été réellement jeune. Enfant, elle se lassait vite des jeux et préférait l'étude. Elle passait de longues heures à son piano. Il fallait lui arracher les livres et les aiguilles des mains. Si on lui parlait de futilités, elle n'écoutait guère. Elle ne riait pas comme les autres enfants ; elle semblait porter en elle un fonds de tristesse inguérissable. Aujourd'hui encore, on ne lui voit de satisfaction réelle que lorsqu'elle a rendu service à des infortunés.

—Tout cela est fort bien, mais aime-t-elle Maxime ?

Cette question, si nette, si catégorique, troubla l'ami du baron.

Il hésita une demi-seconde àvant de répondre et ses joues s'empourprèrent.

Mais reprenant aussitôt possession de lui-même.

—Je suis certain qu'elle a pour lui la plus vive sympathie.

Au fond, cette affaire, capitale pour son fils, semblait l'intéresser fort peu.

Il se remit à ses comptes, tournant le dos aux jeunes gens, additionnant à demi-voix et inscrivant les totaux avec une plume doeie qui grinçaient rageusement sur le papier.

Pierre et Maxime rentrèrent dans leur chambre, où ils attendirent la sonnerie du déjeuner.

—Tu viens de le voir, de l'entendre, dit Maxime. Est-ce l'attitude et le langage d'un père qui aime son enfant ?

—A chacun son caractère, répliqua Pierre. Qu'es-tu venu faire ici ? lui demander son consentement : tu l'as, réjouis-toi donc ! ton bonheur n'est pas dans ce lugubre château. Marie-toi, et bientôt, tu ne pensera plus à ces misères.

Les deux amis ne restèrent que cinq jours à Courlande.

Chaque nuit, Maxime veillait, espérant surprendre son père dans un nouvel accès de somnambulisme ; mais il en fut pour sa peine ; la porte de fer ne grinça plus sur ses gonds.

Du reste, il était temps pour eux de quitter cette demeure. Le châtelain devenait de plus en plus sombre et silencieux. On ne le voyait guère qu'aux heures des repas, si froid et si sévère que Maxime, outré de tant d'égoïsme et d'indifférence avait peine à contenir son indignation.

La veille de leur séparation, le vicomte s'enferma avec son fils.

—Assieds-toi, lui dit-il, en se forçant pour sourire, et causons. N'as-tu donc, à la veille de marier avec une riche héritière, aucune réclamation à me faire ?

—Aucune, père.

—Le désintéressement est louable, surtout chez un gentilhomme ; mais, dans la vie pratique, il faut se résigner à compter sur du positif. Or, je suis ton débiteur de la somme de cinquante mille francs, réprésentant la dot de ta mère.

Maxime fit un geste d'étonnement.

Il avait toujours cru que sa mère ne possédait rien.

—Cela te surprend, dit le vicomte. J'aurais dû te rembourser à ta majorité ; mais tu n'en as éprouvé aucun préjudice, puisque je t'ai servi une rente double de celle de ton capital.

Maxime saisit les mains de son père et, d'une voix émue.

—Je ne puis que vous remercier de tout cœur, d'autant plus que ce sacrifice a dû vous gêner.

—En aucune façon.

—Quant aux cinquante mille francs, ajouta Maxime, gardez-les. Vous en avez besoin pour les aléas de votre exploitation. Je travaillerai double ; je ferai en sorte de vous épargner à l'avenir tout sacrifice.

Le vicomte releva fièrement la tête.

—Je connais mon devoir, dit-il. Prévoyant qu'un jour tu aurais besoin de ton dû, je l'ai réalisé en rentes sur l'Etat français. N'insiste pas ; je n'aurai qu'un regret, celui de ne pouvoir y joindre un cadeau serieux de noces.

—Vous le pouvez, mon père ! s'écria Maxime.

Le vicomte fronça ses épais sourcils. Il prévoyait déjà quelque exigence inacceptable.

—Comment ? demanda-t-il.

Sa voix tremblait.

Maxime répondit sans hésitation :

—En me donnant le portrait de ma mère.

—Quel portrait ?

Mais le mensonge ne convenait guère à la loyauté d'un Borianne.

Le vicomte n'attendit pas que son fils précisât.

—Qui t'a parlé de ce portrait ? C'est sans doute ce vieux bavard de Prosper ?

—Nullement ; c'est ma tante Hermine.

—Ah ! ah ! De quoi se mêle ma sœur, en vérité ! Ce n'est pas assez de s'être rangée contre moi du côté de mon père, il faut encore qu'elle me mette dans la nécessité de vous opposer un refus formel. J'y tiens à ce portrait et je ne m'en séparerai qu'avec la vie. Vous m'entendez, monsieur mon fils !

Le vicomte s'était levé. Il se mit à arpenter fiévreusement la chambre.

Ses traits se convulsaient ; il jetait sur Maxime des regard obliques où se peignait une colère folle.

—Je n'insiste pas, mon père, dit enfin Maxime en cherchant à pénétrer le secret qui se cachait derrière ce front terriblement énigmatique. Gardez ce portrait, c'est votre droit, mais...

—Mais quoi, monsieur ?

Le vicomte s'arrêta devant Maxime et le fixa.

—Mais, continua le jeune homme, d'une voix ferme, ne pourriez-vous tout au moins, avant mon départ, me faire voir l'image de ma pauvre mère... dont j'ai oublié les traits et qui était, paraît-il, si belle et si bonne ?

—Belle ! certes, elle l'était, votre mère ! On ne vous a pas trompé.

—Et si bonne ! répéta énergiquement Maxime.

Le vicomte serra les poings jusqu'à s'enfoncer les ongles dans les chairs.

Sa bouche se crispa et son visage se couvrit d'une rougeur subite.

—J'étouffe ! murmura-t-il, en se laissant tomber dans son fauteuil.

Une congestion était imminente.

Pour la prévenir, Maxime ouvrit toutes grandes les deux hautes et larges fenêtres du cabinet de travail.

L'air glacé entra dans la pièce, et le vicomte, bientôt remis, se leva, remercia son fils, et passant dans sa chambre à coucher, lui jeta ces mots en refermant la porte ;

—Ne me parle plus jamais de ce portrait ! jamais ! !

Le lendemain, au moment du départ, le vicomte eut encore un accès de tendresse pour son fils.

Il lui ouvrit ses bras, disant : " Sois heureux ! " mais, comme le traîneau s'ébranlait, emmenant les voyageurs à travers la neige, Maxime retrouva sur le visage du père cette expression de dédain haineux qui lui avait tant de fois serré le cœur.

Prosper avait pris la place du cocher.

Il conduisit les jeunes gens au relais le plus proche et leur souhaita bon voyage.

Maxime serra la main du vieil ami de sa jeunesse et, l'attirant près de lui :

—N'as-tu donc rien de plus à me dire ? lui demanda-t il tout bas.

Le vieillard, ému par cette attaque si soudaine, laissa échapper ces mots :

—Madame la marquise vous a révélé l'existence du portrait ; c'est quelque chose, mais elle pourrait en dire d'avantage... si elle voulàit.

Et, remontant sur son siège, il s'éloigna au grand galop des chevaux, sans écouter les rappels désespérés du baron de Borianne.

V

LE BILLET DE LA MORTE

En arrivant à Châteauroux, Maxime ne prit même pas le temps de changer de vêtements.

Il se rendit d'un pas rapide au château de Borianne, pour y questionner sa tante, la marquise de Parieux.

Si, comme l'assure Prosper, elle sait quelque chose sur la disparition de ma mère, pensait-il, je l'obligerai bien à parler.

A ce moment, la marquise de Parieux faisait la lecture à son père.

Le vieillard, encore très vert malgré ses quatre-vingts, n'y voyait guère plus.

Il passait, avec juste raison, pour un des plus forts lettrés de France. On disait de lui : " Il a tout lu et tout retenu. "

Sa prodigieuse mémoire subissait à peine les atteintes de l'âge.

A peine levé, il réclamait les journaux de Paris, les revues, les derniers livres à succès, la pièce en vogues, et se les faisait lire par sa fille.

Il suivait avec passion les phases de l'histoire contemporaine. Le temps du sommeil n'était pour lui, qu'une sorte d'entr'acte, durant lequel il reprenait des forces pour ecouter la suite de l'épopée universelle.

Il se consolait ainsi de ne plus pouvoir caresser du regard ses chers bouquins.

Menacé de perdre entièrement la vue s'il continuait à lire, il se réservait pour son courrier qu'il déchiffrait péniblement au moyen d'une forte loupe.

Ce matin-là, intéressé par les événements d'Orien, il ne semblait pas s'apercevoir que la voix de la marquise s'assombrissait de minute en minute.

Assis dans son fauteuil, les bras croisés, il écoutait sans perdre un mot et, sur sa physionomie de vieillard maigre et nerveux se réflétaient toutes ses impressions.

La marque s'arrêta à la fin de l'article et reprit sa respiration.

Aux petits soins pour son père, dévouée envers lui jusqu'à l'abnégation, elle lui consacrait entièrement sa vie.

Le comte disait d'elle ; " C'est ma *fille de charité*. Je lui en fais voir de dures, mais je m'en console en pensant qu'elle gagne le paradis... où j'espère qu'elle me retrouvera ! "

—Après ? dit-il sans pitié pour la fatigue de sa fille.

—Je ne vois plus rien qui puisse vous intéresser.

—Mais tout m'intéresse, Hermine, tu le sais bien. Passons au compte rendu des premières représentations. Le Théâtre-Libre donnait un drame d'Ibsen, hier soir. Voyons ce qu'en pense la critique ?

Il ne se trompait pas, et la marquise se disposait à le satisfsire, lorsque le valet de chambre entra, apportant le courrier.

—Une lettre pour monsieur le comte, dit le domestique, en la présentant sur un plateau à son maître.

Il ajouta :

—L'enveloppe est toute jaunie et couverte de taches. J'en ai fait l'observation au facteur.

—C'est bon, merci.

Le comte alla s'asseoir à un bureau placé devant la fenêtre dont il écarta les rideaux.

Il défit l'enveloppe avec soin et en tira un feuillet double, dont une partie avait été déchirée au-dessous de la signature.

A la vue de cette signature, il poussa un cri de surprise.

Hermine se leva, et s'approchant de son père :

—De quoi s'agit-il ? Vous paraissez tout émotionné.....

Il se détourna brusquement, serrant la lettre contre sa poitrine.

—Laisse-moi, dit-il ; ceci me regarde tout seul.

—Vous allez vous fatiguer les yeux.

—Laisse-moi ! répéta-t-il sur un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Hermine retourna à sa place.

Elle ne quittait pas du regard son père, qui, d'habitude, n'avait aucun secret pour elle.

Le billet que récélait l'enveloppe jaunie et tachée, était signé " Madeleine Breton, vicomtesse de Borianne. "

—Elle ! pensait l'intraitable vieillard, Je la croyais morte !

Il constata avec stupéfaction que la lettre de sa belle-fille était datée du 20 novembre 1871. Elle arrivait donc à son adresse vingt-trois ans trop tard.

Les mains du vieillard tremblaient.

Il eut grand'peine à lire d'un bout à l'autre, à l'aide d'une loupe, ce billet énigmatique, ainsi conçu :

" Mensieur le comte,

" En apprenant ma disparition, vous avez dû supposer que mon mari m'avait chassé comme coupable et indigne.

" Eh bien ! oui. Et je ne pouvais me disculper ! Une atroce fatalité me condamnait au silence.

" Si vous saviez, monsieur ! si je pouvais parler, vous me béniriez au lieu de me maudire.

Le désespoir a miné ma santé. Je suis perdue ; je vais mourir ; c'est l'affaire de quelques jours, de quelques heures peut-être.

" Avant de quitter la vie, j'ai tenu à vous écrire, non pour moi, mais pour mon enfant, mon petit Maxime, qui peut avoir un jour besoin de son grand-père.

" Je vous le jure, monsieur le comte, je suis innocente. On ne ment pas quand on est au seuil de l'éternité, quand on va paraître devant son souverain juge.

" Pardonnez-moi le chagrin que je vous ai causé en entrant dans votre famille. J'avais déclaré à Hector que je ne serais pas sa femme sans votre consentement. Il m'a forcé et c'est sans mon aveu qu'il vous a fait des consommations respectueuses.

" Telle est la pure vérité·

" Adieu, monsieur le comte, oubliez-moi, mais donnez à Maxime une part de votre cœur, et dites à mon mari que je suis assez chrétienne pour lui pardonner. "

Le comte essuya son front baigné de sueur.

Pourquoi cette lettre arrivait-elle au bout de vingt-trois ans ?

Il y avait là un étrange mystère qui le préoccupait plus que de la déclaration *in extremis* de sa belle-fille.

Il examina l'enveloppe et constata que l'écriture en était hésitante, grossière.

Évidemment, cela avait été tracé par une personne illettrée, sachant à peine écrire. Le nom de Borianne manquait d'un B majuscule et ne contenait qu'un N. Celui de Châteauroux était également estropié.

Le mystère s'obscurcissait de plus en plus.

A cet examen, les yeux de l'octogénaire s'étaient voilés de fatigue.

Il dut renoncer à déchiffrer le timbre du départ, à peine visible.

—Hermine, fit-il d'une voix qu'il essaya vainement de rendre calme, pourrais-tu me dire d'où vient cette lettre ?

Et il lui tendit l'enveloppe, après avoir eu soin de serrer le billet dans son portefeuille.

La marquise de Parieux, de plus en plus intriguée, examina longuement le timbre du départ.

—Cela, dit-elle enfin, vient de la ville du Puy.

—Du Puy !... répéta le vieillard.

Il la connaissait bien, cette pittoresque cité, où il avait rempli les fonctions d'avocat général à la cour d'assises, de 1872 à 1880.

Si vous toussez prenez le - - - BAUME RHUMAL

Il ajouta :

—Tu es bien sûre ?....

—Il n'y a pas de doute. Et l'enveloppe est datée d'avant-hier.

—Cela est vraiment extraordinaire ! Après vingt-trois ans... du Puy ! Quelle énigme !

Hermine se décida à interroger son père.

—De quoi s'agit-il donc ? Cette lettre semble vous bouleverser...

—Tu peux savoir... Tu tiens à ce nous parlions encore de cette malheureuse... Je l'avais presque oubliée et elle s'impose de nouveau à mon intention !.....

De cette malheureuse !

Hermine avait compris ; une pâleur mortelle recouvrait ses traits.

Si son père avait pu la voir, lire sur son visage l'angoisse inexprimable qui y éclatait, il s'en serait demandé la cause avec stupeur.

—Je ne comprend pas, osa-t-elle affirmer.

Il lui remit la lettre.

—Lis ce billet d'outre-tombe et dis moi ce que tu en penses.

La marquise de Parieux la connaissait bien, cette fine écriture d'ancienne institutrice.

Dès les premières lignes, elle laissa échapper un cri de saisissement.

—Allons ! chère fille, dit le comte, il ne faut pas t'émotioner à ce point. Certes, à aucun moment, je ne me serais attendu à ces protestations d'innocence ; mais ce qui m'échappe totalement, ce que je ne saurais m'exqliquer, c'est que de ce billet m'ait été envoyé au bout de vingt-trois ans, et que l'écriture de l'enveloppe ne soit pas de la même main que celle de la signataire.

Hermine avait fini de lire et demeurait immobile, comme écrasée par ces protestations de la disparue.

Des larmes roulaient dans ses yeux, des sanglots lui montaient à gorge et elle avait peine à les réprimer.

Étonné de son silence, le vieillard s'écria :

—J'ai bien vu, n'est-ce pas ?... la lettre est datée de 1871 ?....

—Oui, du 20 novembre, sans indication de localité. Pauvre femme !

Le comte de Borianne ne protesta pas contre cette exclamation.

Il était plus ému, au fond, qu'il ne voulait le laisser paraître.

Avec le temps, sa rancune s'était apaisée.

Du reste, il ignorait absolument les causes de la disparition de sa belle-fille. Il n'avait pas revu son fils ; quand à Hermine, elle assurait ne rien savoir non plus.

—Y comprends-tu quelque chose ? demanda-t-il.

—Non, et c'est un bien étrange mystère.

—A-t-on cherché la vicomtesse dans la Haute-Loire ?

—Oui tout justement. Madeleine y avait une amie de pension, à Virmont, petit bourg situé au pied d'une montagne. Hector espérait qu'elle était allé s'y cacher. C'était encore une fausse piste, Madeleine n'a point paru à Virmont.

—Pourtant, fit observer le comte, ce billet m'arrive de la Haute-Loire. Virmont est-il loin du Puy ?

—Dix lieues tout au plus ; mais qu'importe ? L'amie de Madeleine y est morte en 1882, sans jamais avoir eu de ses nouvelles.

—De plus en plus singulier !...

Hermine lisait et relisait la lettre.

A ce passage : *Si vous saviez, monsieur !... si je pouvais parler !... vous me béniriez au lieu de me maudire...* la marquise joignait les mains et, levant les yeux vers le ciel, semblait implorer une puissance supérieure.

—Mais pourtant, dit tout à coup le vieillard, si Hector recherchait Madeleine Breton, c'est donc qu'il lui avait pardonné ?... Tu ne m'as jamais rien précisé à cet égard, et pourtant, à cette époque, tu voyais Hector tous les jours, tu avais même pris la surveillance de son fils. Il est impossible qu'Hector ne t'ait fait aucune confidence sur les causes du départ de sa femme ?

—Aucune, mon père, répondit Hermine.

Le vieillard hocha la tête.

—Avoue plutôt, fit-il, que tu ne veux rien dire. Peu m'importe ! Ces dissentiments ne nous regardent pas. Que faire de cette lettre ? Je n'ai pas le droit de la détruire. J'estime même qu'il est de mon devoir de la communiquer à Hector. Charge toi de la lui envoyer. Tu lui diras en même temps que je suis désireux de le revoir avant de mourir, et que s'il veut bien me faire cette concession je m'engage à ne pas lui parler du passé. Relis-moi une dernière fois le billet, afin que j'en pèse tous les termes.

Hermine commença cette lecture. Mais son émotion était telle qu'elle dut s'interrompre à plusieurs reprises, étouffé par les sanglots.

—De tout cela, conclut le vieillard il ressort que ma belle-fille adorait son fils. Or, j'estime que si elle avait vécu, elle n'aurait pu rester aussi longtemps sans le voir. Tout me dit qu'elle est morte. Elle n'avait que faire de me recommander Maxime. Je chéris ce brave garçon comme il le mérite. Je ne suis étonné que d'une chose, c'est qu'il s'obstine à rester célibataire. Les riches partis ne lui ont pourtant pas manqué dans son rang. A propos, t'a-t-il écrit quand il reviendrait d'Allemagne ?

—Non ; mais je l'attends d'un jour à l'autre.

Ne lui parle pas de la lettre. Il ne pense plus guère à sa mère, inutile de le tourmenter. Envoie-là à Hector et qu'il n'en soit plus question entre nous. Cette histoire m'a brisé la cervelle ; je vais tâcher de sommeiller un peu jusqu'au déjeuner.

Il rentra dans sa chambre à coucher, contiguë au petit salon où avait eu lien cet entretien.

A peine seule, la marquise s'agenouilla, joignit les mains et se perdit dans ses prières.

Que demandait-elle à Dieu ?

N'était-ce pas plutôt la disparue qu'elle implorait ?

Quel étrange secret se cachait derrière ce visage encadré de cheveux blancs ?

La marquise de Parieux, âgé de cinquante-deux ans, paraissait avoir dépassé la soixantaine.

Un chagrin, qu'on attribuait à la perte de son mari et de sa fille unique, la minait sans trève ni merci.

On admirait l'héroïsme avec lequel elle s'efforçait d'être gaie, parfois même enjouée, devant son père dont elle s'était faite, suivant l'expression du vieillard, la " fille de charité."

En dehors de la présence du comte, elle se laissait aller à l'accablement ; tout sourire fuyait ses lèvres, et les rides profondes attestaient le ravage des larmes secrètes, des cruelles insomnies.

Elle ne sortait jamais du château. Du reste, le parc, très vaste et sillonné de larges allées, suffisait à ses promenades.

Elle y faisait la conduite au père, durant la belle saison.

Le vieillard, bientôt las, s'asseyait sur un banc et réclamait la suite de la lecture.

On rentrait et un secrétaire au service du comte lui prêtait le secours de ses yeux et de sa voix, compulsant sur son ordre, les encyclopédies, écrivant sous la dictée, classant des documents, ne restant jamais inactif.

La marquise s'enfermait dans sa chambre et attendait pour en sortir, l'appel du maître.

Le soir, elle se mettait au piano et jouait au père les opéras français et italiens dont il ne se lassait jamais.

Elle avait un talent correct, mais froid. Les doubles croches de l'opéra-bouffe manquaient d'entrain sous ses doigts. Elle ne rendait bien que la musique triste ; alors elle faisait pleurer le piano et communiquait à l'auditeur la désespérance de son âme.

Et le père ne tardait pas à s'écrier :

—Assez ! assez ! La vie est assez triste par elle-même, surtout pour un aveugle ! Ne l'assombrissons pas davantage avec des airs d'enterrement.

La marquise vivait en ce châteaucomme en un cloître. En aucune occasion on ne la vit, même à l'église : mais elle suivait assidûment les offices religieux dans sa chapelle particulière, desservie par un vieux prêtre, son confesseur.

Des curieux tentèrent vainement de faire jaser ce pauvre vénérable ecclésiastique. Il ne lui échappa que cette indiscrétion, devant une de ses anciennes pénitentes qu'il croyait discrète :

—Tout ce que je puis dire sur la marquise, c'est qu'elle est bien malheureuse et qu'il n'y a plus de remède à sa douleur.

Cette confidence, bientôt colportée de bouche en bouche, fut l'objet de commentaires passionnés ; un professeur de lycée, sorte d'épicurien doublé d'un voltairien, crut devoir émettre cette supposition qui ne reposait d'ailleurs sur aucune base : " parbleu ! la marquise a des remords. ! "

L'opinion fit prime à Châteauroux.

. . . . . .

La marquise priait encore lorsque le valet de chambre lui annonça son neveu.

Elle se releva précipitamment et s'avança, souriante, pour recevoir le jeune homme.

Maxime l'embrassa, mais avec moins d'effusion qu'à l'ordinaire.

Elle crut sentir dans son regard comme une interrogation, une insistance à pénétrer le fond de sa pensée.

—Ma première visite a été pour vous, chère tante, comment va grand-père ?

—Très bien. Il s'est senti un peu fatigué, ce matin, et il repose dans sa chambre. Il doit sommeiller, parlons bas. Comment as-tu trouvé ton père ?

—En parfaite état de santé. Il chasse encore en pleine neige, comme un jeune homme.

—A-t-il été content de te revoir !

—Je n'en sais rien. Il ne change pas à mon égard : des accès subits de tendresse suivit tout aussitôt de froideurs incompréhensibles. Si je cherche à lire dans ses yeux, j'y trouve, quand il les fixe sur moi, les sentiments les plus contradictoires. C'est affreux à dire : il ne m'aime pas.

Tous deux s'étaient assis au coin de la cheminée. La marquise avait eu soin de tourner le dos au jour comme si elle eût craint de laisssr voir à son neveu l'agitation qui se trahissait sur sa physionomie.

Aux derniers mots de Maxime, elle poussa un soupir douloureux.
De nouveau, le regard scrutateur du jeune homme la dévisagea.
Un silence se fit.
Hermine avait pris le temps de chercher ses mots.
—Tu sais bien, mon pauvre enfant, que ton père est un original. La solitude dans laquelle il est claustré tout là-bas, au bout du monde, n'est-ce pas faite pour le rendre sociable.
—Pourquoi s'était-il exilé ? pourquoi, ma tante ?
—Si je le savais, je te l'aurais dit depuis longtemps.
Il hocha la tête.
La confidence de Prosper avait éveillé en lui des défiances : derrière ce masque de vieille femme, il devinait un secret.
Et lui, toujours si respectueux envers sa tante, ne craignit pas de lui adresser ce démenti :
—Vous savez tout, mais vous ne voulez point parler.
Elle fut prise d'un tremblement nerveux, irrésistible.
Et se levant soudain :
—Tu ne m'as pas habitué à ce langage ; changons d'entretien ou séparons-nous.
—Pas avant que vous ne m'ayez expliqué certaines paroles échappées à Prosper, le vieux serviteur qui a connu ma pauvre mère et a conservé pour elle une inaltérable vénération !
La marquise étendit la main du côté de la chambre du comte.
—Pas si haut ! fit-elle, ton grand-père ne dort peut-être pas et tu sais comme il a l'oreille fine malgré son grand âge.
Elle se remit, prête à supporter le choc, réunissant tout son sang-froid, comme lorsqu'on se trouve en présence d'un danger prévu.
—Explique toi, fit-elle d'un ton calme.
Elle baissa les yeux, de crainte de rencontrer son regard.
—Il importe, dit-il, que vous connaissiez tout d'abord les faits étranges qui se sont passés là-bas et dont mon âme est encore oppressée de terreur.
Et après lui avoir raconté les événements de sa première nuit au châteaux des Neiges, il lui rapporta l'entretien qu'il avait eu avec son père au sujet du portrait de la disparue.
La marquise de Parieux l'écoutait, le front baigné d'une sueur froide.
Ses mains, si blanches qu'on les eût dites de cire, s'étreignaient fièvreusement.
—Votre émotion chère tante, déclara Maxime, me prouve que ces faits ont réveillé en vous d'affreux souvenirs. Allons ! parlez, dites-moi ce que vous savez !
—Rien !... rien, balbutia la marquise.
J'ai le regret de vous dire que vous me cachez la vérité. Est-ce pour m'épargner une révélation qui pourrait altérer, détruire même le respect que je porte à ma pauvre mère ? Eh bien ! vous avez tort ; mieux vaut pour moi cette désillusion que le doute. Je vois clair maintenant : il y a eu, entre mes parents, une scène atroce, à l'issue de laquelle ma mère est partie désespérée. S'est-elle tuée ? on prétend avoir retrouvé ses vêtements sur la berge de la Seine ; mais le corps qu'est-il devenu ? La piste vous manque, ou bien vous me cachez le plus épouvantable des drames. Quoi qu'il en soit, j'ai le devoir de rechercher ma mère, et pour mener à bien cette entreprise, il faut tout me dire, tout, au risque de me briser le cœur.
—Je ne sais rien, répéta la marquise en portant les mains à son front brûlant ; tu me tues, mon enfant avec ces questions. Un juge ne serait pas plus impitoyable !
—Un juge, soit ! puisque vous avez prononcé ce mot, je le maintiens, et je vous accuse de me dérober la vérité dans un but qui m'échappe, mais qui, à coup sûr, ne saurait être louable.
La marquise se leva, affreusement pâle.
—Sortez, mousieur ! s'écria-t-elle.
Un craquement se fit entendre dans la chambre voisine.
Et comme Maxime ne bougeait de sa place, les yeux enflammés de colère :
—Faut-il que j'appelle le comte ? ajouta-t-elle.
—Vous le pouvez, répondit froidement Maxime. Grand-père m'aime lui ! Il a toujours été bon pour moi, et quelle que soit la rancune qu'il puisse garder à ma pauvre mère, il a le cœur trop haut placé et l'esprit trop juste pour ne pas approuver mes sentiments. S'il savait quelque chose—grand-père—il me le dirait. Mais il n'a pas été mêlé comme vous à la vie de ma mère, les jours qui ont précédé le drame, au lendemain même du siège de Paris. Il n'a rien à me dire et je ne voudrais pas le tourmenter inutilement, troubler le repos de sa vieillesse... Alors... vous vous taisez ma tante ?
—Que veux-tu que je dise malheureux enfant !
—Oui, bien malheureux ! Et je sens bien qu'il n'y a plus de bonheur pour moi, que ce doute affreux me poursuivra partout, et que je serais fou de songer à me créer un foyer, une famille, à laquelle je ne pourrais apporter que ma tristesse inguérissable.
Elle essaya de détourner la conversation.
Adoucissant sa voix :
—Oui, à propos, dit-elle, ton père approuve-t-il tes projets ?
—Nous en parlerons tout à l'heure, ma tante. Pour l'instant, réglons ce qui nous occupe : vous ne savez rien affirmez-vous ? ah ! vous ne le jureriez pas sur le Christ auquel vous adressez toutes vos confidences. Eh bien ! ce n'est pas l'avis de Prosper. Il m'a affirmé que vous en saviez long et que si vous vouliez parler...
—Assez ! s'écria la marquise, assez, monsieur et sortez !
Mais une porte venait de s'ouvrir.
Le comte de Borianne apparut.
—J'ai tout entendu, dit-il, et j'estime que mon petit-fils a raison. Tu lui dois la vérité, Hermine. Où je blâme mon petit-fils, c'est quand il prend un ton menaçant. Il te manque alors d'un respect auquel tu as droit ; car si tu te tais, je connais trop la noblesse de ton caractère, la pureté de ton âme, pour ne l'attribuer qu'au désir de laisser à l'enfant l'illusion qui lui est chère. Au point où en sont les choses, le moment est venu de parler. Mon fils a toujours été d'une violence extrême, d'une jalousie qui a pu égarer son jugement. Moi-même, j'ai eu des torts à l'égard de la vicomtesse. J'ai obéi à mes préjugés de caste ; j'ai été sans pitié. Avec l'âge ces sentiments se sont modifiés, je vois plus clair dans le passé, et je regrette ce que j'ai fait.
Maxime se précipita aux genoux du vieillard.
—Merci, grand-père, merci pour ma mère !
—Relève-toi, Maxime, et causons tous trois paisiblement, sans passion.
Il prit place dans son fauteuil en invitant Hermine à se rasseoir.
—Mon cher enfant, dit-il, les événements extraordinaires que tu viens de raconter à ta tante ne le sont pas moins que celui qui m'arrive aujourd'hui au sujet de la vicomtesse.
Maxime tressaillit.
—Je ne te ferai pas languir, continua l'aïeul. La confiance que tu as en moi ne sera pas trompée, cher enfant !
S'adressant à Hermine :
—Montre-lui la lettre de sa mère. Au moins, moi, aurai-je fait pour l'éclairer le peu qu'il m'est possible.
La marquise eut une singulière hésitation.
—Est-ce bien utile, père ? tu le veux ?...
—Je l'exige !
Elle tira de son carnet le mystérieux billet arrivé vingt-trois ans trop tard.
—Montre-lui aussi l'enveloppe ! qu'il compare les écritures et les dates. Il ne sera pas plus avancé que nous ; mais enfin il connaîtra toute les pièces de la cause.
Il lui arrivait souvent de prendre ainsi des termes de droit, en souvenir de sa longue pratique de la magistrature.
Maxime avait dévoré la lettre de sa mère.
Il ne pleurait pas ; mais l'angoisse se lisait sur ses traits.
Il examina l'enveloppe, médita sur le timbre daté de l'avant-veille et portant ce nom : *Le Puy*, qui ne lui rappelait rien... rien !
—L'épouvantable mystère ! s'écria-t-il. Je retrouverai l'infâme qui a détenu pendant vingt-trois ans les dernières volontés de ma mère !
—Calme-toi, mon enfant, dit l'aïeul. D'abord. la connais-tu bien l'écriture de ta mère ? Est-ce la sienne ? premier point qu'il importerait de préciser. As-tu jamais vu de son écriture ?
—Non, jamais. Mon père, à qui j'avais demandé autrefois de me remettre quelques-unes de ces précieuses lettres, m'a déclaré n'en avoir conservé aucune. Oui, il aurait eu la barbarie de détruire tout ce passé qui, pourtant, devait lui rappeler le temps le plus doux de sa vie.
Il ajouta en se tournant vers la marquise :
—Vous-même, tante, vous m'avez dit jadis que vous ne possédiez aucune lettre de ma mère.
Hermine baissa la tête, ne pouvant supporter le regard perçant qui pénétrait jusque dans les replis de son âme.
L'aïeul reprit soudain ce grand air glacial qui le caractérisait jadis, quand il remplissait les fonctions d'accusateur public à la cour d'assises de la Haute-Loire.
—Marquise de Parieux, interrogea-t-il, pourquoi avez-vous trompé mon petit-fils ? Je sais pertinement que vous avez en main propre des autographes de Madeleine Breton, vicomtesse de Borianne, votre belle-sœur. Je les ai vus, ces autographes, il y a dix ans, pendant le dernier voyage que vous fîtes à Paris. Je cherchais un document de famille que je savais être entre vos mains et je me suis permis d'ouvrir votre secrétaire. Du reste, je n'ai pas eu l'indiscrétion de prendre connaissance de ces autographes. Si je ne vous en ai jamais parlé, c'est qu'il ne me convenait pas de remuer des cendres que je croyais éteintes et qui se raniment aujourd'hui d'étrange façon.
Et, sans quitter son maintien de juge en exercice :
—Rien ne s'oppose, dans l'espèce, ajouta-t-il, à ce que la marquise de Parieux communique au baron de Borianne les lettres de la vicomtesse de ce nom.
Hermine avait écouté ces conclusions, plus pâle encore.
Mais l'émotion qu'elle contenait était plus forte que sa volonté.
—Soit ! fit-elle en se levant, je vais chercher ces lettres qui, pourtant, ne regardent que moi et ne vous donneront nullement la clé du mystère.

Elle fit quelques pas dans le salon, et soudain, poussant un cri d'angoisse, elle s'affaissa, inanimée.

Maxime n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras.

Il l'étendit sur un canapé.

Le comte, qui adorait sa fille, dont le dévouement à son égard était sans limites, s'agenouilla devant elle.

—Hermine ! mon Hermine ! répétait-il, mon Dieu !

Mais la marquise rouvrait déjà les yeux.

Son premier regard fut pour son père.

Elle l'attira à elle, l'embrassa tendrement.

—Ce ne sera rien, dit-elle. Laissez-moi me remettre et.....

Elle ne put en dire davantage. Les pleurs affluaient à ses yeux vitreux.

Maxime était resté debout, tenant entre ses mains le billet d'outre-tombe.

Aucune pitié ne se se voyait sur son visage. Il attendait des explications, il les voulait quand même, et tout de suite.

Mais le vieillard habité à être obéi, lui dit sévèrement :

—Tu reviendras demain et nous parlerons de cette affaire. Sois tranquille, ta tante te donnera satisfaction. En attendant, envoie cette lettre à ton père et dis-lui que c'est moi qui l'ai voulu. Elle est bien de l'écriture de ta mère, puisque Hermine ne m'a fait aucune observation en prenant connaissance. Va mon cher enfant. A demain.

Maxime s'inclina et se retira, disant :

—Merci, grand-père. Je compte sur vous... sur vous seul !

VI

LA REVENANTE

Ainsi donc la, volonté de Mme Petitot s'était accomplie de point en point.

De Rose Rassajou, elle avait fait Rosita Speranza.

Et ce terrible secret restait bien gardé.

Le docteur Sorlac, qui n'avait cessé de regretter son intervention, — sa seule faiblesse, disait-il, — s'était éteint au bout de quelques années.

Les Brégeat, braves gens, se trouvaient liés par la reconnaissance et leur complicité même.

Quant à Césarine, pas une fois, durant sa longue détention, elle ne revint revint sur sa promesse. Elle se contentait de savoir que ses abandonnés étaient heureux et en bonne santé ; on lui donnait des nouvelles une fois par mois, cela lui suffisait.

Et à Marthe, qui venait la voir de temps à autre à Clermont, elle répétait sans faiblir :

—Rose est bien où elle est ; quant à Jacques, je veux qu'il soit un homme honoré, savant et à l'abri du besoin. Pour cela, il ne doit pas connaître sa mère.

D'une conduite irréprochable, Césarine aurait pu obtenir sa grâce. Elle ne la sollicita pas, la refusa même quand on la lui proposa,

Elle se plaisait dans sa geôle où, d'ailleurs, par mesure de clémence, on l'utilisait à la lingerie.

Chose curieuse : cette femme, entrée là complètement illettrée, avait profité de la bienveillance d'une religieuse, pour lui demander des leçons de lecture et d'écriture.

Elle étonnait tout le monde par sa facilité de compréhension, par l'énergie qu'elle apportait à l'étude.

Quel était son but ? Nul ne le sut autour d'elle.

Ce ne fut qu'au bout de dix-neuf ans qu'elle adressa au directeur la prison sa première supplique.

Maintenant, lui dit-elle, que je sais lire et écrire, maintenant que je puis me débrouiller dans la vie du monde, je voudrais ma liberté.

Un mois après, elle obtenait sa grâce et se trouvait libre de franchir le seuil de ce tombeau.

Ses cheveux étaient devenus d'une blancheur de neige. Elle n'avait pas quarante-cinq ans et elle en paraissait soixante. Maigre, anguleuse, on aurait jamais reconnu en elle la superbe paysanne du Velay.

Elle avait perdu son beau teint de Montagnarde. L'ombre de la prison s'était répandue sur sa physionomie ; mais une flamme d'énergie sauvage brillait dans ses yeux, restés bien vivants en dépit de tout.

Ce n'était plus l'humble créature dont Rassajou faisait un être passif sans volonté.

La solitude, le silence obligatoire, qui détraque peu à peu le moral et la santé des détenues, l'avait transformée.

Césarine savait ce qu'elle voulait ; rien désormais ne pouvait l'écarter de son but.

Aussi bien, ne faut-il pas demander à une mère plus qu'elle ne peut donner !

Le lendemain de sa libération, elle débarquait chez les Brégeat, sans les avoir prévenus.

Elle y trouva sa sœur seule à la maison. L'ancien bûcheron était en tournée de surveillance dans les bois de la propriété.

—J'ai ma grâce, dit Césarine après avoir embrassé Marthe ; mais soyez tranquilles, je ne viens pas troubler votre bonheur.

A ce mot de bonheur, les yeux de la Brégeat se remplirent de larmes.

Elle aussi avait ses chagrins, mais elle les gardait pour elle.

—Je viens, acheva Césarine, te demander l'adresse de mon fils. Où est Jacques.

—Je ne sais pas, balbutia Marthe.

Elle avait promis le secret à Mme Petitot.

—Tu mens ! s'écria Césarine. Ecoute-moi bien : depuis que je vis hors de la société, j'ai passé les jours et les nuits à appeler les bénédictions de Dieu sur mon Jacques, que je veux revoir, mais qui ne saura jamais son véritable nom. Ne craignez rien, je ne me ferai pas connaître lui ; je saurai vivre le plus près possible de mon fils sans qu'il se doute que je suis sa mère. Par conséquent, vous ne pouvez pas me refuser son adresse. Tu m'as dit, Marthe, qu'il suivait les cours d'une école d'agriculture, qu'il serait nommé ingénieur. Où est-il maintenant ?

—A Paris ; mais je ne sais pas l'adresse exacte. Mon mari ne t'en dira pas davantage.

—Jacques se porte bien ?

—Oui. Il n'a jamais été malade.

Césarine demeura silencieuse.

Elle examinait sa sœur et voyait bien qu'elle était sincère.

—Puisqu'il en est ainsi, dit-elle enfin, je n'ai plus qu'à prendre le train pour Châteauroux. Mme Petitot ne peut pas me refuser l'adresse de mon fils.

Ce projet épouvantait Marthe.

Elle se prit à trembler.

Sa sœur lisait toutes ses pensées dans ses yeux.

—Tu as peur pour Rose ? dit-elle.

—Eh bien ! oui... Mme Petitot est si bonne pour nous tous !... Quelles sont tes intentions, Césarine ?

—Je te les ai dites tout à l'heure.

—Mais pour Rose ?

—Qui te parle de Rose ? Est-ce que je t'ai parlé de Rose ?

Elle restait énigmatique.

—Ménage notre bienfaitrice, recommanda Marthe. D'abord tu peux compter absolument sur elle. Son intention, je te l'ai répété souvent, est de ne te laisser manquer de rien.

—Je n'ai besoin de personne.

—Tant mieux ; mais les circonstances peuvent changer. A propos, as-tu été au pays ?

—Au pays ! Tu ne te souviens donc pas comme ils étaient contre moi ? Ils me mettaient tout sur le dos. Ils ne savent pas ce que Rassajoue m'a fait endurer ! Le monstre ! et dire que je ne puis effacer son souvenir là !...

Elle se frappait le front.

Elle reprit sa valise, embrassa Marthe et se dirigea vers la porte.

—As-tu de l'argent ? lui demanda la Brégeat en la retenant.

—Oui, ma masse : quelques cents francs gagnés là-bas, sou à sou en dix-neuf ans.

—Mais tu as du bien, et tu peux demander au notaire de te rendre des comptes.

—Jamais ! s'écria Césarine en ouvrant la porte et en sortant précipitamment.

D'un geste énergique, elle avait osdonné à sa sœur de ne pas la reconduire. Par la fenêtre, Marthe la vit s'éloigner à pas précipités, raide dans ses vêtements de deuil, aussi droite qu'autrefois.

Un instant après, Brégeat était de retour.

—Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il en voyant sa femme tout en larmes, C'est encore François sans doute ! Il t'aura écrit pour te demander de l'argent.

—Hélas ! répondit-elle, je voudrais bien qu'il m'écrive. Est-il encore de ce monde, depuis le temps, mon Dieu ! que nous n'en avons eu de nouvelles !...

—Sois tranquille, femme, cette espèce a la vie dure. Nous ne sommes pas au bout de nos peines avec François. Si je savais où le trouver, j'irais le prendre et je le ramènerais moi-même au régiment. Il nous a déshonorés en désertant, le scélérat ! Il finira comme son oncle !

—Oh ! tais-toi ! tais-toi ! fit la pauvre femme en sanglotant.

—Allons ! parle, pourquoi pleurais-tu quand je suis entré ?

—Césarine était ici tout à l'heure.

—Césarine !

—Elle a sa grâce.

—Que veut-elle de nous ?

Elle ne lui cacha rien de la vérité.

—La malheureuse ! dit Brégeat, elle va bouleverser cette pauvre Mme Petitot.

Il réfléchit un instant, puis, comme il sortait, Marthe le rappela, courut après lui.

—Où vas-tu ?

—Au télégraphe.

Il adressa à Mme Petitot la dépêche suivante, rédigée de façon à ne donner l'éveil à personne :

Ma belle-sœur, venue ici, part chez vous par premier train.

VII

LES DEUX MÈRES

Mme Petitot reçut cette dépêche de Brégeat en présence de Rose.

Une pâleur subite envahit ses traits.

La sueur perlait à son front.

—Une mauvaise nouvelle ? demanda Rose.

Mme Petitot répondit par un profond soupir.

Depuis quelque temps, l'excellente femme sentait les atteintes de l'âge. Elle ne sortait qresque plus et demeurait de longues heures, inactive, dans son fauteuil.

Sans Rose, les journées lui auraient semblé interminables.

Elle se leva péniblement et, s'appuyant sur le bras de la jeune fille, passa dans sa chambre à coucher.

Elle tenait dans sa main crispée la dépêche.

—Merci, dit-elle en se laissant choir sur une chaise. Laissez-moi, j'ai besoin de réfléchir.

—Chère maman, hasarda Rose, je vous vois toute chagrinée. Ne puis-je donc vous être utile ?.....

—Non. Donne-moi l'indicateur des chemins de fer et va te distraire à ton piano. J'ai une petite contrariété. Ça passera.

Rose lui remit ce qu'elle demandait et se retira toute tremblante.

Ce n'était pas la curiosité qui l'agitait, mais l'inquiétude. Elle l'aimait tant sa bienfaitrice !

Aussitôt seule, Mme petitot s'assura de l'heure à laquelle Césarine arriverait de Nimes.

Elle respira en constatant que la voyageuse ne pouvait pas se trouver à Châteauroux avant le lendemain matin.

Elle avait le temps de se retourner.

Elle relut une dernière fois la dépêche et la jeta au feu.

Puis, elle réfléchit longtemps.

De sa place, elle entendait le son du piano et devinait, au jeu distrait de sa Rose, qu'elle était préoccupée à son sujet.

—Pauvre mignonne ! murmura-t-elle, si elle savait ! J'ai tout fait pour assurer son bonheur... et le mien. Pourvu que cette femme ne vienne pas me la réclamer !

Les craintes expérimentées jadis par le docteur Solac allaient-elles donc se justifier ?.....

Ils n'était plus là, l'excellent homme, pour la conseiller, pour parer aux dangers qu'il avait prévus.

Ses dernières paroles avaient été : " Merci, pour la protection que vous accordez à mon fils. Il saura la reconnaître ; car il est bien doué. Quant à vous, amie, je vous souhaite de garder votre Rose jusqu'au bout sans qu'aucune de mes funestes prévisions se réalise. "

En se remémorant ce vœu suprême, Mme Petitot sentit son cœur se serrer.

Chez les vieillards, restés d'esprit lucide, la sensibilité s'exagère. Un rien les fait tressaillir et prend, à leurs yeux, des proportions outrées.

Mme Petitot se rendait bien compte de son état nerveux ; mais plus elle esssyait de prénétrer les intentions de la Rassajou, plus elle redoutait quelque effroyable exigence.

—Si c'est l'argent qu'elle désire, se disait-elle, je lui en donnerai tant qu'elle voudra. Mais... qu'on n'essaie pas de me reprendre Rose !

De l'argent ! Césarine n'en avait jamais demandé, même à sa sœur ; elle semblait se désintéresser de toutes choses matérielles.

Peu à peu, Mme Petitot reprit son sang-froid : il convenait d'attendre, de ne rien préjuger.

Elle renferma ses craintes au plus profond de son cœur et rappela Rose qui, devinant chez sa bienfaitrice un tourment secret, s'efforça de la distraire.

Au dîner, elle mangea à peine, préoccupée, le regard perdu dans le vide.....

Après le repas, elle rentra dans sa chambre à coucher, séparée de celle de Rose par une porte qui restait ouverte toute la nuit.

—J'ai besoin de repos, dit-elle à sa mignonne. Tu vas t'ennuyer ce soir. Excuse-moi.

—Voulez-vous que je reste, chère maman ? Je vous lirai le journal.

—Tu es vraiment trop bonne.

Rose l'aida à se déshabiller et à se mettre au lit ; puis, elle s'installa auprès d'elle, déplia un journal de la localité et le parcourut.

—Je ne vois rien de récréatif, dit-elle.

—Lis-moi les faits divers ; mais passe les crimes, les meurtres.

—Oh ! oui, c'est toujours la même chose, et bien triste quand on y pense. Je ne m'explique pas qu'il y ait tant de méchants. On ferait mieux de ne jamais en parler. Ces récits frappent les esprits faibles et les poussent au mal. Je voudrais qu'on ne racontât jamais que de bonnes actions.

—Je suis bien de ton avis ; mais cela ne se vendrait guère, et tu comprends... Je t'écoute ma Rose.

La jeune fille commença la lecture par le récit d'un accident du travail.

Tous deux plaignirent la victime, et Mme Petitot profita de cette occasion pour faire l'éloge de Pierre Sorlac :

—Depuis un an qu'il a pris en main la direction de la fabrique, nous n'avons pas eu à déplorer un seul accident. Il ne surveille pas seulement mes intérêts, il entend que son personnel soit placé dans les meilleures conditions d'hygiène et de sécurité, Mes bénéfices augmentent, tout mon monde est heureux, grâce à lui.., et aussi grâce à toi...

Rose ne s'occupait en aucune façon de la fabrique ; mais elle s'enquiérait des misères supportées par les ouvriers chargés de famille, et les signalait à sa bienfaitrice, dont la générosité en pareil cas ne se démentait jamais.

—Oh ! grâce à moi... fit-elle en rougissant.

—Certainement, chérie. Et je lis dans tes yeux que tu as encore quelque chose à me demander.

C'était vrai.

Rose n'eut qu'à parler pour obtenir la somme nécessaire au soulagement d'une famille de pauvres honteux sur qui elle avait recueilli les meilleurs renseignements.

Toute joyeuse, elle embrassa sa bienfaitrice, qui la serra contre son cœur et la retint longtemps, comme si elle redoutait qu'une main invisible ne l'en séparât.

—Continue ta lecture, dit-elle, et si je m'endors, sauve-toi dans ta chambre sans faire de bruit. Je ne sais ce que j'ai depuis quelque temps, mais un rien me réveille, et j'entends sonner les heures sans retrouver le sommeil.

Rose reprit le journal au point où elle l'avait laissé !

—Ah ! dit-elle, il s'agit d'une criminelle à qui on a fait grâce de ses dernières années de prison. Vous lirai-je cette histoire ?

Mme Petitot se redressa, les yeux agrandis par l'angoisse.

—Non, non ! Donne-moi ce journal. J'en ai assez !

Rose avait eu le temps de parcourir ces quelques lignes :

Césarine Rassajou, condamnée aux travaux forcés à perpétuité, le 26 octobre 1874 par la Cour d'assises de la Haute-Loire, a obtenu sa grâce au bout de dix-neuf ans de réclusion à la prison de...

Mme Petitot froissa le journal et le mit de côté.

—Tout cela me casse la tête, dit-elle. Je vais essayer de dormir. Bonsoir, mon enfant.

Elle lui tendit les bras et la retint encore.

Ses larmes retombaient, brûlantes sur les mains de la jeune fille.

Rose rentra dans sa chambre le cœur tout oppressé.

—Maman a du chagrin et me le cache, disait-elle. Pourquoi ?

Cette nuit-là, elle ne dormit guère plus que celle qu'elle appelait maman et à qui elle portait une affection vraiment filiale.

Chose étrange ! elle rêva de cette criminelle qui avait obtenu sa grâce, " au bout de dix-neuf ans de détention à la prison de... "

Elle vit s'ouvrir la lourde porte de la géôle ; une femme en sortit, le regard ébloui par la lumière du jour auquel elle n'était plus habituée.

Et cette femme avait les cheveux tout blancs !

Rose se réveilla, la vision bien précise à l'esprit.

Se rappelant le début de l'article du journal que Mme Petitot lui avait pour ainsi dire arraché des mains, elle se demanda comment une créature humaine pouvait vivre si longtemps avec un tel poids sur la conscience.

Libre, que deviendrait cette malheureuse ? Qui lui donnerait du travail ? Par qui ne serait-elle pas repoussée ?

Le matin, en aidant Mme Petitot à s'habiller, elle la trouva encore plus faible et plus preccupée que la veille.

—Vous auriez dû garder le lit, lui dit-elle. Je vois bien, à vos yeux, que vous avez mal dormi.

—A mon âge, on n'a plus guère de sommeil. S'il fallait s'écouter !...

L'embrassant avec tendresse :

—Je ne veux pas que tu restes enfermée comme cela, toute la journée, à cause de moi.

—Mais, chère maman, je ne suis jamais plus heureuse qu'auprès de vous.

—Oui, je sais, tu es le dévouement même. Ce n'est pas une vie pour toi, mon enfant, Tu as déjà refusé plusieurs partis avantageux, et...

—Je suis trop heureuse avec vous, maman, pour désirer changer.

—Tu te crois obligée de me veiller jusqu'à mon dernier jour. Tu ne permets pas même à ma femme de chambre de s'occuper de moi. Bientôt, je ne serai plus qu'une vieille enfant qui te prendra tes jours et tes nuits. Eh bien ! non, ce serait, de ma part, un atroce égoïsme. Belle comme tu l'es, instruite, musicienne, peintre, douée de toutes les qualités et de tous les talents, tu brillerais dans le monde, tu ferais le bonheur d'un...

—Mais, maman, puisque je vous jure que je suis la plus heureuse des filles...

—En es-tu bien sûre ?

Mme Petitot la fixait avec ce regard pénétrant qu'ont les vieillards.

Rose rougit légèrement.

L'octogénaire avait déjà regret de sa question.

Regardant la pendule :

—Me voilà prête, dit-elle. J'ai un bout de correspondance à expédier. Cela me prendra jusqu'à onze heures. Toi, tu vas me faire le plaisir d'aller passer la matinée chez ton amie Lucile. Et si sa mère t'invite à déjeuner, comme c'est probable, tu accepteras· Je t'enverrai chercher à deux heures.

—Oh ! chère maman, je ne voudrais pas vous laisser seule, ce matin. Vous êtes toute pâle. Pourquoi ne me dicteriez-vous pas vos lettres, comme d'habitude ?

—Non, il faut que j'écrive moi-même, mon enfant. Je suis heureuse quand tu es avec Lucile. Vous vous entendez si bien ! Elle est vraiment charmante. Et puis, vous avez les mêmes goûts ; la musique, la peinture, les bons livres. Ah ! le temps doit vous sembler bien court quand vous êtes ensemble. Ta visite fera plaisir à cette pauvre Mme de Fallière, qui est si triste depuis qu'elle a perdu son et dont la santé est si chancelante. J'éprouve pour elle la plus vive sympathie ; enfin, c'est une amie.

Sans attendre la réponse, elle appela sa femme de chambre et lui donna l'ordre de faire atteler le coupé.

Habille-toi vite, dit-elle à Rose. En arrivant de bonne heure chez Lucile, tu auras le temps d'avancer ce paysage des bords de l'Indre que tu peins d'après nature et qui me plaît tant.

Flle la prenait par son faible : Rose avait une paidilection pour la peinture et s'entendait à merveille avec Lucile.

Bien vrai, dit Rose, vous n'allez pas vous ennuyer toute seule bonne maman ?...

—Est-ce que je m'ennuie jamais quand tu te donnes un peu de distraction ? Cela ne t'arrive pas si souvent ! D'abord, c'est pour moi que tu vas travailler. Il me tarde d'avoir ce joli tableau. Bientôt, je ne pourrai pas sortir ; je me contenterai d'admirer les bords de l'Indre en peinture. Ris donc un peu, mignonne...

Ce qui manquait à Rose, c'était la gaieté naturelle. Sérieuse, beaucoup trop pour son âge, il semblait que les épreuves de ses premières années eussent tari en elle la source de gaieté.

Pourtant, de ce passé lontain, il ne lui restait que des souvenirs confus.

Une seule de ses épreuves lui revenait à l'esprit avec précision : celle de son abandon à l'hôtel de i'*Espérance*.

Elle n'en parlait jamais ; elle n'y faisait aucune allusion.

En remontant plus haut dans ce mystère, elle retrouvait, parfois, une figure vague mais terrible, — celle de son bourreau.

Cette vision qui, à l'orphelinat de Naples, et plus tard, durant plusieurs années, chez Mme Petitot, lui causa de cruelles insomnies, s'effaçait avec le temps.

Mais Rose demeurait certaine qu'elle avait été malheureuse, bien malheureuse !

Seule, Lucile, nature vive et rieuse, parvenait à la rendre un peu plus enjouée.

Mme Petitot, l'avait remarqué. Aussi s'était-elle liée d'une étroite amitié avec Mme de Fallière, qu'elle avait connue à Paris dans des cours de peinture suivis par les deux jeunes filles, et qui, après la mort de son mari, était venu se fixer à Chateauroux, où elle possédait une vaste propriété, sur les bords de l'Indre.

—Dis à Mme Fallière, recommanda-t-elle à Rose prête à partir, que je l'attends cette après-midi ; répète-lui bien que je suis très sensible aux attentions qu'elle a pour moi.

Rose sortie, l'octogénaire se sentit plus tranquille, réconfortée.

Maintenant, la Rassajou pouvait venir !

Elle alla s'asseoir auprès d'une fenêtre qui donnait sur la cour d'entrée.

De là, elle guetterait l'arrivée de l'ennemie.

A neuf heures du matin, une femme apparut à la porte de la grille et sonna un coup vigoureux, nullement discret, on y sentait une volonté !

Mme Petitot tressaillit.

A la figure pâle, amaigrie de cette femme, à ses cheveux tout blancs, sous une cape sombre, à son aspect général, Mme Petitot devina la Rassajou.

—Déjà !

L'octogénaire se félicita d'avoir envoyé Rose chez Mme de Fallière.

Elle rassembla ses forces pour soutenir la lutte.

La femme de chambre lui anonnça la visiteuse.

—Elle n'a pas voulu dire son nom, ajouta-t-elle.

—Faites entrer.

Mme Petitot se leva pour recevoir Césarine.

D'un geste bienveillant, elle l'invita à s'asseoir.

Césarine salua.

—Vous ne me connaissez pas, madame, dit-elle d'une voix assurée. Vous ne m'avez peut-être jamais vue, et pourtant, je tiens une grande place dans votre vie.

Mme Petitot ignorait l'art de la dissimulation.

—Vous êtes Césarine Rassajou, et je vous attendais.

—Oh ! vous m'attendiez...

—Oui, ma pauvre femme, et vous avez bien fait de venir, surtout si vous avez besoin de moi. Ainsi que je vous l'ai promis par l'entremise de votre sœur, je n'ai qu'un désir, celui de vous être utile.

Cela fut dit sincèrement avec simplicité.

La physionomie si dure de Césarine s'éclaira d'un rayon de reconnaissance.

—Merci, madame, oh ! merci. Marthe m'avait dit que vous étiez bonne autant qu'on peut l'être. Je vois qu'elle ne m'a rien exagéré.

Et prenant un grand air de dignité, étrange chez une femme qui sortait du bagne :

—Avant tout, madame, je tiens à vous jurer, vous n'avez pas affaire à une criminelle. La dette que j'ai payée à la justice, je ne la devais pas. J'ai dit toute la vérité, aux assises. On n'a pas voulu me croire. Mon seul crime a été de ne pas dénoncer le misérable ; mais quelle autre femme, à ma place, aurait agi différemment, et...

—Laisons cela, interrompit Mme Petitot. Le docteur Sorlac croyait à votre innocence. Donc, j'y crois. Que comptez vous faire maintenant ?

—Travailler.

—Très bien, mais vous devez avoir besoin de repos de tranquillité ?

—J'ai besoin surtout, madame, de voir mon fils !

Son fils !

Elle venait pour voir son fils !

Elle ne parlait pas encore de Rose !

Mais ce fils, pour Mme Petitot, c'était un danger nouveau, un danger qu'elle n'avait pas prévu.

—Oh ! madame, ajouta Césarine, n'ayez aucune crainte pour l'avenir. Je vous ai abandonné Rose. Elle est bien chez vous, elle ne saurait être mieux... nulle part. Le secret de cet abandon ne sortira jamais de ma bouche.

Une grande joie se peignit sur les traits de Mme Petitot.

Tendant la main à cette malheureuse :

—Votre sacrifice est noble ; il n'en est pas de plus grand.

Elle s'attendait à une explosion de larmes, de sanglots : une mère, qui n'a pas revu sa fille depuis dix-neuf ans, ne saurait rester impassible dans la maison où cette fille a grandi, loin d'elle.

Les yeux de la Rassajou restèrent secs.

Ce sacrifice inouï ne la remuait pas jusqu'aux entrailles.

Il lui paraissait tout naturel ; il ne lui coûtait que la peine de renouveler une promesse, faite jadis sous la pression des événements... Cette promesse elle ne la regrettait donc pas !

Et maintenant, madame, reprit Césarine, je vous supplie de me donner l'adresse de mon fils.

—Je ne puis vous la refuser, mais...

—Oh ! madame, l'engagement que j'ai pris pour Rose... et ensuite pour Jacques sera rempli jusqu'au bout. J'espère me rappprocher de mon fils ; mais il ne saura jamais que je suis sa mère. Jamais ! Il y va de sa tranquillité, de son bonheur, de son avenir ! Quelle confiance pourrait-il avoir en lui s'il savait que son père est mort sur l'échafaud ! Il est instruit, n'est-ce pas ? et... il a appris tout ce qu'il faut pour gagner largement sa vie ?...

—Il sera ingénieur agronome.

—C'est une bonne place ?

—C'est un titre seulement, mais qui lui permettra de trouver à s'employer, soit dans l'industrie, soit comme professeur. Le directeur de l'école où il a été élevé lui a promis vingt mille francs à sa sortie de pension.

—De la part de qui ?

—Ce directeur était l'ami intime du docteur Sorlac. Je suis sûre de sa discrétion. Les vingt mille francs ont été remis à votre fils de la part de la personne qui l'avait placé en pensionnat sous le nom de Jacques Brémond.

—Et ce nom appartient maintenant à son fils ?.....

—Oui, madame... Son maître a déclaré à qui de droit que les pièces d'identité de Jacques lui avaient été promises par une inconnue, mais qu'il ne les avait pas reçues. On a maintenu à votre fils le nom de Jacques Brémond ; c'est sous ce nom que, conformément à la nouvelle loi, il aura à faire une année de service militaire.

—Très bien. Tous mes désirs sont exaucés.

—Mais, comment ferez-vous pour vous rapprocher de votre fils, sans qu'il se doute de rien ?

—Je me suis tracé un plan.

—Je n'insiste pas. Votre fils demeure rue de Chevreuse, 28, près le boulevard Montparnasse, à Paris. Voulez-vous que je vous écrive l'adresse ?

Césarine tira de sa poche un carnet.

—Je sais écrire, madame, dit-elle. J'ai appris là-bas. Il le fallait, surtout si je réussis à entrer dans la vie de mon enfant, lui qui sait tout, à ce qu'il paraît.

—Oh ! il a encore beaucoup à apprendre ; mais il est en bonne voie. Son ancien maître ne m'a pas donné de nouvelles depuis trois mois. Il le voit rarement. D'après ce qu'il m'a dit, votre fils aurait l'ambition d'aller diriger une grande culture dans l'Amérique du Sud.

Césarine eut un frémissement.

—Si loin ! fit-elle. Oh ! il faut que je me dépêche ; autrement il serait perdu pour moi. Adieu, madame, et merci.

Elle se leva.

Toujours pas un mot de Rose !

Étrange abnégation ! Terrible indifférence... inexplicable.... injustifiable !

Mme Petitot pria Césarine de se rasseoir.

—Je ne puis pas vous laisser partir ainsi, dit-elle. Vous êtes sans ressources ; quelques billets de mille francs vous aideront à.....

—Merci, madame, j'ai ce qu'il me faut.

—Votre notaire vous a réglé vos comptes ?

—Non, madame, oh ! non. Le peu que je possède est bien à moi.

Cette exclamation, échappée à la conscience de la Rassajou, donna le frisson à Mme Petitot.

Sans la crainte que lui inspirait cette femme et le désir qu'elle avait d'en finir le plus tôt possible, elle l'aurait invitée à s'expliquer.

Le Rassajou le devina dans le croisement de leurs regards.

—J'ai amassé... là-bas... par mon travail... quelques centaines de francs, se hâta-t-elle d'ajouter. Cela me suffira pour me donner le temps de trouver de l'ouvrage.

Mais Mme Petitot ne l'entendait pas ainsi : elle avait promis de la mettre à l'abri du besoin, elle tiendrait parole.

—Avec cent cinquante francs par mois, lui dit-elle, vous pourriez vivre indépandante, je vais vous remettre dix-huit cents francs pour votre première année.

—Oh ! madame, à moi, des rentes ! Non, non, je ne puis rien accepter de vous après ce que vous avez fait pour mon fils. Je vous suis déjà bien suffisamment redevable. D'abord, le travail, c'est ma vie. Il m'a soutenue là-bas, il m'a permis d'arriver, encore vaillante, pleine de force, au moment où je pourrais me rapprocher de mon fils.

Son fils ! toujours son fils !

Elle ne pensait qu'à Jacques ; Rose n'existait plus pour elle !

Mme Petitot ne s'expliquait pas une telle préférence.

Et pour reconnaître jusqu'où pouvait aller sa froideur à l'égard de Rose, elle lui tendit ce piège :

—Ne désirez-vous pas voir Rose, avant de partir ?

—Pourquoi, madame ? Elle est à vous, bien à vous, à vous seule.

—Rose n'est pas ici, ce matin ; mais j'ai là son portrait, qui est d'une parfaite ressemblance.

Et lui montrant un tableau placé dans l'ombre, elle écarta les rideaux de la fenêtre.

Un rayon de soleil caressait les traits fins et délicats de la belle jeune fille qui semblait vivre sur cette toile, peinte avec amour par Mlle de Fallière.

La Rassajou n'eut pas même un tressaillement à la vue de cette image si vivante.

Elle ne s'écria pas : " Comme elle est belle ! comme elle respire la bonté et l'intelligence ! "

Elle n'accorda au portrait de celle dont elle aurait dû être si fière, qu'un regard sec et fugitif.

—Tout de même, dit-elle d'un ton dolent, Rose a bien profité chez vous.

Elle répéta son éternelle phrase :

—Rose est bien ici ; elle ne saurait être mieux nulle part.

Puis elle se leva et, bien décidée à partir, remercia une dernière fois la vieille dame pour toutes ses bontés.

—Je ne vous reconduis pas, dit Mme Petitot. Mes forces me trahissent.

—Puissiez-vous les conserver longtemps pour tous ceux qui vous aiment.

La Rassajou était partie.

Mme Petitot écoutait le bruit de ses pas qui s'éloignaient.

Soudain la grande porte de l'hôtel s'ouvre et un coupé, attelé de deux chevaux fringants, pénètre dans la cour d'honneur.

Une jeune fille descend de voiture.

C'est Rose qui, ayant trouvé Mme de Fallière plus souffrante que d'habitude, l'a quittée de bonne heure, par crainte de la priver des soins de Lucile.

Et sur le perron qui conduit au rez-de-chaussée, Rosita Speranza se croisa avec une grande femme, au visage ascétique, au regard dur, effroyable masque encadré de cheveux blancs.

Rose s'arrêta, stupéfaite.

Cette femme, elle l'avait déjà vue !...

Où donc ?...

Elle suivit des yeux la visiteuse jusqu'à ce qu'elle eut disparu.

La Rassajou se retourna au dernier moment et lui jeta un coup d'œil étrangement curieux.

Alors, Rose gravit d'un pas rapide les quelques marches du perron et courut à la chambre de sa bienfaitrice.

Son cœur battait d'un explicable émoi, la sueur perlait à ses tempes.

Elle ne se rassura qu'en retrouvant Mme Petitot, paisible en apparence, dans son fauteuil, auprès de la fenêtre.

—Qu'as-tu donc à te hâter ainsi ?

—J'avais peur que vous ne fussiez malade.

—Quelle idée ! Pourquoi n'es-tu pas restée chez Mme de Fallière ?

—Cette pauvre dame souffre beaucoup du cœur aujourd'hui. Je viens de lui envoyer le docteur Cartier.

—Elle n'est pas en danger ?

—Je ne crois pas. Elle a déjà eu des crises semblables et elle s'en est tirée. Voyez-vous, maman, Mme de Fallière est inconsolable ; le chagrin, cela tue peu à peu, sans qu'il y ait de remède.

—Si, mon enfant, il y a un remède à tous les maux, c'est une affection comme la tienne. Mme de Fallière a sa Lucile ; moi j'ai ma Rose.

La jeune fille avait apporté son tableau, comptant le finir chez elle, dans le somptueux atelier qu'elle devait à la générosité de Mme Petitot.

Elle y travailla jusqu'à la chute du jour, sous les yeux de sa bienfaitrice, dont la physionomie avait repris sa sérénité habituelle.

Elle ne pensait plus à cette inconnue qui avait été reçue à l'hôtel en son absence.

Mais, la nuit, elle eut le même rêve que la veille : de nouveau, la lourde porte de la géôle s'ouvrit pour livrer passage à la graciée.

Et cette femme qui semblait être éblouie par la lumière du jour, cette femme à la chevelure de neige, c'était celle qu'elle avait vue sortant de l'hôtel.

Rose s'éveilla, la tête lourde encore de ce cauchemar obsédant.

Elle passa rapidement son peignoir, chaussa ses mules dignes en tout de la pantoufle de Cendrillon, courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Quelques gouttes de rosée, perles liquides, tremblotaient encore dans les calices des fleurs.

Des oisillons, au doux ramage, traversaient comme des flèches d'une cîme à l'autre...

Le ciel, à l'infini, était tout bleu.

La nature respirait tant de calme que Rose murmura en respirant à pleins poumons l'air frais du matin :

—Mon Dieu... que les songes sont absurdes.. et comme on aurait tort d'y attacher de l'importance.

Tout de même, elle demeura quelque temps rêveuse, le regard dans le lointain verdoyant.

VIII

LE SECRET DES BORIANNE

L'amitié qui unissait Maxime de Borianne à Pierre Sorlac datait de loin.

Elle avait commencé au collège de Chateauroux.

Ils s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par une estime réciproque, par la sympathie de deux âmes élevées, de deux cœurs droits.

Leurs succès scolaires furent égaux : Maxime remporta tous les prix dans les lettres ; de même, Pierre, dans les sciences.

Leur amitié n'eut donc pas à subir les épreuves fatales des rivalités d'amour-propre.

Ils grandirent côte à côte, dans une pafaite harmonie.

Ce qui leur manquait, c'était comme à Rose, l'entrain de la jeunesse.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., - Demandez le BAUME RHUMAL

Pierre ne s'était jamais consolé de la mort de son père.

Quant à Maxime, bien qu'ayant encore le sien, bien qu'adoré par son aïeul et par sa tante, il se considérait comme étant orphelin.

Maintes fois, Maxime encore enfant, avait posé ces questions à sa tante :

—Pourquoi mon père ne vient-il jamais ici ? Pourquoi ne m'appelle-il pas là-bas ?

Et la marquise troublée jusqu'au fond de l'âme, répondait :

—Ton père est malade.

—Alors, conduisez-moi à lui, bonne tante ; nous le soignerons, nous le guérirons.

—Impossible, mon enfant. Il est malade... d'esprit. Il ne veut voir personne.

Le jeune baron aurait bien voulu interroger son grand-père : mais il ne l'osait, ayant entendu le vieillard s'écrier, chaque fois qu'Hermine lui parlait de l'absent :

—Assez ! je n'y pense plus, je ne veux plus y penser !

Et l'enfant rêvait de ce père qui avait quitté la France pour s'exiler dans un désert de neige au bout du monde.

Parfois l'idée lui venait de partir tout seul en Courlande, d'affronter le malade, de se précipiter dans ses bras en lui disant :

—Je suis votre petit Maxime qui pense toujours à vous. Aimez-moi comme je vous aime, et vous serez guéri.

Mais une crainte instinctive l'empêchait de réaliser ce projet.

Il en parla à Pierre qui, avec son bon sens précoce, lui montra le danger d'une telle équipée.

—Cela te brouillera avec ton grand-père, lui dit le futur ingénieur, et tu n'es pas certain d'être accueilli par ton père. Les malades d'esprit n'aiment pas qu'on s'impose à eux. Qui sait si la démarche n'aurait pas pour résultat d'aggraver l'état mental du vicomte ?

Plus tard, lorsque Maxime apprit, avec indiscrétions, que sa mère avait disparu en 1872, à la suite d'un drame de famille dont les causes restaient inconnues, sa tristesse se transforma en une sombre mélancolie.

Il avait alors seize ans passés et en paraissait vingt.

Une gravité précoce faisait pencher ce front de rêveur.

Brun, d'une pâleur mate, de traits réguliers et finis, bien proportionné mais petit et frêle, il passait aux yeux des jaloux pour un Borianne dégénéré.

Un jour, il demanda à sa tante :

—A qui je ressemble le plus ? A ma mère ou à mon père ?

—A ta mère, répondit sans hésitation la marquise de Parieux.

—Vous l'avez bien connue, ma mère ?.....

—Certainement. C'est même chez moi que ton père l'a vue pour la première fois. Elle était l'institutrice dévouée de ma pauvre enfant, dont je porte le deuil éternel.

Le jeune homme, respectant ce deuil, s'en tint là pour cette fois ; mais le surlendemain, poussé par Pierre à qui il confiait toutes ses angoisses, il poursuivit son interrogatoire.

—Chère tante, dit-il, j'en sais plus que vous ne devez le supposer.

A ces mots, Hermine parut embarrassée.

—Votre attitude chère tante, me prouve que vous lisez en ce moment dans mon cœur. Dites-moi la vérité : n'y a-t-il plus aucun espoir de retrouver ma mère ?

—Hélas ! mon pauvre enfant, tout ce que je puis te dire, c'est que si ta mère vivait, elle aurait cherché depuis longtemps à te voir.

—Cependant, mon père vit, et il n'a jamais réclamé ?

—Ce n'est pas la même chose.

Le ton sur lequel Hermine avait fait cette réponse décélait un mystère.

—Expliquez-vous, ma tante ! s'écria Maxime.

Elle l'embrassa avec tendresse ; mais elle le désespéra par ces mots :

—Ta mère te chérissait ; mais je crois que ton père n'a jamais aimé personne. Les Borianne ont le cœur dur, impitoyable. Vois ton aïeul, il ne souffre pas qu'on lui parle de son fils. Tu sais pourquoi ; car nul n'ignore à Châteauroux que ton père a dû, pour se marier, adresser au comte des sommations respectueuses.

—Donc, conclut Maxime, mon père et ma mère s'adoraient. Quel motif les a séparés ?... Qu'est-il donc arrivé ?...

La marquise devait s'attendre, tôt ou tard, aux questions de son neveu.

Ses traits, déjà ravagés par le chagrin, les pensées obsédantes, les deuils inoubliables, se crispèrent ; mais ce fut d'une voix ferme qu'elle répondit :

—Je ne sais rien, mon pauvre enfant, absolument rien.

Cette année-là. Maxime remporta son diplôme de bachelier ès lettres.

Fier de ce premier succès, il résolut de l'annoncer lui-même à son père. C'était la première fois qu'il lui écrivait.

Il ne chercha pas ses mots.

Il laissa voir ce qu'il avait sur le cœur.

" Je voudrais vous appeler cher père, disait-il ; mais je ne l'ose, puisque vous m'avez défendu de vous aimer, puisque vous avez mis entre vous et moi une barrière infranchissable.

" Eh bien ! tant pis je vous appellerai quand même cher père, attendu que vous m'êtes d'autant plus cher que je vous sais attristé.

" Peut-être serez-vous satisfaits d'apprendre que votre fils a fait de bonnes études et remporté son diplôme de bachelier ès lettres ; que ce fils ne s'en tiendra pas là ; qu'il considère ce petit résultat comme un premier échelon ; qu'il compte bien passer sa licence, préparer ses examens de droit et devenir deux fois docteur.

" Vous auriez sans doute préféré que je suivisse la carrière des armes. Je n'éprouve aucun goût pour le métier militaire. Sans doute, à force de travail, j'aurais pu faire un médiocre officier. A quoi bon ? Si la patrie a jamais besoin de tous ses enfants, je saurai bien, devant l'ennemi, montrer que je suis un Borianne !

" Je vous embrasse, cher père,

" Votre fils,

MAXIME DE BORIANNE. "

Le jeune homme mit cette lettre à la poste sans en souffler mot à sa tante.

Il ne comptait pas sur une réponse.

Tout semblait lui démontrer que le vicomte resterait insensible à ces témoignages d'affection.

Quatre jours après, qu'elle ne fut pas son émotion lorsque le domestique lui apporta une lettre par le dernier courrier... une lettre portant le timbre de Mittau.

Enfin son père lui donnait signe de vie !

L'enveloppe avait été cachetée à la cire avec le plus grand soin.

Hector de Borianne n'en écrivait pas long ; mais cela suffisait pour démontrer qu'il était en pleine possession de ses facultés mentales.

" Mon cher fils, disait-il, venez vous reposer de vos succès auprès de moi. Un Borianne ne saurait tenir plus mâle langage que le vôtre : j'ai hâte de vous embrasser.

" Vous retrouverez ici notre fidèle Prosper, qui se fait une fête de vous revoir.

Embrassez ma sœur pour moi, comme je vous embrasse.

" Votre père,

" HECTOR DE BORIANNE. "

En relisant cette bonne lettre, en en pesant tous les mots, Maxime pleurait d'attendrissement.

Son père ne le repoussait plus ! Son père le trouvait digne de lui, le réclamait !

Maxime aurait voulu partir par le premier train. Mais il était indispensable de prévenir le comte, et le brave enfant déplorait l'atroce rancune de ces deux âmes de bronze.

Dans les cas difficiles, Maxime ne manquait jamais de consulter son ami.

Il courut chez Mme Petitot, où habitait Pierre, qui, lui, avait remporté son baccalauréat ès sciences.

Le jeune savant résolut le problème sans tâtonner.

—Tu ne dois rien cacher au comte, lui dit-il. D'ailleurs, il a trop de bon sens pour t'empêcher, malgré sa rancune, de répondre à l'appel de ton père : quoi qu'il arrive, pars demain. Si tu as besoin d'argent, j'en emprunterai à Mme Petitot.

Maxime suivit le conseil et s'en trouva bien.

Le vieillard ne sembla nullement ému par la nouvelle.

Il ne demanda même pas à prendre connaissance de la lettre, ce qui soulagea d'un grand poids son petit-fils.

—Et quel est ton projet ? fit-il simplement.

—Partir dès demain.

—C'est tout naturel. Tante te remettra mille francs pris sur ma cassette. Surtout, ne te prive de rien ; n'oublie jamais que noblesse oblige.

—Merci, grand'père.

La marquise, prevenue à son tour, montra une satisfaction trop exagérée pour être sincère.

—Va, mon enfant, dit-elle, et puisse ton père te recevoir comme tu le mérites !

—Pour quel motif agirait-il autrement ? On ne lui a jamais donnné que de bonnes notes sur mon compte. Je n'ai rien à me reprocher.

Elle ne s'expliqua pas, mais elle se toucha le front du bout de l'index ce qui semblait signifier : " Avec les fous, on n'est jamais tranquille. "

Maxime partit néanmoins, plein d'espoir.

Le voyage lui sembla interminable.

On était à la belle saison.

Maxime traversa une partie de la Courlande en voiture et arriva enfin, au millieu de campagnes verdoyantes, devant ce fameux château qu'on lui avait dépeint d'aspect si pittoresque.

Il le trouva simplement pittoresque et ne regretta pas l'absence de neiges.

Le cœur lui battait fort quand il pénétra dans la cour d'honneur.

Ce fut le vieux Prosper qui le reçut à l'arrivée.

Le vicomte s'était rendu à l'une de ces fermes, mais il devait rentrer déjeuner.

Maxime reconnut à peine son ancien serviteur.

Les souvenirs de sa première enfance, si choyée auprès d'une mère qui l'idolâtrait, s'étaient presque effacés à la suite d'une fièvre typhoïde à laquelle il avait failli succomber chez sa tante.

Tout en installant dans sa chambre son jeune maître, Prosper le contemplait les larmes aux yeux.

—Que remarquez-vous donc en moi ? lui demanda Maxime.

—Que vous ressemblez beaucoup à Mme votre mère... moins cependant qu'autrefois. Vous avez son sourire. Seulement vous êtes brun comme M. votre père, tandis que Mme votre mère était blonde.

Maxime brûlait du désir d'interroger le vieillard.

—Je vous parais bien frêle, bien délicat pour un Borianne, n'est ce pas, Prosper ?

—C'est vrai ; mais je retrouve dans vos traits l'expression de fierté qui distingue votre race. On voit que vous avez poussé à l'ombre. Il vous aurait fallu le grand air, l'habitude de la marche, du cheval, de tous les exercices du corps, Ce n'est pas ce qui vous manquera ici.

—Très bien, Prosper ; mais je n'y trouverai guère de plaisir. Un bon livre m'est plus précieux que le meilleur cheval.

—C'est un goût que vous tenez de Mme votre mère. Elle savait tout et elle apprenait encore.

Maxime lui tendit la main.

—Merci, Prosper. Quand nous serons seuls, vous me parlerez souvent de ma mère ; rien ne saurait me faire plus plaisir.

Un roulement de voiture se fit entendre.

—Voici votre père, dit le vieillard ; je vais l'avertir. Maintenant, monsieur Maxime, je vous demanderais de ne plus me dire vous ; parlez-moi comme jadis, quand vous étiez tout petit et que je vous faisais sauter sur mes genoux.

—C'est entendu, Prosper.

Maxime courut à la fenêtre pour voir ce père étrange, qui était resté si longtemps sans se préoccuper de lui.

Un homme de haute stature, taillé en hercule, descendit de voiture.

Prosper s'avança à sa rencontre et lui dit quelques mots.

Le vicomte porta la main à son front et sembla réfléchir une demi-minute. Puis d'un pas décidé, il gravit les marches du perron.

Maxime s'empressa de descendre.

Le père et le fils se rencontrèrent sur le palier du premier étage.

Hector de Borianne ne tendit pas les bras à son fils.

Il l'enveloppa d'un regard pénétrant, curieux, bizarrement indiscret, et ne laissa que trop voir sa surprise de trouver en ce jeune homme de seize ans tant de débilité et de grâce féminine.

Il ouvrit la porte qui donnait sur son cabinet de travail, puis fit entrer cérémonieusement Maxime.

Chez un étranger, le baron de Borianne n'aurait pas été reçu de façon différente.

Le vicomte lui désigna un siége, et prit place devant son bureau.

—A la bonne heure, dit-il en essayant d'être aimable, tu n'as pas perdu de temps.

—J'avais hâte de vous voir, mon père, de... vous embrasser.

Le vicomte, ému plus qu'il ne voulait le laisser paraître, ouvrit enfin ses bras au jeune homme.

Maxime s'y précipita.

Ce premier baiser paternel lui sembla d'une douceur infinie.

Son cœur se sentit allégé, pour un instant, de tout le lourd fardeau qui l'oppressait.

Après avoir demandé des nouvelles de sa sœur, le viconte se contenta de dire :

—Ton grand-père se porte toujours comme le Pont-Neuf ?

—Très bien ; seulement sa vue s'affaiblit.

—Il te gâte ?... Il t'a toujours gâté ?

Maxime ne savait pas dissimuler.

—Eh bien, si tu veux me faire plaisir, ne te laisse pas accaparer par lui. Reste indépendant. Avec cinq cents francs par mois, un étudiant peut vivre largement à Paris. A partir de ce mois, tu les auras.

Etranger à tout sentiment intéressé, il répugnait à Maxime de traiter de telles questions dans cette première entrevue.

Sachant que son père ne possédait en tout et pour tout que ce maigre domaine de Courlande :

—Je ne voudrais pas, dit-il, vous être une lourde charge. A Paris, tout en étudiant, je puis donner des leçons...

—Vous !... un Borianne ! Voilà une idée qui, à seize ans, ne me serait jamais venue.

Une expression de mépris se peignit dans ses yeux, où couraient des lueurs de folie.

Maxime ne put soutenir ce dur regard.

Il n'y comprenait rien : un tel orgueil dépassait son entendement. Peur s'appeler de Borianne, il ne se considérait nullement comme un être supérieur, et à la pensée de gagner sa vie en donnant des leçons, comme le faisait sa mère étant jeune fille, ne lui semblait nullement dégradante.

Cependant il se taisait, afin d'éviter une discussion.

Le vicomte comprit d'ailleurs combien son langage était blessant pour le jeune homme.

—Nous n'avons pas, dit-il, les mêmes idées, les mêmes goûts. Laissons cela. Tu auras cinq cents francs par mois, et je regrette de ne pouvoir t'en donner le double. Oblige-moi de faire le moins de dettes possibles, afin de n'être pas forcé de recourir à la générosité de ton graud-père qui aurait trop de plaisir à me faire sentir sa supériorité et mon impuissance. Tu passeras, tous les ans, ici, la moitié de tes vacances. Nous chasserons, nous pêcherons, cela te convient-il ?

—Mais certainement. Vous m'apprendrez ces choses, auxquelles je suis étranger. Auprès de vous, tout me semblera bon.

Allons ! fit le vicomte avec un sourire amer, je vois que tu es un garçon aimable. Les paroles coulent de ta bouche comme miel. C'est une qualité qui me manque, à moi, et qui m'a toujours manqué. Tu n'auras que trop souvent l'occasion de le remarquer.

La cloche sonna pour le déjeuner. Ils se rendirent à la salle à manger.

Maxime resta tout un mois au château des Neiges.

Il n'y éprouva pas la joie qu'il avait espérée.

Maintes fois il eut à souffrir des inégalités de caractère du mystérieux exilé !

Parfois, le matin, son père lui-même frappait à sa porte et criait d'une voix rajeunie :

—Debout paresseux... nous chassons le renard.

Ils partaient, à l'aube, chevauchant sous ce ciel à peine bleui du nord, à travers de vastes pleines où frissonnaient les bruyères violette et les genêts d'or de l'arrière-saison.

Le vicomte de Borianne bavardait, comme regaillardi, et son fils se reprenait d'espoir ; le triple airain qui lui fermait ce cœur finirait à la longue par fondre... peut-être.....

Puis, soudain, il s'arrêtait au milieu d'une phrase, ses traits se faisaient durs, — il redevenait l'homme sombre, qui porte au cœur, ineffaçable, un secret.

Parfois aussi, le vicomte lançait les invitations aux gentilshommes du voisinage, pour de grandes chasses. Et c'étaient, durant plusieurs jours, des fêtes bruyantes... l'antique chateau s'emplissait de bruit, de toilettes claires et de caquetages.

Les aigles noirs des rochers voisins s'envolaient, effrayés par les coups de feu, et décrivaient de grands cercles au-dessus du castel.

Et le propriétaire paraissait s'amuser très fort, comme s'il eût essayé de se griser de mouvement... pour oublier.

Le lendemain, il s'enfermait à clef dans sa chambre ; et l'on entendait, pendant la nuit, les parquets craquer sous ses pas, s'ouvrir la porte de fer... et des plaintes.....

Maxime, de son lit, écoutait, anxieux, les promenades nocturnes, les gémissement qui passaient, dans la maison ensommeillée, comme les lamentations d'âmes en peine.....

Le jour, il errait autour du manoir, guettant une fenêtre irrévocablement close.

Ces crises passées, la vie redevenait normale au château des Neiges.

Mais, toujours, le père gardait son regard énigmatique, souvent hostile.

Et malgré les élans de tendresse qui transformaient subitement le châtelain, Maxime revint à Châteauroux avec l'affreuse conviction de n'être pas aimé.

IX

MÉPRISES DU CŒUR

A Paris, Maxime et Pierre furent des étudiants modèles.

Ils avaient pris un appartement confortable, derrière le Panthéon, dans cette paisible rue d'Ulm où tant de savants et de lettrés en herbe se sont développés, à l'abri de toutes tentations.

Ils ne manquaient jamais un cours de leur faculté respective, rentraient travailler côte à côte, prenaient leur repas ensemble, allaient peu au théâtre, encore moins dans les brasseries tapageuses du quartier Latin, se couchaient généralement de bonne heure et se à l'aube.

Le jardinier du Luxembourg, ce paradis de la rive gauche, était leur promenade favorite.

Se suffisant à eux-mêmes, ils fuyaient le monde.

C'est le privilège des Parisiens de pouvoir s'isoler à volonté dans leur fourmilière.

Le soir, Maxime, dont sa tante, excellente pianiste, avait fait un

virtuose, déchiffrait les nouveautés et se remettait dans les doigts ses morceaux favoris,

Pierre l'écoutait un instant en fumant son cigare : mais bientôt il se plongeait dans la lecture des revues scientifiques.

Parfois ils causaient des heures entières sans jamais se lasser, car, occupés chacun de sujets si différents, ils avaient toujours quelque chose d'intéressant à s'apprendre.

De ces piocheurs, le plus enjoué était Pierre. Il lui prenait souvent des accès de folle gaieté qui étonnaient le baron.

Était-ce naturel, ou plutôt n'avait-il d'autre but que de secouer la mélancolie du beau ténébreux ?.....

Libre de toute entrave, protégé par Mme Petitot, qui le considérait comme son fils, Pierre Sorlac vivait heureux, d'autant plus heureux qu'il suivait en pleine liberté sa vocation.

Son seul défaut, si toutefois on peut appeler cela un défaut, était une extrême timidité, qui le rendait silencieux ou emprunté devant des tiers. Pierre croyait manquer des qualités indispensables pour plaire.

Certes, à côté de Maxime, si bien pris, si élégant, il paraissait, au premier abord, disgracié de la nature. Trop grand et d'une minceur inquiétante, le dos voûté, le visage osseux, le nez proéminent et recourbé il rappelait des oiseaux aquatiques dont l'ensemble prête à rire.

Mais tant de bonté éclatait sur ses traits, dans le son de sa voix, qu'il plaisait quand même.

Il poussait la délicatesse j'usqu'à l'excès ; bien que sachant Mme Petitot très riche, il limitait ses dépenses au strict nécessaire, tant et si bien que l'excellente femme était obligée de se fâcher pour lui ravitailler sa bourse de poche.

Dès que les vacances leur laissaient du loisir, les deux amis revenaient en toute hâte au pays.

Mais le château, habité par un octogénaire aveugle et sa sœur, éternellement, désespérée, semblait bien triste à Maxime, qui lui préférait la maison de Mme Petitot.

Le baron de Borianne n'avait pas plus tôt mis les pieds dans Châteauroux qu'une force irrésistible l'attirait chez la vieille dame.

Rosita Speranza l'avait charmé à leur première rencontre. Tout de suite il sentit qu'il ne lui était pas indifférent.

Ne suffit-il pas d'un regard échangé, pour se prouver qu'on sympathise ?

Mêmes goûts, mêmes aspirations les rapprochaient. Bonne musicienne, pianiste accomplie, Rosita ne pouvait manquer de s'entendre avec ce gentilhomme qui, comme elle, aimait à s'enivrer aux sources de l'art le plus pur.

Ils passaient de longues heures au piano, à déchiffrer à quatre mains ou à interpréter les chefs-d'œuvres des maîtres anciens ou modernes.

Cette musique sérieuse n'était guère comprise de Pierre, encore moins de Mme Petitot.

Aussi, pour se faire pardonner leurs excès d'harmonie, les jeunes artistes avaient-ils soin de terminer le concert par des fragments d'opéras-comiques et même par des airs de danse.

Alors Pierre se rapprochait du piano, battait la mesure bruyamment et se livrait à des contorsions comiques. Ses crises de gaieté intime se traduisaient toujours par des excentricités ; mais bientôt il rentrait dans sa coquille de savant grave et silencieux.

Lorsque le baron Maxime de Borianne fut certain d'aimer la fille adoptive de Mme Petitot, il commença par se demander s'il en avait le droit.

—Pierre songe peut-être à elle, se disait-il, et je préférais mourir de chagrin que de lui causer cette peine.

Le baron observa les deux jeunes gens qui, depuis si longtemps, vivaient côte à côte : il lui sembla que Pierre n'avait aucune des apparences de l'homme épris.

Le fils du docteur Sorlac appelait Rose sa " petite sœur " et la considérait comme telle. Absorbé par ses études, déjà distrait comme un savant, il ne voyait rien autour de lui, pas même la beauté éblouissante de Rose.

Maxime eut maintes fois l'occasion de s'en convaincre, avec autant d'étonnement que de satisfaction.

Mais Rose pouvait l'aimer, son grand frères, et alors c'en était fait des espérances du baron.

Il épia Rose et ne sut à quoi s'en tenir.

Certes, la jeune fille lui faisait bon accueil ; mais ces plus douces inflexions de voix, ses meilleurs regards, ses plus tendres sourires, elle les réservait pour Pierre, qui, l'aveugle ! ne semblait même pas s'en douter.

Des années s'écoulèrent sans rien changer à la situation.

L'arrivée de Lucile, dans cette maison assombrie par des deuils et des souvenirs douloureux, y apporta une note de gaieté.

Mlle Fallière regrettait son père, qui, usé par des voyages d'exploration à travers l'Afrique, s'était éteint prématurément. Mais, chez elle, la jeunesse venait à bout de tous les chagrins.

Sa gaieté exubérante, son rire argentin, sa physionomie expressive plaisaient à Pierre

Et parfois, le jeune ingénieur se surprenait à penser : " Lucile a tout ce qui manque à Rose. "

C'était au moins reconnaître les qualités personnelles de cette dernière.

Maxime se réjouissait de voir son ami en extase devant la figure rayonnante de Lucile.

Et ce qui lui faisait le plus de plaisir, c'était de constater que Rose se montrait moins tendre qu'auparavant pour son grand frère.

Il ne s'apercevait pas, le pauvre garçon, que dans ce refroidissement apparent, il y avait surtout du dépit. Et, comme les amoureux toujours prêts à s'illusionner, il se croyait maintenant le préféré.

Un soir, il rentra, ivre de joie, au château.

Rose lui avait dit :

—C'est étrange comme nos goûts et nos pensées se ressemblent ; lorsque je vous interroge, je devine toujours ce que vous allez me répondre.

—Moi aussi, fit Maxime, en lui prenant les mains, qu'elle lui abandonna simplement.

Ils étaient toujours d'accord.

En musique comme en peinture, ils sentaient de la même façon.

Ils relisaient les mêmes livres et toujours avec plaisir.

Ils souffraient tout deux du même excès de sensibilité.

Rose savait par Pierre les motifs du chagrin qui minait le jeune baron. Elle plaignait Maxime ; elle demandait à Dieu, dans ses prières, de guérir la folie qui semblait dessécher le cœur du vicomte de Borianne.

Elle estimait que Maxime était encore plus malheureux qu'elle.

—Mes parents, se disait-elle, m'ont cruellement abandonnée ; mais j'ai trouvé une seconde mère, la plus aimante des mères, tandis que le pauvre garçon ne saura jamais ce que la sienne est devenue...

La pitié qu'elle éprouvait pour Maxime lui inspira des attendrissments dont elle ne devait pas tarder à se repentir.

Surprenant des larmes dans les yeux de Maxime, elle se laissa aller à lui dire :

—Il ne faut pas vous désespérer ainsi. A défaut des affections sur lesquelles vous aviez droit de compter, il vous reste l'amitié de votre grand-père, de votre tante, de Pierre, de nous tous.

—Bien vrai ! fit-il transporté de joie, j'ai une part de votre cœur ?

Elle devina enfin ce qui se passait en lui et en éprouva une infinie tristesse.

Elle n'eut pas le courape de le détromper.

—Mais oui, répondit-elle, les larmes aux yeux. Etait-il besoin de vous le certifier ? Est-ce que l'ami de Pierre n'a pas été tout de suite le mien ? Est-ce qu'il n'y a pas entre nous une similitude d'idées et de sentiments qui suffit à resserrer notre sympathie ?.

L'arrivée de Mme Petitot acheva de la tirer d'embarras.

Ce jour-là, Maxime se crut aimé ; mais dès le lendemain, les mêmes doutes le torturèrent : Rose évitait de rester avec lui ; Rose se montrait déjà moins confiante.

Evidemment, elle battait en retraite.

Pour Maxime, l'indifférence de Rose, c'était la mort. Elle le comprit à sa pâleur qui s'accentuait de jour en jour en jour, à la désespérance qui trahissait le son de sa voix.

Prise de pitié, elle le consola par de bonnes paroles, elle lui rendit son amitié toute entière, mais rien de plus.

Et les mêmes illusions transportèrent le baron de Borianne dans les régions sublimes où fleurit l'espoir, où il suffit d'un mot, d'un serrement de main, pour guérir les plaies de l'âme.

Pierre, aveuglé par la science, ne voyait rien.

Leurs études terminées, les deux amis, après avoir satisfait à la nouvelle loi militaire, qui n'exigeait d'eux qu'une année de service, s'installèrent à Châteauroux. Pierre, sorti de l'École centrale avec le diplôme d'ingénieur, prit en main la direction de la fabrique de machines agricoles de Mme Petitot ; Maxime se fit inscrire au barreau et remporta un premier succès en faisant acquitter aux assises un faussaire qui avait subi l'influence néfaste d'une femme galante.

L'ingénieur n'eut pas les mêmes satisfactions d'amour-propre, à ses débuts dans l'industrie, Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, l'outillage de l'usine n'était plus à la hauteur des perfectionnements apportés par la concurrence.

Il étudia la question, fit acheter par Mme Petitot plusieurs brevets d'invention de machines agricoles, se breveta pour divers perfectionnements, et entreprit des voyages d'études à l'étranger.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la DYSPEPSIE, au lieu de Thé et Café, Buvez le CAFÉSANTÉ FORTIER

8

ff

CODA

tutti

ff

tr

1ª 2ª

ff ff ff ff ff ff

4

L'Ame des Roses — *(Suite et fin)*

Tempo.

p

— Les lar_mes quit_tent les vi_sa_ges. Et voi_

Tempo.

Suivez.

3 3

_là, ma chè_re Su_zon. Vous qui vou_lez sa_voir les cho_ses

pp

Et me ta_qui_nez sans rai_son, Voi_là pour_quoi j'ai me les

pp

ro_ses!

Dim.

1

POLKA - BADINE

POUR PIANO

MARCEL COLIN

INTROD

POLKA

crescendo

al Coda

TRIO amoroso

crescendo

tutti

LES POMPIERS DE PARIS DEPUIS 200 ANS

M. H. Bunel vient de publier une brochure qui rélate les services rendus à la population parisienne par les pompiers depuis le début de leur organisation.

Avant le XVIIIe siècle, dit M. Bunel, on ne savait que faire la part du feu, abattre les maisons enflammées, et sur les décombres renverser avec des crocs ou des harpons les toits des maisons voisines. Pour lancer de l'eau sur les flammes, on ne disposait que d'instruments d'un calibre plus ou moins grand, qu'il est impossible de désigner sous un autre nom que celui de seringues.

Le guet des métiers et le guet du roi apportaient les premiers secours et signalaient l'incendie au prévôt des marchands et au procureur général du Parlement qui, tous les deux, à leur tour, faisaient avertir les gardiens prieurs et autres dignitaires des ordres mendiants. Des hauteurs des faubourgs accouraient carmes, cordeliers, jacobins, augustins, au nombre de plus de deux cents. La hache à la ceinture, ils tenaient à chaque main un sceau d'osier doublé de cuir. Des escouades spéciales traînaient des échelles. La besogne leur était distribuée par les chefs militaires ou par les magistrats, et alors on les voyait s'élancer bravement au plus fort de l'incendie. Dans les deux incendies de l'Hôtel-Dieu, en 1737 et en 1772, ils allèrent chercher les malades au milieu des flammes, sous les ruines des salles écroulées. Dans les incendies du Palais de Justice, 1618 et 1776, ils sauvèrent d'inestimables archives.

Le grand Condé appelait les capucins : " les ordres salamandres ", et Louis XV les qualifiait : " les premiers pompiers de sa Ville de Paris ". A l'incendie du pont au Change en 1746, quatorze religieux des ordres mendiants périrent dans les flammes et dans les eaux, trente-quatre furent blessés en cherchant à sauver les habitants.

Mme de Sévigné raconte l'incendie de la maison Guitaut et conclut : " Des capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien qu'ils coupèrent le feu. "

Au musée Carnavalet, un tableau représente l'incendie de la Cour des comptes. Au milieu d'un escalier embrâsé deux capucins sont occupés à diriger le jet des pompes, pendant que, en bas, leurs compagnons emportent d'énormes ballots de papiers. Au premier plan, un de ces pauvres ouvriers de bonne volonté gît sur le sol, victime de son dévouement.

Une estampe nous montre encore, à l'incendie de la foire Saint-Germain, 17 mars 1762, un capucin, sa robe relevée jusqu'aux genoux et attachée autour des jambes, le seau d'osier placé à ses pieds, devant un fossé plein d'eau. Une aquarelle, également au musée Carnavalet, représente l'embrasement du Palais de Justice en 1776, une quarantaine de moines, rangés sur trois rangs, arrivent au milieu des soldats pour porter secours.

Ainsi que nous l'avons dit, les outils alors en usage dans le service d'extinction du feu, étaient des crocs, des harpons, des haches et des seringues. C'est la ville de Douai qui, la première, en 1693, substitua aux seringues une pompe qu'elle avait fait venir de Hollande.

A Paris, Mouriez du Périer obtint, par lettres patentes du 12 octobre 1699, le privilège de faire et de vendre des pompes portatives dans tout le royaume. Le roi donna d'abord douze pompes à la ville ; un peu plus tard, ce chiffre fut élevé à vingt. Des affiches indiquaient les dépôts de ces pompes. En 1722, le nombre des pompes fut encore augmenté et l'on forma une compagnie régulière de soixante hommes revêtus d'un uniforme bleu de roi.

En 1760, le sieur Pierre Morat fut nommé directeur général des pompes du roi.

Depuis cette époque, les lois, décrets et ordonnances concernant les pompiers de Paris se sont tellement multipliés qu'il est absolument impossible, si ce n'est en un volume, de les citer.

La compagnie de 60 hommes, créée en 1722, était devenue en 1800 le corps des gardes-pompiers de Paris et comprenant 293 hommes que le Premier Consul organisa avec la méthode qui présidait à toutes ses créations. Pour les encourager, il décida qu'un fonds extraordinaire de 6,000 francs serait reparti chaque année par le ministre de l'intérieur entre les gardes-pompiers qui s'en seraient rendus dignes par leur intrépidité et leur intelligence.

Le 18 septembre 1811, un décret impérial créa le bataillon des sapeurs-pompiers, recruté par des enrôlements volontaires sous la direction du préfet de police, et chargé, entre le service d'incendie, de concourir au service de police et de sûreté publiques " dans notre bonne ville de Paris et de ses faubourgs ".

Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe s'occupent avec beaucoup de soin du bataillon qui, à partir de 1821, compte dans le complet de l'armée, tout en reconnaissant pour chef suprême le ministre de l'intérieur. Dès 1850, Louis-Napoléon Bonaparte le place davantage sous le régime militaire, et par conséquent dans les attributions du ministre de la guerre. Le bataillon comptait alors 1,298 hommes commandés par un colonel.

Ce fut en décembre 1866 que le bataillon fut changé en régiment et fit partie intégrante de l'armée de l'infanterie, au lieu d'être plutôt assimilé comme jadis à l'artillerie.

On sait quels perfectionnements ont été apportés à l'organisation de nos pompiers qui, en tous les temps, ont fait preuve de tant de courage, de tant d'héroïsme, pour le salut des Parisiens.

LE MUSÉE DE LA CONTREBANDE

Ce musée, qui n'est certes pas banal, fut fondé à Londres en 1887, pour l'instruction des employés de la douane, mais non pour l'édification du grand public. Car n'y entre pas qui veut : l'administration se fait un scrupule de n'accorder qu'à bon escient l'autorisation de le visiter ; elle craindrait trop, en se montrant moins sévère, de fournir des armes contre elle.

Les ruses et les procédés imaginés par les fraudeurs pour abuser le fisc, sont en effet des plus suggestifs, aussi bien d'ailleurs que dans tous les pays du monde.

Ainsi, le modèle de la femme avec les poches énormes disposées autour de sa taille pour receler les objets de contrebande, le modèle, dis-je, peut être revendiqué par la France, l'Allemagne, l'Italie, autant que par l'Angleterre.

Mais voici des... machines à frauder de fabrication plus originale.

Cette canne énorme, rappelant, par son volume, la grosseur de nos gourdins à la mode, se dévisse à ses deux extrémités ; et l'intérieur, évidé comme un roseau, a recelé jusqu'à cinq mille bagues. Elle a pour pendant une paire de bottes, de dimension respectable, dont les semelles et les talons sont autant de tiroirs ou de compartiments.

Un petit chien, si artistement confectionné qu'il ne lui manque que... la voix, est un sac bourré de joaillerie. Et — contraste piquant qui fera sourire un penseur ! — ce bel in-quarto, doré sur sur tranche, d'une reliure si bien soignée et qui porte pour titre : *Philosophie de la vie*, est également un écrin pour bijoux.

Ces cordes et ces câbles, enduis de goudron ou de poix, qui semblent destinés à l'armature d'un cabestan, ne sont que des feuilles de tabac roulé, comprimé et recouvert d'une couche de résine.

Dans un chignon qu'envieraient nos plus élégantes mondaines sont dissimulées de merveilleuses dentelles de Maline, et ce riche pardessus de fourrures contient près de cent cinquante montres.

Mais le chef-d'œuvre de la contrebande, c'est la pièce capitale de ce musée, une statue gigantesque de Wellington, dont l'origine est d'autant plus intéressante qu'elle se rattache en quelque sorte à l'histoire de l'Angleterre.

Il nous faut dire tout d'abord que le plomb, introduit en Grande-Bretagne comme métal de guerre, acquitte des droits d'entrée considérables, mais que, transformé en objet d'art, ce même plomb est admis en pleine franchise.

Or, un industriel, après la victoire de Waterloo qui avait déjà commencé la fortune des Rothschild, s'imagina de faire la sienne, en prétendant fabriquer pour les plus petits villages d'Angleterre des statues de Wellington, ce peu glorieux vainqueur. Aussitôt entrés exempts de tous droits, ces trophées patriotiques étaient centralisés à Birmingham où ils étaient immédiatement fondus. Mais le *truc* ne tarda pas à être découvert ; et la statue, qui figure en si belle place au musée londonnien, consacre le souvenir de cette fraude colossale.

Notre direction des douanes française doit avoir aussi sa salle d'exposition dans laquelle ne pénètrent que de rares prévilégiés. Mais tous ces *musées de la contrebande* ne sont-ils pas pas menacés dans leur existence même par ces fameux rayons X qui m'ont l'air de faire une terrible concurrence à l'*œil* célèbre de *Caïn* ? S'ils tiennent tout ce qu'ils promettent, ils suffiront à l'éducation de nos douaniers.

PAUL D'ESTRÉE.

Philopœmen, célèbre général grec arrive, un jour, seul chez un ami, qui l'avait invité à dîner. La maîtresse du logis, qui ne le connaissait point, le pria de vouloir bien lui aider à préparer le repas, parce que son mari était absent. Philopœmen quitte son manteau et se met à fendre du bois. Un instant après arrive le maître de la maison. " Qu'est-ce seigneur Philopœmen ? que faites-vous donc là ? —Je paye, se hâta de répondre gaiement le grand homme, je paye l'intérêt de ma mauvaise mine."

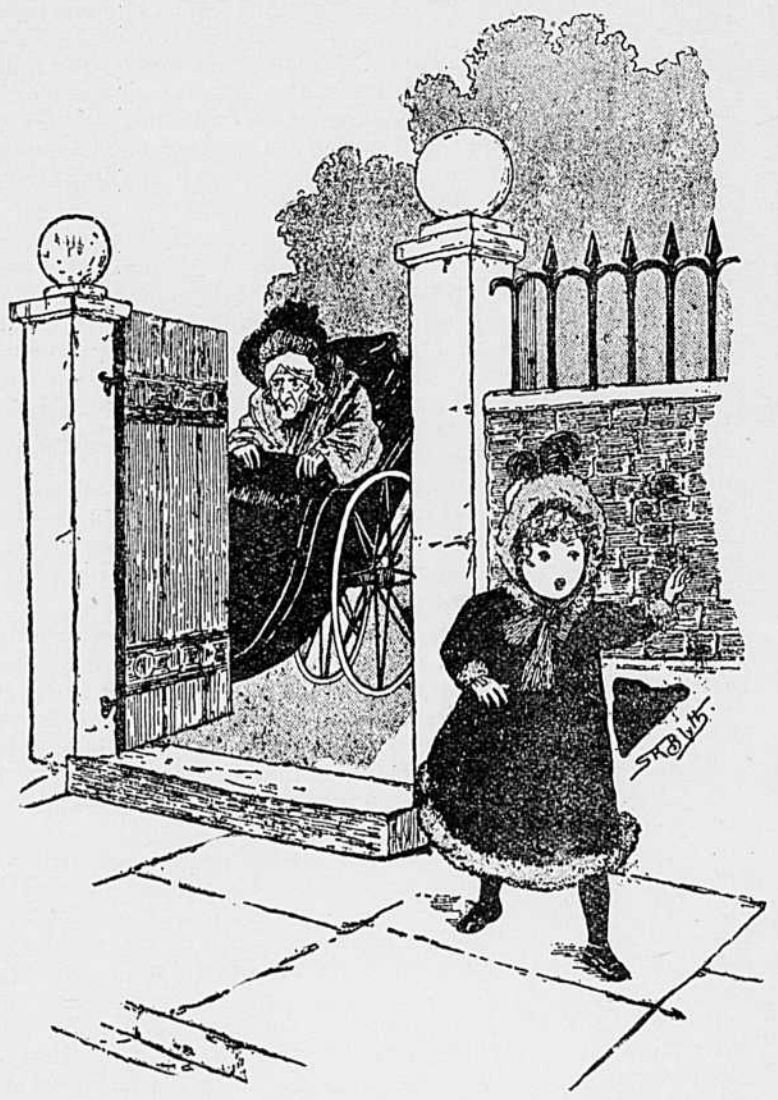
* * *

Le roi de Prusse avait un aide de camp qui avait peu de fortune, il lui envoya un petit portefeuille, en forme de livre, où il avait placé 500 thalers. Quelque temps après, il rencontre l'officier. " Eh bien ! lui dit-il, comment avez vous trouvé l'ouvrage que je vous ai adressé ? — Parfait, Sire, répond le colonel, et même tellement intéressant que j'en attends le second volume avec impatience." Le roi sourit ; et, quand vint la fête de l'officier, il lui fit passer un nouveau portefeuille absolument semblable au premier, avec ces mots en tête du livre : " Cet ouvrage n'a que deux volumes."

PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

L'ÉTONNEMENT DE BÉBETTE



—Oh ! venez donc vite voir ! Un vieux, vieux bébé dans la petite voiture qui est à la porte...

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES MONTREAL

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Librairie Française

JULES PONY, *Propriétaire.* 1632 Rue Ste-Catherine

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138½ Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait a 24 HEURES d'Avis

COUPE GARANTIE

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau.** Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau.** Entre autres, un cas de Rifle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de $1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Moulins a Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal

TEL. BELL EAST 1114

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines a Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, $25.

Machines a coudre a Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

Pour Chapelets des RR. PP. Croisers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

LA CAUSE

Fabien.—Je ne vous ai pas vu depuis longtemps. Marié ?

Gatien.—Oui, toujours.

112 RUE VITRÉ
Coin St. Laurent

J. A. Dumas PHOTOGRAPHE

MONTREAL

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY

Pour Prévenir La Maladie.

La maladie est le pervertissement des fonctions de quelque partie ou de quelque organe du corps, ou l'empoisonnement du système par l'introduction dans le sang de quelque poison ou de quelque germe de maladie venant du dehors. Quand toutes les fonctions sont convenablement remplies aucun poison ne peut pénétrer dans le système et aucun genre de désordre ne peut se produire.

En maintenant le fonctionnement normal de l'estomac, du foie et des intestins, et en éliminant du sang toutes les matières vénéneuses, Abbey's Effervescent Salt assure une alimentation parfaitement saine à toutes les parties du corps et empêche ainsi le développement de n'importe quelle espèce de maladie. Conséquemment nous affirmons en toute certitude qu'une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt prise chaque matin dans un verre d'eau assurera une santé parfaite et préviendra la maladie.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

RIEN DE PLUS FACILE

C'est à cette saison de l'année que les rhumes sont plus à craindre. Avec le *Baume Rhumal* on s'en débarrasse facilement.

—Votre cheval s'est tué, mais moi je n'ai rien eu...

—Imbécile ! . . mais j'aimerais trois mille fois mieux que vous soyez mort...

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boite.

L'homme ne meurt pas, il se tue par son avidité de vivre et par peur de mourir.

QUELQUE CHOSE POUR RIEN SANS AUCUNE CONDITION

UNE PRIME

Pour chaque réponse correcte, N'ENVOYEZ PAS UN CENT. A ceux qui pourront trouver dans le contour de la gravure - Devinette ci-contre la tête de l'amiral Dewey, qui l'indiqueront et nous la feront parvenir, nous enverrons immédiatement, sans aucune condition, une magnifique épingle de fantaisie, genre Tiffany, ornée de chic pierres ressemblant au rubis, à l'émeraude ou au saphir. Notre but, en faisant cette merveilleuse offre, est d'introduire notre impérissable parfum de violette et à ceux ayant reçu une épingle, nous envoyons aussi 12 paquets de parfums qu'ils vendront pour nous, s'ils le peuvent, à 10 cents chacun. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons, en retour de ce service, le choix gratuit entre un **Bracelet-chaine avec mailles tordues**, fortement plaqué, avec cadenas et clef, ou une véritable **Bague d'anniversaire de naissance Belcher, intérieur en alliage, couverte en or solide.** A tous ceux qui nous enverront la réponse **dans les trois jours** après qu'ils auront lu cette annonce, nous enverrons avec l'anneau ou le bracelet une **Epingle de fantaisie, finie en or, avec initiales, avec pendants en perle.** C'est une belle proposition faite franchement et honnêtement. Pas de double sens ni de jeu de mots ; résolvez simplement notre devinette et nous vous enverrons la prime immédiatement. Nous payons les droits et les frais de poste sur les parfums envoyés en Canada et nous ne livrons tout à fait gratuitement. Ecrivez immédiatement ; ne remettez pas au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même. Mentionnez ce journal.

wqh **NATIONAL SUPPLY Co., 46-50, West Larned St., Détroit. Mich.**

IL NE FAUT JURER DE RIEN

I. — Avant.

Soyez Toujours sur vos Gardes

MENTHOL COUGH SYRUP

UERISON CERTAINE POUR Les Premiers Attaques de Consomption, le Rhume, la Toux, l'Asthme, la Bronchite. la Grippe, la Coqueluche, l'Enrouement, et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par

Roy & Boire Drug Co.,

1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.

Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infaillible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, **25c. la Bouteille,** 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H. **Montréal, P. Q.**

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

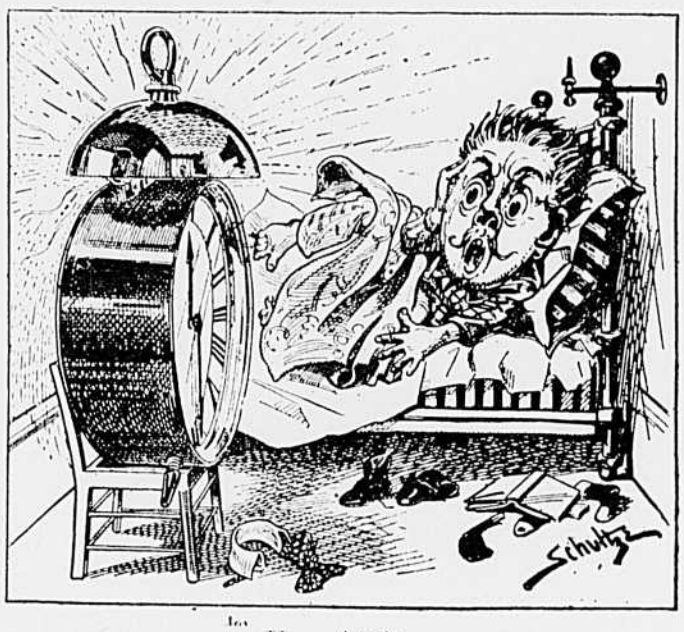
Extrait de l'album de Joseph Prudhomme, en villégiature depuis quelques jours :

"Comment se fait-il, puisque l'air des champs est si pur, qu'on n'ait pas eu l'idée de bâtir des villes à la campagne ?.

La nouvelle maîtresse.—Maintenant, Brigitte, quand j'ai de la compagnie, je désire que vous restiez hors du salon.

Brigitte (sèchement).—Parfait madame. Et je désire la même chose de vous.

IL NE FAUT JURER DE RIEN — *(Suite et fin)*



II. — APRÈS.

Monsieur LEONARD MARCHAND

DE BEAUHARNOIS

Souffrant depuis 15 Ans d'Anémie
est Guéri sans Retour

Par le "BROMA"

De toutes les cures extraordinaires opérées par le "BROMA" celle de Monsieur LÉONARD MARCHAND, de Beauharnois, n'est certainement pas la moindre.

Malade depuis 15 ANS d'Anémie ou Pauvreté de sang, M. MARCHAND allait tous les jours déclinant, ne pouvant plus faire son ouvrage ou ne le faisant que fort difficilement.

Il avait essayé plusieurs Médecins, pris tous les Toniques connus. Ni les uns ni les autres n'avaient pu le guérir, il voulut alors faire trève de tous remèdes.

Ayant reçu une brochure de la Maison DR ED. MORIN, de Québec, il y vit l'annonce du "BROMA", y lut plusieurs certificats démontrant l'efficacité de ce Tonique remarquable.

Néanmoins, en dépit de tous ces beaux témoignages, il ne voulut pas l'essayer de suite et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il se décida enfin à tenter encore l'emploi de cet autre remède, le "BROMA". Heureusement, il n'en fut pas de celui-ci comme il en avait été de tant d'autres. Sous l'influence de ce médicament, son sang se réveilla, ses nerfs prirent de la force et petit à petit sa santé revint plus forte et meilleure que jamais.

M. MARCHAND est reconnaissant envers le "BROMA" qui lui a sauvé la vie, rendu les forces ; infusant dans ses veines un nouveau sang, une nouvelle vie.

La vente facile du "BROMA" a fait surgir plusieurs imitations. —Méfiez-vous-en.

SE VEND PARTOUT.

La

Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
6 Avenue Victoria

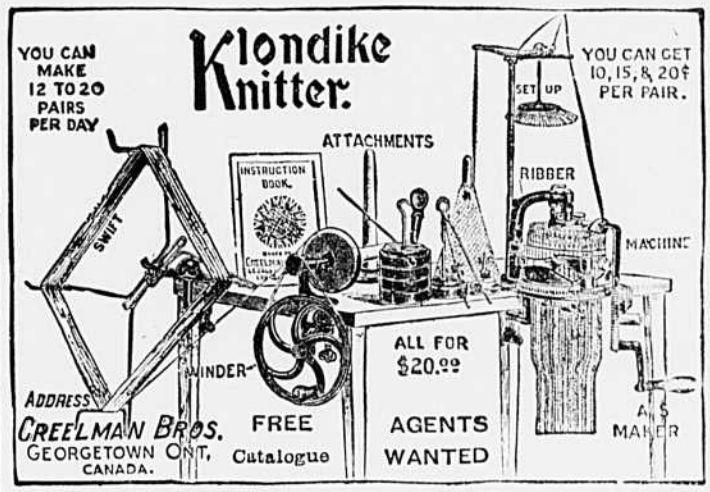
Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



☞ **Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).**

NOTEZ CECI

Quand, à un jour de l'An, certaines choses qui vous faisaient franchement rire ne provoquent plus que votre sourire, c'est que vous vieillissez de caractère en même temps que d'âge.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.

Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CRÈME SIMON

Petit modèle, ...	$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON, . . .	0.50
POUDRE SIMON, . .	0.50

Agent General pour le Canada : - - R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

Pour Faire Fine Taille

Les victimes de cette mode meurtrière qui veut qu'une jeune fille, pour être belle, se serre la taille au point d'empêcher le fonctionnement régulier des organes de la digestion, se comptent par milliers. Au lieu de protester énergiquement contre cette maladie du siècle, — le désir de faire fine taille, — les parents, les amis sont portés à admirer cette taille de guêpe, cette taille élancée qui assure à la jeune fille un triomphe momentané suivi de souffrances à bref delai et à longue durée. C'est à cette mode cruelle que tant de jeunes filles immolent de gaité de cœur leur précieuse santé. L'anémie s'implante facilement dans un terrain préparé comme à souhaits et il faut les vertus réellement merveilleuses des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard pour avoir raison de l'appauvrissement du sang, de l'état nerveux qu'entraine l'anémie. Généralement un traitement de six semaines à deux mois suffit à ramener la santé. Ces Pilules se vendent 50 cts la boite dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue St Denis, est le représentant attitré.

Etre poète, ô mes amis, n'est rien ;
Le cœur suffit et le goût fait le reste.
L'essentiel est de rester modeste :
On l'est toujours quand on se connait bien!

"LE JOURNAL"

L'organe du matin que s'est donné le parti conservateur est entré vaillamment et, disons-le en toute justice, très brillamment dans la carrière. Pour nous qui connaissons par expérience les difficultés matérielles des débuts des feuilles quotidiennes — fussent-elles les mieux outillées—les premiers numéros du *Journal* ont été une agréable surprise. Au point de vue de l'apparence, c'est une belle publication, avec cette particularité d'avoir la "colonne française", la colonne large, d'apparence hospitalière, où il semble que l'idée se meuve plus allègrement.

Il n'entre pas dans nos attributions de toucher à la note politique, mais on nous permettra de dire que le parti conservateur a eu la main heureuse, car le ton, la manière et l'arsenal de la rédaction du *Journal* nous paraissent de premier ordre.

Remarqués aussi la chronique de Gaston, un gentil département féminin dirigé par Colette et une page de finance-commerce très nourrie.

Félicitations et bons souhaits.

LES ENFANTS MARTYRS

—Qué qu't'as donc, mon petit bonhomme à pleurer ?...
—J'ai... j'ai... hou ! que le petit Finot y m'a flanqué une gifle et que p'pa y m'a giflé pour m'être laissé flanqué une gifle par Finot, et que le Finot y m'a reflanqué une autre gifle pour l'avoir dit à p'pa et .. hou !... maintenant p'pa y va arriver !...

L'ALMANACH DU PEUPLE

Cet almanach pour 1900 surpasse les précédents en volume et en variétés utiles ou d'agrément. La partie littéraire, notamment un conte de M. Fréchette, est vraiment remarquable. Les éditeurs, MM. C. O. Beauchemin & Fils, ont adopté un système de primes qui n'augmente pas peu l'intérêt de cette publication apppelée à trouver place dans toutes nos familles.

—Je ne puis vous cacher, madame, que votre mari n'a guère que vingt-quatre heures à vivre.

—Vingt-quatre heures ! bonté divine. Le pauvre cher homme. Et moi qui viens d'acheter pour quatre ou cinq jours de la potion que vous lui avez prescrite ! Cela n'arrive qu'à moi.

COUPON — PRIME DU SAMEDI"

PATRON No_____
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... *Age*.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....
CI-INCLUS, 10 CENTINS .....
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

Bonne et Heureuse Année.

Cadeaux du Jour de l'An.

Cabinet... de Salon.. en Acajou

Avec miroir en plate glass à l'intérieur—doublé partout de belle peluche, devant en plate glass de belle forme—très bien fini.

PRIX SPECIAL $18.00.

Renaud, King & Patterson
Bas de la ville :
652 RUE CRAIG
Haut de la ville : 2442 rue Ste-Catherine
(Près Stanley)

La Meilleure Qualité.

Prix les Plus Bas.

UN ART UNIQUE

On pourrait définir le mariage : l'art pour deux personnes d'arriver, à la fois, à vivre ensemble et séparément.

POUR LES
Bijouteries.. ..d'Etrenne
LA VRAIE BONNE PLACE
Pour les Acheter c'est chez
J. M. Grothé
1879 Rue Ste-Catherine, Montreal
Porte voisine du Théâtre Français

Montres d'or ou d'argent pour Dames et Messieurs, grandes et petites, mais toutes garanties.
Joncs—or solide pour Dames depuis $1.50 en montant.
Joncs—or solide pour Bébés depuis $0.75 en montant.
Joncs de Mariage, une spécialité.
Objets d'Art peints à la main.
Boites à bijoux en vitres biseautées, avec fond capitonné.
HORLOGERIE. ARGENTERIE, REPARATIONS.
Satisfaction dans les Marchandises,
Dans l'Ouvrage et dans les Prix.
Essai Gratuit de la Vue.

MODES PARISIENNES

Vêtement Noé en drap uni et galon mohair noir. Ce collet, arrondi devant, tombe à mi-jupe ; il est garni de galon mohair gracieusement disposé et formant motifs ; col Médicis. Mat. : 3 mèt. de drap.

CAUSETTE SUR LES DICTIONNAIRES

(Compilation de Jules Bourbonnière)

Dévouement.—Billet à ordre fréquemment protesté.

×

Illusion.—L'absinthe de l'amour.

×

Code.—Une canne contre les maladroits, un parapluie pour les habiles.

×

Réalité.—Crépuscule des illusions.

×

Miroir.—Un conseiller qu'on entend mais qu'on n'écoute jamais.

×

Encyclopédie.—La marchande à la toilette de l'esprit.

×

Trou de la serrure.—Ce qui donne la clef de bien des choses.

×

Fantaisie.—L'imagination costumée en débardeur.

×

Commis-voyageur.—Le plus désagréable des célibataires, le plus aimable des maris.

ENTRE BOHÊMES PARISIENS

—Nous ne devons pas avoir de rapports avec les Anglais... plus !...
—Si j'avais du linge... jamais je ne le ferais blanchir à Londres !

THÉORIE SOCIALISTE

—Sais-tu pourquoi j'aime à boire ?... Ça me pique le nez... il me semble que j'y vois au bout un drapeau rouge.

REMINISCENCES

—A Tarascon, la Tarasque était gelée, le 1er janvier 1855 !...
—Et à Marseille, mon bon ! l'astronome disait, cette année-là, que si ça continuait seulement encore vingt-quatre heures, on pourrait arriver en patinant jusqu'au pôle Sud !...

PLUS FORT QUE LA LOI

En 1793 un édit eut la prétention de vouloir supprimer les étrennes. Il n'est pas besoin de dire comment l'on se conforma à l'édit ; chacun peut juger par soi-même que, depuis cette époque, cet usage n'a fait que croître et embellir. Plus d'étrennes ! La fin du monde arrivera auparavant.

ENTRE EX-COMMUNARDS

—Quand je pense que c'est ce général de Gallifet qui voulait me faire fusiller le 1er janvier 1871...
—Il a bien changé à son avantage.

ORTOGRAPHE FIN-DE-SIÈCLE

A table d'hôte, au repas de l'An, on passe un poulet qui vient d'être découpé, et un monsieur en fait tomber les deux ailes dans son assiette.

"Je ne savais pas, dit une dame placée près de lui, que *poulet* prenait deux *l*".

LES CADEAUX UTILES

—Moi, je donnerai au père de Ninette, au jour de l'An, une chaude et épaisse paire de pantoufles, je suis sûr que je m'en trouverai bien quand je lui demanderai la main de sa fille. J'ai la peau si sensible.

D'ARRANGEMENT

—Je dois vous dire, ma fille, qu'en 1900 je recevrai le mercredi...
—Ce sera justement mon jour... Mais que madame se rassure... Nous nous arrangerons toujours.

Le mariage est une pièce à deux personnages dont chacun n'étudie qu'un rôle, celui de l'autre.—Octave Feuillet.

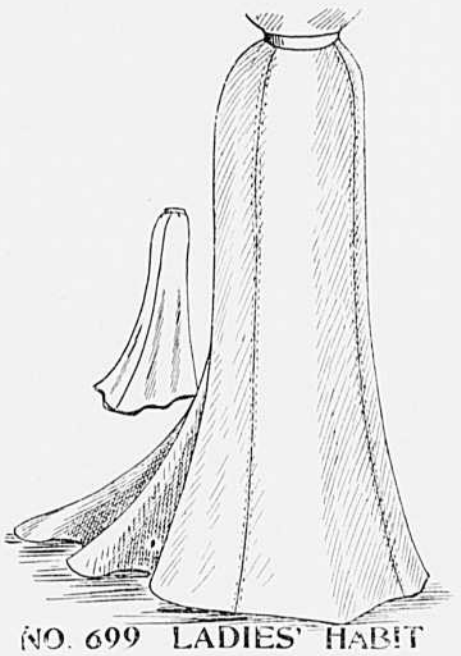
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du Samedi*)*

No 699. — Cette jupe est de haute toilette et tient un premier rang parmi celles qu'on désigne comme "jupes habillées". Elle offre sept bandes réunies les unes aux autres par un joli effet de corde. Il faut surtout soigner l'ajustement à la hanche : l'ensemble tient à cela. Le patron est préparé pour toilette de sortie et donne une plus grande largeur au bas que dans la généralité des cas.

5¼ vgs, 44 pcs de largeur, suffiront pour presque toutes les tailles.

No 699.—Jupe de haute toilette. *No 718.—Blouse-corsage.*



NO. 699 LADIES' HABIT SKIRT.

NO. 718 LADIES' DRESSING JACKET.

No 718. — Un des meilleurs derniers mots de la saison dans cette catégorie. D'étoffe plutôt claire, avec corsage long et s'amplifiant au bas, cette blouse est à la fois confortable et élégante. Dentelle au choix, mais on conseille une nuance ou deux plus foncées que le fond.

Pour les dimensions d'étoffe, elles diffèrent peu de celles prescrites pour les blouses ordinaires, mais en moins.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 32 et l'adresser au bureau du Samedi avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priés de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

A COONVILLE

UN ACCUEIL ENTHOUSIASTE.

Chronique des Théatres

Comme c'est l'habitude, les théâtres ont des programmes tout spécialement soignés pour la semaine de Noël. C'est à qui offrirait la meilleure attraction.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

Le groupe dramatique des Soirées de Famille, après une suspension de deux semaines, reprend ses séances jeudi de Noël, le 28 décembre, avec la délicieuse comédie *Les Faux Bonshommes* à l'affiche. C'est la première fois au Canada que cette pièce sera jouée au complet, c'est-à-dire avec les rôles de femmes. En effet, la représentation donnée dans la salle du Gésu, en novembre dernier, était bien incomplète puisque les rôles féminins avaient été retranchés, ainsi que deux autres rôles principaux.

Cette pièce, comme on le sait, est du répertoire de la Comédie-Française, et chaque fois qu'elle est au programme elle rapporte de grosses recettes à l'administration. Lors d'une reprise, dernièrement, elle a fait courir tout Paris et les acteurs ont obtenu un immense succès.

La direction des Soirées de Famille ne pouvait faire un plus heureux choix pour le temps des fêtes ; aussi, est-ce avec satisfaction que sa nombreuse clientèle a appris cette nouvelle. C'était s'imposer un lourd travail, car la distribution est forte et très nombreuse ; en effet, outre les acteurs que nous avons applaudis depuis le commencement de la saison, nous verrons apparaître de nouvelles figures.

C'est certainement la pièce la plus difficile, avec le *Gendre de M. Poirier*, que nos artistes ont jusqu'ici mise à l'étude ; mais ils ont compris, d'un autre côté, qu'il fallait travailler avec plus d'ardeur, aussi les répétions marchent-elles rondement. Nous croyons ne pas être indiscrets en prédisant un gros succès pour cette représentation de gala. Déjà plusieurs habitués ont retenu leurs sièges, car on prévoit qu'il y aura une immense srlle.

Les entr'actes seront des plus attrayants et des noms populaires dans le monde musical seront au programme.

On nous donnera *Gendre et Belle-Mère* le 2 janvier et *Durand et Durand*, le 4 du même mois.

* * *

THÉATRE DES VARIÉTÉS

Après les *Chevaliers du Brouillard* qui avaient été fort bien reçus, ce théâtre nous donne cette semaine la célèbre pièce de d'Ennery : le *Mangeur de feu*. Ce sont à coup sûr les représentations les mieux réussies que l'on ait eues là. Aussi l'assistance atteint-elle maximum chaque soir.

* * *

ELDORADO

Ce charmant pied-à-terre du tout Montréal a pour la grande semaine un menu tout à fait d'actualité. D'abord un Noël en duo par la géniale Marthe Trémont et la toujours sympathique Angèle d'Arcy.

Viennent ensuite *Simplice et Simplette* où nos excellents comédiens ont déjà eu occasion de continuer la série de leurs succès, et *Les Suites d'un premier lit* qui donnent à presque tous les membres de la compagnie la chance de paraître sur la scène dans des rôles parfaitement conformes aux aptitudes d'un chacun. C'est une vraie semaine de gala et nous recommandons sérieusement à nos lecteurs de profiter d'un programme aussi riche pour faire connaissance, si cela n'existe pas déjà, avec le théâtre le plus intimement français que nous possédions.

* * *

PARC SOHMER

Le Parc nous prépare pour le temps des fêtes des représentations qui feront époque. Nous ne voulons pas commettre d'indiscrétion, mais on nous permettra de dire que ce que nous savons des programmes en préparation est un solide garant de succès.

STRAPONTIN.

LE GÉNIE DES AFFAIRES

Il est certain que les meilleurs articles — qu'ils soient d'utilité première ou simplement d'agrément — ont besoin d'être portés à la connaissance du public de façon à lui plaire et à l'intéresser. Un savant passe des années à rechercher telle formule, tel médicament dont l'humanité souffrante a besoin. Une fois que c'est trouvé, un autre facteur entre en scène. C'est l'homme d affaires qui va prêter son concours sans lequel la découverte resterait à peu près ignorée de ceux auxquels elle est destinée.

M. W. D. BERRY.

Nos lecteurs savent l'importance de la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Dans presque toutes les parties du monde, cet appareil est connu et apprécié. Mais pour arriver jusque-là, il a fallu la collaboration de facteurs qui ont le génie des affaires.

A Montréal, c'est M. W. D. Berry qui représente le Dr Sanden. Il est de ce groupe de Canadiens français qui n'ont jamais reculé devant les plus grands obstacles. Dès son jeune âge, on le trouve aux Etats-Unis s'aguerrissant pour les luttes de la vie commerciale par une éducation pratique. Revenu au pays, il accepte un emploi dans la péninsule de la Gaspésie.

Quelques années après, il reprend le chemin de la métropole, devient l'âme de la succursale Sanden et donne à ses affaires une extension vraiment incroyable.

Aujourd'hui il se prépare à aller à Paris, toujours dans l'intérêt de la Ceinture Sanden. Nous sommes certain que, sur ce champ si vaste, il continuera la série de ses succès et qu'il nous reviendra enrichi d'un regain de renommée, ce dont il est d'ailleurs si méritant.

Parmi les moyens de se faire bien venir des dames, il en est un simple auquel personne n'avait songé avant M. C...

Combien de fois vous est-il arrivé d'entendre dire !

—Personne n'a une épingle ici ?

On balbutie, on s'excuse ; et la chose recommence le lendemain, pour recommencer le surlendemain.

Seul, C... a compris la situation.

Il a toujours dans la poche de son habit une petite pelote garnie d'épingles — et il passe partout pour un homme des plus obligeants.

Ce qu'il n'y a de plus intéressant dans l'histoire, c'est que C... ne manque pas de dire :

—Oh ! une épingle, nous allons nous brouiller !

—Non, dit la dame, je vais vous la payer.

Elle donne deux sous.

Et C... se fait, par ce moyen, une soixantaine de francs par mois.

LA "ROYAL SILVER PLATE CO"

Montréal vient d'être doté d'un nouvel établissement de métallurgie fine. Ses membres sont tous des experts qui ont acquis la sûreté d'exécution au service de la Maison Simpson, Hall, Mutler & Co. Ce sont MM. André Giroux, J. E. Lalonde et L. N. Bétournay. Un vaste champ s'offre à leur activité. Avec leur savoir-faire éprouvé et l'outillage perfectionné qu'ils ont à leur disposition, ils pourront aborder toutes les branches du plaquage en or et en argent, produire du travail de premier ordre, et cela, à des prix absolument raisonnables. Que ceux qui possèdent de vieilles argenteries qui n'ont rien perdu de leur valeur mais que le temps ou les accidents ont ternies, usées et déparées, que ceux-là se hâtent de les porter à la Royal Silver Plate & Co,, 40 Côte St-Lambert. Qu'ils y aillent en toute confiance ; ils ne seront pas déçus.

La Royal Silver Plate Co a la spécialité des travaux de commerce, c'est-à-dire que les bijoutiers pourront en tous temps lui confier leurs travaux et dans n'importe quelle quanté. Qu'on en prenne note.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... *222, 224, 226 RUE CADIEUX*

SEMAINE COMMENCANT LE 25 DEC. '99

SIMPLICE ET SIMPLETTE

Opérette en un acte

Les suites d'un premier lit

Comédie en un acte de Labiche.

Mlle MARTHE TREMONT

dans son répertoire.

CHAQUE JOUR { Matinée . . . à 2½ heures / Soirée . . . . . à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entiere, $1.

Tel. Bell : Est 1621

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.

La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c, — à l'Odéon 10c, — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Le Secret de Vieillir

Les grands médecins, nos contemporains, ceux que l'on désigne sous le nom de "Princes de la Science", en arrivent à peu près tous à cette conclusion que le secret de la vie réside dans le sang. Cela se conçoit facilement, le sang est le liquide nourricier qui fournit aux tissus de nos organes tous les éléments nécessaires à leur croissance, à leur entretien et à leur renouvellement continuel. Si le sang est malade ou appauvri, il ne fournit plus à nos organes les éléments indispensables à leur conservation, par conséquent, ces organes dépérissent et la mort survient plus ou moins vite. Si au contraire on fournit au sang les éléments nécessaires à l'entretien de notre corps, on arrivera à prolonger l'existence, à reculer les limites fixés à la vie humaine. C'est l'œuvre qu'accomplissent les Pilules de Longue Vie, du Chimiste Bonard, ainsi nommées parce qu'elles contiennent tous les principes essentiels du sang humain. Vous trouverez dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attitré au Canada.

Les *Trop* de Panard, fort goûté jadis, ne sont plus guère connus. Ils valent d'être répétés :

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence,
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remèdes vaut poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est dureté,
Trop d'économie avarice,
Trop d'audace témérité,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de bien devient un fardeau,
Trop de piaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance devient bassesse,
Trop de politesse fadeur,

On explique à Mlle Mimi quelles sont les qualité du chat, animal domestique qui peut se promener sur une table chargée de vaisselle sans rien casser.

—Sans rien casser ! Alors ce n'est pas un animal domestique, parce que les domestiques cassent toujours la vaisselle.

***

Les animaux sont des associés d'existence, dont la psychologie est parfois plus intéressante que celle de leur maître.

POUR L'EXPOSITION

Les éditeurs Laird & Lee, de Chicago, viennent de publier un guide de Paris, des plus clairs et des plus utiles. Ils avaient confié ce travail à M. Max Maury, depuis longtemps reconnu comme une autorité. Ce livre contient une carte absolument mise à date, un ruban métrique qui fait voir de suite les distances d'un point à l'autre, une nomenclature ingénieuse des rues, des places intéressantes ; bref c'est un *vade-mecum* des plus précieux.

UN CALENDRIER

L'un des plus beaux et des plus utiles calendriers pour 1900 est à coup sûr celui de l'Assurance New-York Life. Il est d'un très beau format et très ingénieusement dressé. Nos remerciement à qui de droit pour l'envoi d'un exemplaire.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplomé

Examen de la Vue GRATUITEMENT

Assortiment complet d'Optique

A la PHARMACIE ST-DENIS

Coupez la Boucle

Le protecteur de la soie à broder—qui se lave—de Brainerd & Armstrong empêche le gaspillage par suite de l'embrouillage de l'écheveau, et empêche la soie de se salir, soutient séparément chaque nuance et mesure automatiquement une aiguillée régulière de soie.

Tirez Fil par Fil

Il est breveté et ne peut être obtenu qu'avec la soie à broder—qui se lave—de Brainerd & Armstrong. 376 nuances. En vente partout.

Envoyez 25 cents pour le Magazine Corticelli Home Needlework, consacré à l'art du dessin de la broderie—renseignements complets—adressez :

CORTICELLI SILK CO., St-Jean, P. Q.

A la fin du siècle dernier, le gouvernement anglais ordonna la déportation de tous les incorrigibles malfaiteurs qui seraient arrêtés à Londres ou dans les autres villes du royaume. On les envoyait en Amérique ou aux Indes ; triste présent pour ces contrées !

Franklin, le vertueux et spirituel philosophe américain, ayant vu arriver une flotte chargée de ces bandits, et voulant exprimer dignement la reconnaissance de ces concitoyens, adressa en leur nom au ministère anglais une grande caisse remplie de reptiles, notamment de serpents à sonnettes, en le priant de les disperser dans les jardins et parcs de Londres.

" C'est un échange, disait-il dans la lettre jointe à cet envoi. Vous nous expédiez une cargaison de scélérats, nous vous envoyons une colonie de serpents. Nous sommes quittes envers vous ! "

***

Kruger serait doublement allié à la famille du grand cardinal Richelieu : par sa première et par sa seconde femme, la tante et la nièce.

La première était une du Plessis — nom patronymique de Richelieu, comme chacun sait — et descendait d'un chirurgien français venu au Cap au dix septième siècle, en qualité d'employé de la Compagnie hollandaise des Indes. Elle est morte prématurément et son fils unique l'a suivie au tombeau.

La seconde, issue de la même souche, — celle des du Plessis — vit encore et a donné six enfants à son mari.

***

—Fous me tevez 200,000 francs.

—Je vous paierai quand vous m'aurez marié, M. Jacob.

—Foulez-vous épouser ma fille ?

Croirait-on qu'il existe, à Londres, un médecin rebouteur qui a inventé un appareil grâce auquel on peut donner à son nez la forme que l'on désire ? Cet appareil coûte seulement une vingtaine de francs. En la portant nuit et jour pendant deux ou trois semaines, suivant le cas, on arrive à modifier très suffisamment l'aspect de son appendice nasal.

***

On n'adore bien que ce que l'on connaît peu.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

. . . ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

La Fontaine de Jouvence ...

... Les sources qui produisent l'EAU MINERALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui réconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immediats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les direction par des personnes désireuses de se guérir C'est un véritable specifiq e contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personne intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gerant J. B. LALIME. 572 rue Saint-Denis, Moutréal.

Lu dans un journal du soir : "M X... rue. . a trouvé un gant de peau à trois boutons, sur la rue StDenis, si le propriétaire veut rapporter l'autre à l'adresse suivante, M. X... lui en sera très reconnaissant. "*Suit l'adresse.*

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS | SIROP DU Dr CODERRE

PILULES DE Noix Longues Composées De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un commissaire est en train de procéder à une perquisition ; tout à coup il met la main sur un volume, l'examine, puis s'écrie :

—Ah ! ah ! voici un indice...

—Pardon, pardon, rectifie un brave agent qui a été dans la librairie, c'est un in-douze.

On doit avoir grand soin lorsqu'on part en [voyage,
Mais surtout en hiver, par un temps gla- [cial,
D'emporter avec soi, complément du ba- [gage
Un remède excellent : c'est le *Baume Rha- [mal.*

EUGENE FIELD'S POEMS. A $7.00 BOOK

The Book of the century Handsomely Illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscribe any amount desired Subscriptions as low as $1 00 will entitle donor to this daintily artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than $7.00.

The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND,
(Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago
If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boite de Remèdes valant $1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boite de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.
Boite A, 947, Montreal.

HORRIBLE !

Malheureuse jeune personne à laquelle on a... un peu trop monté le coup...

FABULETTE

Un teinturier pressé, brassait dans peu de [bain,
Plus de pièces de drap qu'il ne pouvait en [teindre ;
Un confrère lui dit : Un four est bien à crain- [dre.
Car ces étoffes-là, voyez-vous mon copain.

Mor...alité

Qui trop en brasse, mal les éteint.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m

Tel. Bell : Main 2818

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

— Vois-tu, mon oncle, toutes réflexions faites, je sens enfin ma vocation : je ne veux plus être avocat, je veux étudier la musique.

—Soit, mon garçon... Mais, je te préviens, ne viens jamais jouer dans ma cour !

Maux de Tete

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibfes pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25. la boite.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR
ROY & BOIRE DRUG CO.

MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT

Un remède absolument efficace a été découvert pour guerir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, repare les ruines semés dans l'organisme et fait disparaître toute trace de desordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour ce qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à L. W. Knapp, M.D., 2149 Huil Bldg, Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

L'action du "BROMA."

Sur le sang et les nerfs est toujours merveilleuse.

Faites-en l'essai immédiatement. Aucune préparation de ce genre ne peut être comparée à ce médicament sans rival. Se vend partout.

Un monsieur s'approche d'un mendiant qui porte un écriteau avec ces deux mots : sourd-muet.

—Je ferais bien la charité à cet homme, se dit-il à haute voix, si je pouvais seulement m'assurer qu'il est vraiment sourd-muet.

Le mendiant, qui l'a entendu (d'un ton piqué) :

—Mais regardez donc mon écriteau !

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.

Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et $1. la boite

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.
146 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 24 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les Etats-Unis.

Une Recette par Semaine

POUR LE DINER DU JOUR DE L'AN

Pouding au suif et aux raisins.— Coupez une tranche de pain de l'épaisseur de quatre doigts, et après en avoir ôté la croûte, échaudez la mie avec une chopine de lait ; ajoutez une demi-livre de suif de bœuf ou de mouton haché fin, un morceau de beurre gros comme un œuf, huit œufs bien battus, et délayez cela avec plus d'une demi-livre de farine, une demi-livre de gros raisins et autant de petits, de l'écorce de citron si vous en avez, un peu de canelle et muscade, trois grandes cuillérées de sucre fin et un verre d'eau-de-vie ; échaudez votre linge et poudrez-le de farine ; que le pouding soit plus épais que de la pâte à crêpes ; attachez-le bien serré, et laissez-le bien bouillir constamment et à grand'eau deux heures et demie.

Aux grandes manœuvres, l'été :

—Surtout, dit un sergent aux hommes, défense de boire de l'eau "stagnante".

—Pardon, sergent, demande Dumanet, qu'est-ce que c'est que de l'eau "stagnante" ?

— Comment ! vous ne savez pas qu'est-ce que c'est que l'eau "stagnante" ? mais parbleusse, c'est de l'eau "accroupie".

BAUME RHUMAL

Combien de maladies de poitrine, combien d'inflammations de poumons et combien de bronchites seraient évitées si, dès que la toux vous prend, vous usiez du *Baume Rhumal*.

Mme Alex. Morrissette

Boite 102, Kingsley, New York.

Dit : "Je crois que les Pilules Rouges du Docteur Coderre sont un remède sans pareil pour les femmes. Je souffrais d'une extrême faiblesse qui se portait au cœur. J'avais mal à la tête ainsi que dans tous les membres. Des élancements dans les os et les jointures. Je crois même qu'elles font beaucoup de bien à l'enfant, pour les femmes qui nourrissent car elles m'ont fait à moi un grand bien. Après en avoir pris deux semaines, je me suis trouvée bien plus forte et tous les maux dont je souffrais ont disparu à peu près dans deux mois."

PILULES ROUGES DU DR. CODERRE POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boite ou $2.50 pour 6 boites, les Tablettes Purgatives, 25c. la boite, chez tous les pharmaciens. Ou par la malle.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

MERCI

Nous recevons avec plaisir un exemplaire de l'Almanach des Pilules du Dr Coderre. C'est, sans contredit, un des plus jolis Almanachs que nous ayons reçus de ce genre.

Le conte de Noël, "Le Violon de Santa Claus" est à faire pleurer — c'est un très joli conte, bien illustré et le récit des plus touchants, écrit spécialement par notre écrivain, M. Louis Fréchette. L'Almanach des Pilules Rouges du Dr Coderre contient une foule de recettes très utiles pour la cuisine et la toilette — conseils aux mères pour les soins à donner à leurs petits enfants. L'Almanach des Pilules Rouges du Dr Coderre, contient 13 pages memorandum pour les recettes et dépenses, il donne les dates de toutes les Fêtes Religieuses, des jeûnes, etc.

Les propriétaires des Pilules Rouges du Dr Coderre envoient gratuitement cet Almanach à toutes les femmes qui en font la demande. Le premier tirage de 100,000 étant épuisé, on est à en faire imprimer un deuxième, afin de satisfaire aux nombreuses demandes qui arrivent de toutes les parties du monde. Les femmes qui désirent avoir l'Almanach des Pilules Rouges du Dr Coderre doivent se hâter d'en faire la demande, car il sera bientôt trop tard. Hâtez-vous donc d'envoyer votre nom ainsi que votre adresse, à la Cie Chimique Franco Américsine. Montréal, Canada.

VIN DES CARMES

Ce nom est peut-être nouveau pour bon nombre de lecteurs, mais il ne le sera pas longtemps. Il y a quatre mois à peine, il était entièrement inconnu à Québec, et maintenant il est dans toutes les bouches. Le Vin des Carmes n'est pas une préparation qui compte sur des réclames joyeuses pour activer la vente. C'est un tonique sérieux, solide, dont la formule est dosée d'après les prescriptions du Codex français, qui, on le sait, est sous le contrôle du gouvernement. Il n'est pas de vin médical plus savamment équilibré : voilà toute sa prétention. Il l'exprime simplement, et en donne immédiatement la preuve : voilà le secret de son succès. Sans réclame étourdissante, il dit au public : Essayez-moi ; cela suffit, du premier coup il prouve sa supériorité. Les estomacs débiles, les dyspeptiques, les anémiques, les convalescents se sentent revenir à vue d'œil sous son influence magique. Au reste, les médecins de la grande ville de Montréal peuvent dès maintenant être consultés avec profit à ce sujet. Nombre d'entre eux ne jurent plus que par le Vin des Carmes.

On vient chercher Jean Hiroux pour le conduire à l'échafaud.

—Du courage, mon ami, lui dit le directeur de la prison, le moment est venu de payer votre dette à la société.

Jean Hiroux, vivement :

—Je me déclare en fallite !

Etat de Langueur

Lorsque vous voyez une personne habituellement vive et remuante se trainer languissante d'un appartement à l'autre, vous pouvez être assuré que vous êtes en présence d'une personne atteinte de débilité générale résultant d'un appauvrissement du sang. Chez une jeune personne surtout, cet état de langueur nécessite un prompt traitement. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, en pareille circonstance, donnent toujours des résultats rapides et certains. On les trouve dans toutes les pharmacies à raison de 50 cts la boite ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attitré.

Découverte d'un Grand Prix

"VIN MORIN CRESO-PHATES"

Remède sans Rival contre

la Toux, Grippe, Coqueluche, Bronchite, Tuberculose et Consomption. Cette préparation est prescrite par les meilleurs médecins du pays. Méfiez-vous des imitations, elles ne valent rien et peuvent être parfois dangereuses. SE VEND PARTOUT.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les défectuosités de l'ouie ; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

The Jones Umbrella "Roof"

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour $1,— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous $1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, $1.25 ; 30 pcs, $1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE —Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure : *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY," La Crême... des Cigares à **10c.**

LA MEILLEURE

Machine à Laver

. . . La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites,

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue.
Elle ne déchire pas le linge
C'est la machine préférée

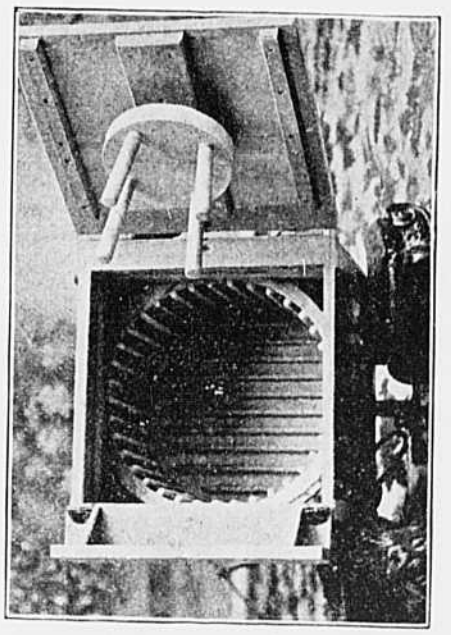
et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à



A. HOULE, Propriétaire
1171 rue Ontario, Montréal
Succursale : 101 RUE DU PONT, QUEBEC.

PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. **Plumes et Literie** de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

On raconte une entrevue intéressante entre l'emperreur Guillaume II et Mark Twain. Pendant une fête officielle, l'empereur adressa à l'humouriste quelques paroles élogieuses en l'honneur de son auteur américain préféré, Fénimore Cooper. Un homme du monde aux manières parfaites aurait écouté Sa Majesté avec gravité et recueillement, sans se permettre de l'interrompre et, dans ce cas, Guillanme II aurait parlé toute la soirée. Mais Mark Twain fit tout autrement : avec un sans-gêne admirable, il parla, lui aussi, et tant, et avec tant d'esprit, que le kaiser en oublia son désir d'impressionner son entourage, et rit de bon cœur tout le reste de la soirée, s'occupant exclusivement de l'homme qui avait su si bien le distraire.

LA BIJOUTERIE D'ÉTRENNE

Quel que soit l'attrait des objets, à la fois si nouveaux et si nombreux, que chaque année on voit offrir au public, la bijouterie, sous toutes ses formes, reste l'étrenne par excellence. C'est dans la nature humaine que de s'éprendre de tout objet en or, en argent ou en ces composés ingénieux qu'on leur substitue si souvent de nos jours. La grande question est de trouver un établissement où l'on puisse se procurer pour son argent une valeur réelle, quelque chose qui plaise à celui qui achète et à la personne à qui le cadeau est fait. A ceux qui recourent habituellement à nos conseils nous désignons invariablement la Maison J. M. Grothé, 1879 rue Ste-Catherine. Là, pas de vieillerie, pas de stock démodé et surtout pas de truc. M. Grothé a pris pour tactique au début de ne jamais causer de déception à l'acheteur, quel qu'il soit. Et c'est en s'y attachant sans cesse qu'il a réussi à se former une clientèle solide, fidèle, distinguée. A l'époque des Fêtes, nous nous faisons donc un plaisir de conseiller à nos lecteurs et amis de se rendre au numéro 1879 rue Ste-Catherine pour leurs achats.

QUAND BÉBÉ PLEURE

QUAND Bébé pleure, c'est généralement un signe qu'il souffre de l'estomac ou des intestins, conséquence d'une nourriture qui ne lui convient pas.
Le remède consiste, non pas à lui donner des drogues, mais à changer son régime alimentaire.

NOURRISSEZ-LE A

LA PEPTONINE

un Aliment Complet pour les Enfants, Sain, Pur, Nutritif, Stérilisé et par conséquent absolument Exempt de Microbes.

En Vente dans toutes les Epiceries et Pharmacies.

F. COURSOL
382 Av. de l'Hotel-de-Ville, Montréal

25¢
LA GRANDE BOITE

•• LA ••
VIGUEUR DE LA JEUNESSE

TOUT HOMME PEUT LA POSSEDER

La jeunesse avec son cortège de jouissances et de sève peut vous appartenir. La jeunesse, c'est tout simplement l'âge mûr rajeuni. Quand votre sang est chaud et vos nerfs pleins de feu, vous possédez la jeunesse et la vigueur qui l'accompagnent. La vigueur des nerfs que les excès et les oublis ont altérée peut être restaurée au point de redevenir ce qu'elle était durant la jeunesse. Vous pouvez la reconquérir. C'est ce qu'ont fait 10,000 hommes qui tous, d'un commun accord, font l'éloge de ce Grand Dispensateur de Vitalité :

La Ceinture Electrique du Dr Sanden

C'est un merveilleux restaurateur de la vigueur de l'homme. Son attouchement est celui du magnétisme. Il remplit le système nerveux de vigueur, l'organisme d'une grande somme d'énergie vivifiante et arrête la main du temps pour des hommes qui ont commencé à se sentir faible, brisé, vieilli. Vous devriez lire les lettres de ceux qui ont trouvé leur salut dans cette ceinture. Ces lettres sont pleines d'espoir pour celui qui a comm ncé à croire que sa carrière est terminée. Le Dr Sanden vous les enverra si vous les demandez. Elles sont imprimées dans son livre " Trois Classes d'Hommes," envoyé gratis.

Etes-vous affaibli ? Vous sentez-vous une douleur quelque part ? Si oui, la CEINTURE ÉLECTRIQUE DU DR SANDEN vous guérira. Elle rendra la vigueur à n'importe quel organe du corps. Le fluide qu'elle introduit chasse les causes de toutes douleurs. Demandez par lettre mon Livre Illustré : " Trois Classes d'Hommes."

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau : 9 h. du matin à 6 h. du soir. Dimanche : 11 h. du matin à 1 h. après-midi.

Voici, cueillie dans un journal japonais, une amusante annonce matrimoniale :

" Je suis une belle femme, avec une chevelure semblable aux nuages, une figure comme une fleur, une taille d'une souplesse de saule et des sourcils en croissant.

" Je possède assez pour me promener dans la vie les mains croisées, les yeux vers les fleurs pendant le jour et vers la lune pendant la nuit.

" S'il existe un galant homme qui soit intelligent, savant, beau et de bon goût, je me joindrai à lui pour la vie et partagerai le plaisir d'être enterrée avec lui dans le même tombeau. "

Philippe V, passait par Monthléry. Le curé se présente devant lui pour lui offrir les hommages. " Sire, commença-t-il à dire, les longues harangues sont incommodes ; aussi, je me contenterai de chanter.

Le monarque, enchanté, lui dit : " *Bis !* si cela ne vous fatigue pas. " Le pasteur obéit. Le roi lui fit donner dix louis pour les pauvres. Celui-ci les ayant reçu, dit au prince avec un aimable sourire : " *Bis !* Sire, si cela ne vous fatigue pas à votre tour. "

***

Il est bon de laisser vivre des fleurs dans les ruines de notre passé.—M. P.

Une société vient de se constituer, aux Etats-Unis, pour remplacer le réveille-matin suranné par le très moderne téléphone.

Chaque soir, avant de se coucher, l'abonné indiquera à la station centrale l'heure à laquelle il veut se lever, le le lendemain matin, et, à l'heure dite, un carillon épouvantable le tirera brusquement de son sommeil.

Téléphone Bell : Main 1387.

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Vieilles Argenteries Remises à Neuf.

Spécialité : Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE ST-LAMBERT, - - - MONTREAL

Nouvelle edition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Causerie du Docteur.

"Ce n'est pas quand le feu est à la maison qu'il est temps de discuter sur les origines du feu et ce n'est pas quand l'anémie conduit une personne au tombeau qu'il est opportun de rechercher les causes de l'anémie. Le mal existe, occupons-nous donc de le détruire. Plus tard il sera toujours temps de s'occuper du reste."

Ainsi s'exprimait un vieux médecin qui déplorait tout particulièrement la prévalence, presque générale chez les femmes, des maux qu'engendre la Pauvreté du sang. Aujourd'hui les Maux de tête, les Palpitatipns du cœur, le Gonflement des jambes, la Suffocation, la Perte de l'appétit, l'Abattement moral et physique, les violentes Migraines et très souvent les Eruptions Scrofuleuses semblent devenus l'apanage des trois quarts des femmes.

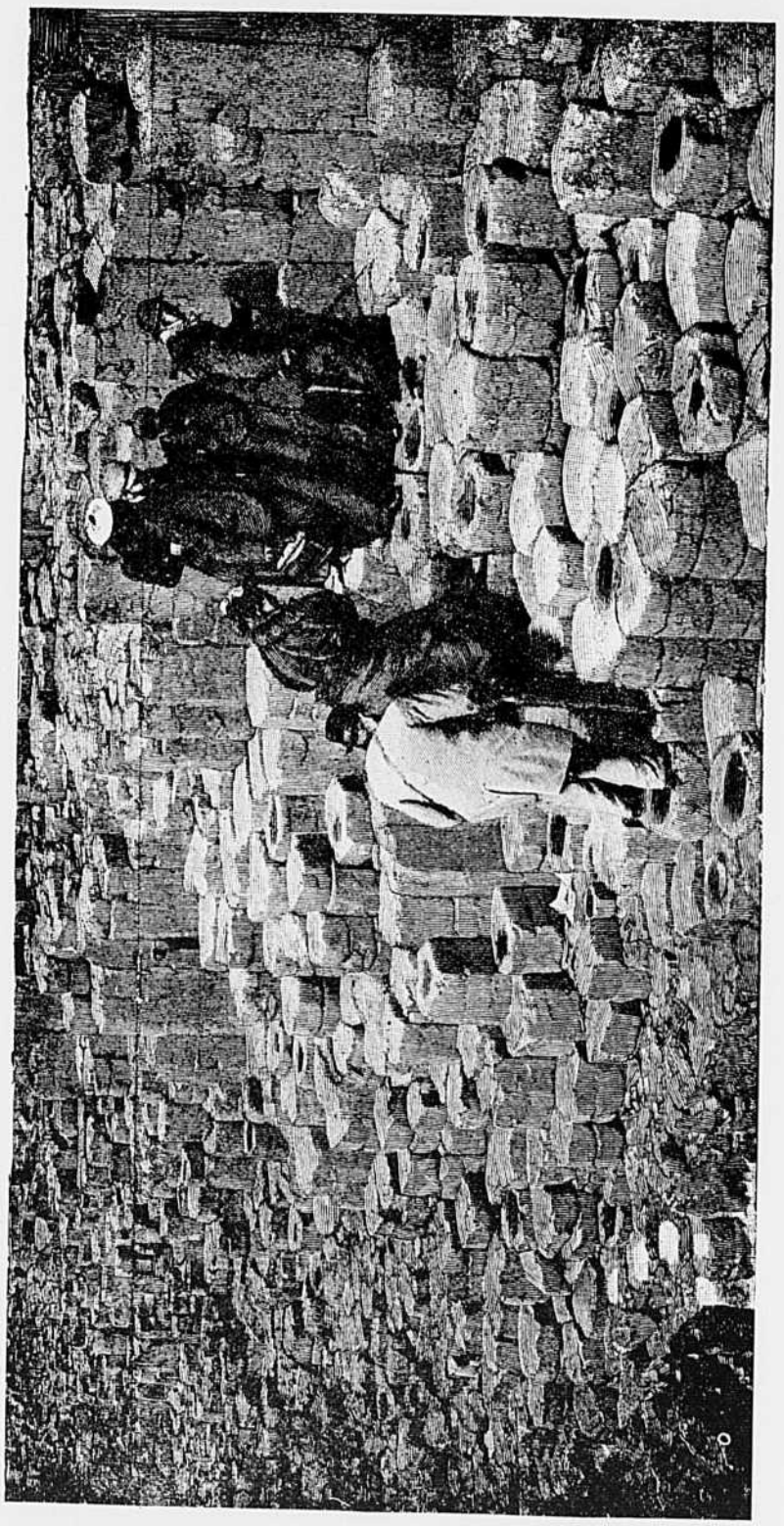
Des centaines de remèdes ont été prescrits, essayés, puis abandonnés parce que le mal n'était pas vaincu. Or, le chimiste Milton, dont la renommée est universelle, a trouvé la formule puissante et curative qui, sous le nom de

Pilules des Invalides de Milton,

a opéré des merveilles partout et a le suffrage de médecins qui d'habitude sont hostiles à tout ce qui n'est pas une prescription émanant d'eux.—EXIGEZ-LES DE VOTRE PHARMACIEN. La boite, **25** cents ; 6 pour **$1.25** et 12 pour **$2.50**.

La Milton Drug Company, 824 rue St-Laurent, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 212



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme J Rivet, Mlle A Dérome, MM D Boucher, L Brousseau, R Gagnon, A Heroux, J R Labelle, J Livernois (Montréal, Q) ; M J R Picard (Charlemagne,Q); Mlle R A D'Arche, M J H Gervais (Danville,Q); Mlle A Larivée (Maisonneuve, Q) ; M L Jutreau (Mile-End, Q) ; M J S J Routhier (Ottawa, Ont) ; M E Huard (Plessisville, Q) ; Mlle H Poliquin,MM LAmyot,RBédard,W Deschamps, E Parent (Québec, Q) ; Mlle F I LaBarre (St Grégoire, Q) ; G E Cartier (St Laurent, Q) ; Mlle E Filion, MM J E Bergeron, J L Lamonde (St Roch de Québec, Q) ; Mlle M R Brossard (Terrebonne, Q) ; M A Bégin (Village Bienville, Q) ; M W Jolicœur (Augusto, Me) ; Mlle E Aubert (Biddeford,Me); Mme V Polycain (Cohoes, N Y); MM A Lemieux, A Plante (Fall River, Mass) ; Mlles M Lebrun, A Paquette, M A Lebrun (Lewiston, Me) ; Mme F Noury, MM J Derbès, F A Puyau (Nouvelle Orléans, Le) ; M N Lonoville (Springfield, Mass) ; Mlle A Chenette (Woonsocket, R I).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle A Dérome, M J Livernois, 305 Lagauchetière (Montréal) ; M J H Gervais (Danville,Q) ; M E Huard (Plessisville, Q) ; M A Plante, 75 Jencks (Fall River, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET $1.00.

Le Rhumatisme et la Nervosité

Sont guéris par nos bains turcs et électriques suivis d'un massage électrique et manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

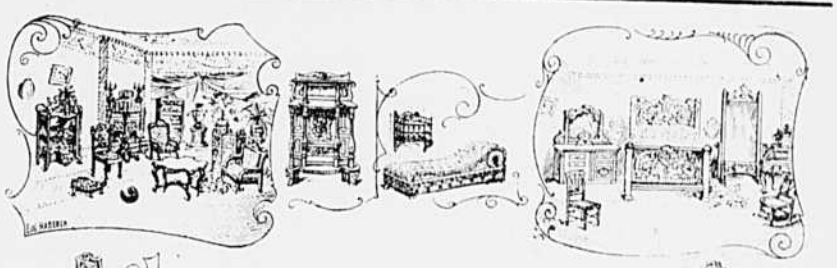
OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Un jour, Mark Twain ayant été invité à parler pour l'élection d'un candidat au Sénat des Etats-Unis, voici en quels termes il s'en acquitta : "Le général Joseph Hawley mérite votre appui, quoiqu'il ne soit pas pluscapable de purifier à lui seul le Sénat, qu'un bouquet de fleurs ne serait suffisant pour parfumer une fabrique de colle. Mais c'est un homme de bien. Jamais vous ne le verrez renvoyer de sa porte un mendiant les mains vides ; il lui donnera toujours quelque chose — quand ce ne sera qu'une letttre de recommandation pour moi, m'enjoignant de venir en aide au pauvre diable."



Notre Exposition de Meubles Pour les Fêtes

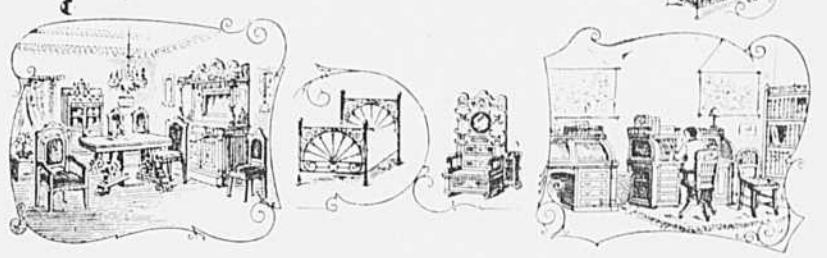
Ainsi que nos articles de fantaisie est bien digne du temps employé à la visiter. Le stock est si abondant et si varié que vous êtes certain de trouver précisément ce qu'il vous faut et à la portée de vos moyens. L'assortiment que nous avons est des mieux choisis. Venez voir la quantité de jolis objets que nous avons rassemblés pour Cadeaux de Noël et du Jour de l'An.

F. LAPOINTE

Au Nouveau Magasin,

1447-1449 rue Ste-Catherine,

Près de la rue Montcalm



Lorsque vous vous sentez lourd, fatigué, triste, sans énergie

et que vous éprouvez un certain dégout pour le travail, une répugnance à vous mouvoir,

PRENEZ UN VERRE DE

VIN ST MICHEL

et vous sentirez bientôt un bien-être parcourir tous vos membres. Ce fameux tonique vous stimule, vous ragaillardit. Il ranime et ravive l'esprit, réveille l'imagination, éclaircit le cerveau, met le sourire aux lèvres et la bonne humeur au cœur. C'est le "Chasse-Spleen" par excellence.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Les chefs d'Etat ont moins à craindre de l'histoire que des mémoires posthumes. Saint-Simon a fait plus de mal à Louis XIV que Tacite à Tibère.

Le Siège de Ladysmith

Ruses Modernes Illustrées

Très Intéressant. En vente partout ou directement par la malle, **Franco pour 25c.**

Adressez :— **LADYSMITH,**

Tous droits réservés. **Boite Poste 1045, Montreal.**

Taux Spéciaux au Commerce.

Une mine Précieuse

Pour toutes les maladies des femmes, pâleur, faiblesse féminine, maigreur, douleurs générales, etc.

Les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. Se méfier des imitations.

Se vendent partout. Si vous ne les trouvez pas, nous écrire tout de SUITE.

Exigez toujours les "PILULES CARDINALES" du Dr Morin.

Mélancolie : le demi-deuil de la pensée.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 214

INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : LE FUMEUR.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 3 janvier, à dix heures du matin. Le tirage au sort, *entre les solutions justes seulement*, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, *seront seuls gagnants.* Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. *Les gagnants seuls* ont le choix entre deux primes consistant en : *Un abonnement de 3 mois au "Samedi"* ou *50 centins en argent.*

Un Bienfait pour le Beau Sexe !

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales,** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boite avec notice, $1.00 ; Six boites, $5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES

Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.

The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

Un secret instinct nous porte du côté de ceux qui sont persécutés.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de $50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le Janvier 1900

1	Lot de	$10,000
1	" "	4 000
1	" "	2,000
1	" "	1,000
2	" "	600
5	" "	200
20	" "	60
66	" "	25
100	" "	40
200	" "	20
300	" "	12
500	" "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100	Lots de	$ 20
100	" "	12
100	" "	8

LOTS TERMINATIFS

999	Lots de	$ 4
999	" "	4

3,500 Lots valant . . . $49,742

Prix du billet : 25c, 50c et $1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

LIVRE POUR LES FEMMES

Envoyé

GRATUITEMENT

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

Il n'y a pas de gouvernement populaire : gouverner, c'est mécontenter.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Au Théâtre-Français :

Monsieur.—Pourquoi ne te sers-tu pas de la lorgnette ?

Madame.—Je ne puis pas.

—Pourquoi ?

—J'ai oublié de mettre mes bagues.

***

Par un effet contraire du temps, les lois tombent en désuétude et les abus prennent force de loi.

AVANT L'EMPLOI. APRÈS L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopatre

Prix $2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. **Tel Bell Main 312.**